

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

**REVUE  
DES ÉTUDES  
SUD-EST  
EUROPÉENNES**

**Tome XX—1982. N° 3 (Juillet—Septembre)**

Philologie comparée

Textes et documents

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## Comité de rédaction

ALEXANDRU DUȚU, *rédacteur responsable* ;  
*Membres du comité* : EMIL CONDURACHI, AL.  
ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, H. MIHĂESCU,  
COSTIN MURGESCU, D.M. PIPPIDI, MIHAI POP,  
AL. ROSETTI, EUGEN STĂNESCU  
*Secrétaire du comité* : LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Departamentul Export-Import Presă, P.O.Box 136—137, télex 11226, str. 13 Decembrie, n° 3, R-79517 București, Românie ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de \$ 55 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, 70031 București, Bul. Republicii, 13, téléphone 50 72 90, pour la

### REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 79717 București — Românie

## LES HOMMES DE SCIENCE ET LA PAIX

Les 4 et 5 septembre 1981 se sont déroulés à Bucarest, sous le haut patronage du président de la République Socialiste de Roumanie Nicolae Ceaușescu, les travaux du Symposium international « Les hommes de science et la paix ».

Y ont participé 68 hommes de science de 32 pays : lauréats du Prix Nobel, présidents d'académies de science, autres personnalités scientifiques de marque du monde contemporain, ainsi que des directeurs généraux de quelques organisations internationales.

A l'ouverture des travaux du Symposium a été présenté le Message du Président de la République Socialiste de Roumanie, Nicolae Ceaușescu, adressé aux participants.

Le Message exprime la haute conception du Président de la République Socialiste de Roumanie sur les problèmes de la paix et de la sécurité internationales, de la détente et du désarmement, de la coopération et de l'entente entre les peuples dans leurs efforts communs en vue de faire instaurer un nouvel ordre économique international, de la responsabilité des hommes de science quant à la réalisation des tâches nationales et globales par l'emploi de toutes les découvertes de la révolution scientifique et technique contemporaine au bénéfice exclusif du développement pacifique des peuples. Il est en même temps un appel adressé aux savants du monde entier, un appel à l'unité de leurs forces dans la lutte contre le péril que représentent pour l'avenir de l'humanité les crises, les confrontations et la guerre. Le Message du président Nicolae Ceaușescu a orienté le cours entier des travaux du Symposium et dans les interventions des participants ont été soutenues les idées directrices du Message.

A la clôture des travaux, les participants ont adressé aux hommes de science du monde entier un Appel s'inspirant des idées fondamentales du Message du président Nicolae Ceaușescu et recommandant la constitution d'un Comité d'initiative pour l'organisation du Congrès mondial « Les hommes de science et la paix ».

Suite normale de cette prestigieuse réunion internationale, a été constitué le Comité national roumain « Les hommes de science et la paix », qui a élu, à l'unanimité, en tant que président du Comité et président du Bureau Exécutif du Comité, l'académicien docteur ingénieur Elena Ceaușescu, premier vice-premier ministre du gouvernement de la République Socialiste de Roumanie, président du Conseil National pour la Science et la Technologie, illustre homme politique et savant de renommée mondiale.

Le Comité National Roumain « Les hommes de science et la paix » a adopté un ample plan de manifestations destinées à illustrer la contri-

bution des hommes de science du pays aux efforts du peuple roumain, solidaire des peuples du monde entier, visant la sauvegarde de la paix.

Le Comité National Roumain « Les hommes de science et la paix » prend part aux actions internationales destinées à la préparation du Congrès mondial « Les hommes de science et la paix ».

Le Comité est représenté de même à la session spéciale de l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies consacrée au désarmement.

**LE MESSAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE  
SOCIALISTE DE ROUMANIE, NICOLAE CEAUȘESCU,  
ADRESSÉ AUX PARTICIPANTS AU SYMPOSIUM  
INTERNATIONAL « LES HOMMES DE SCIENCE ET LA PAIX »**

Il m'est particulièrement agréable de vous adresser à vous, participants au symposium « Les hommes de science et la paix » qui est inauguré aujourd'hui à Bucarest — personnalités de marque de la science et de la technique contemporaines — un salut cordial et des vœux de succès dans le déroulement des travaux de la réunion, afin qu'elle donne une impulsion à la lutte des forces avancées du monde entier pour le progrès et la paix dans le monde.

La République Socialiste de Roumanie accorde une importance de premier ordre à l'activité scientifique, elle situe les acquis de la science et de la culture à la base de l'édification même du nouveau régime socialiste, estimant que ceux-ci constituent un facteur fondamental du progrès et de la civilisation.

Nous vivons l'époque du plus grand essor de la pensée scientifique connu par l'humanité le long des millénaires, l'époque de la plus grandiose révolution technique et scientifique, marquée par des découvertes extraordinaires qui ont changé et changent radicalement les représentations de l'homme sur la nature et la société, sur l'univers, influençant tous les côtés de l'existence humaine.

Nous assistons, sous l'influence directe de la science, au changement incessant des conditions de la production matérielle, à la découverte des secrets de la matière et à la valorisation toujours plus efficace des richesses de la nature, au développement de la capacité créatrice des peuples. Tant dans la sphère du perfectionnement des forces productives de la société, que de la pensée et de la création spirituelle, aucune nation ne peut plus se développer sans l'apport de la science et de la technique avancées, l'avenir même de l'humanité ne pouvant plus être conçu en dehors des grandes conquêtes de la pensée scientifique.

Cependant, il faut dire ouvertement que beaucoup de grandes découvertes de la recherche scientifique et de la création technique sont de nos jours employées pour la fabrication des plus sophistiquées armes de destruction massive, à commencer par l'arme atomique. Dans le monde a lieu une accentuation particulièrement inquiétante de la course aux armements et de l'accumulation d'arsenaux militaires capables d'anéantir toute la planète, de mettre en danger la vie même de l'humanité. Nous assistons à l'aggravation de la tension sur la scène mondiale, comme résultat de la politique impérialiste de domination, de force et de diktat, la tendance à la consolidation et au repartage des zones d'influence se manifeste avec force, les contradictions entre Etats et groupements d'Etats s'aggravent.

En même temps, dans le monde s'affirme toujours plus vigoureusement la volonté des peuples de vivre libres, de se développer en toute

indépendance, de mettre fin à tout jamais au colonialisme et au néo-colonialisme, à toutes formes d'oppression, d'assurer le renouveau démocratique, progressiste de la société, le bien-être des larges masses travailleuses, d'instaurer sur la scène mondiale des relations réellement nouvelles, d'égalité parfaite entre les pays, de détente, de collaboration et de paix.

La Roumanie socialiste œuvre en toute fermeté pour le développement des relations avec tous les Etats, sans distinction de système social, nous situons à la base des relations avec tous les pays les principes de la parfaite égalité en droits, du respect indéfectible de l'indépendance et de la souveraineté nationales, de la non-ingérence dans les affaires intérieures, de la renonciation à la force, à la menace d'en faire usage. Nous estimons qu'il faut tout faire pour enrayer la détérioration de la situation mondiale, pour que tous les problèmes surgis entre Etats soient réglés par la seule voie des négociations, pour la relance et la poursuite de la politique de détente et de paix.

Dans l'actuelle conjoncture internationale grave, les scientifiques ont une énorme responsabilité pour le présent et l'avenir de l'humanité, personne ne connaît mieux que les savants, les chercheurs, la force destructive des armes modernes, le danger que représente la continuation de la course aux armements pour la cause de la civilisation, pour la sécurité des peuples, pour la vie même de l'humanité.

De nos jours le problème de conscience se pose de choisir entre la politique d'intensification de la course aux armements, de fabrication de nouvelles armes nucléaires de destruction massive et la politique de désarmement, de détente et de paix.

Ces deux voies sont irréconciliables !

Il est évident que les scientifiques, qui comprennent très bien ce que c'est que la force destructive des armes et, en tout premier lieu, des armements nucléaires, ne peuvent être que du côté de la politique de désarmement et de paix. Voilà pourquoi, les hommes de science ont, plus que jamais le haut devoir de faire entendre leur voix et de tout mettre en œuvre pour que les merveilleuses conquêtes du génie humain ne servent plus à la fabrication des armes de destruction massive, aux préparatifs de guerre, à la politique d'agression, de force et de domination.

La plus noble mission des savants, des chercheurs de tous les domaines et du monde entier est de faire que tout le potentiel de la science et de la technique contemporaine soit consacré au progrès, au mieux-être, à la liberté et à l'indépendance des peuples, à la garantie du droit suprême des hommes à la vie, à la paix.

Il est nécessaire d'œuvrer énergiquement et résolument pour l'arrêt de la course aux armements, pour le désarmement, nucléaire en premier lieu, pour l'arrêt de l'installation et du déploiement de missiles de portée moyenne en Europe, contre la production de l'arme à neutrons, pour la réduction des budgets et des effectifs militaires, pour la renonciation définitive à l'emploi de la force ou à la menace d'en faire usage dans la vie internationale, pour l'édification d'un monde sans armes et sans guerres.

A cause du sous-développement la plupart de la population du globe vit dans un état retardataire, presque un demi-milliard de gens souffrent de faim. Voici pourquoi il faudrait instaurer un nouvel ordre économique international, qui assure l'accès libre de tous les peuples, en premier lieu

des peuples retardataires, aux merveilleux acquis du génie humain, la circulation libre des connaissances et des découvertes, la transformation de la science en un bien de l'humanité entière.

Dans les conditions de l'aggravation de la crise économique mondiale, la science peut jouer un rôle particulièrement important dans la découverte et la mise en valeur de nouvelles sources énergétiques et de matières premières, les mettant au service des peuples, dans la bonification de la terre et la solution du grand problème du ravitaillement. Elle a l'obligation d'apporter sa contribution à la protection de la santé des masses du monde entier, au combat de la pollution, à l'amélioration de l'environnement, à la protection des valeurs de la nature, à la transformation de notre planète en un véritable jardin florissant qui assure une vie digne pour tous les peuples.

Les hommes de science et de technique de Roumanie, profondément dévoués aux intérêts du peuple, consacrent toute leur énergie à la prospérité économique-sociale de la patrie tout en coopérant activement avec les scientifiques des autres pays dans la lutte pour le progrès, pour le désarmement, pour la défense du droit fondamental de toutes les nations à l'existence, à la paix et à la liberté.

A notre époque, les peuples, les larges masses populaires du monde entier jouent un rôle essentiel dans la détermination du cours de l'histoire. La place des scientifiques, vitalement intéressés à la cause du progrès et de la paix, est aux côtés des peuples qui luttent pour la défense de la vie et de leur travail pacifique, pour le droit de se forger librement leur destinée, sans aucune ingérence ou pression de l'extérieur, de consacrer leurs ressources et énergie à leur prospérité matérielle et spirituelle. Sans égard aux différences de conceptions philosophiques, politiques, religieuses, les hommes de science doivent resserrer leurs rangs et, de concert avec les forces éprises de paix, anti-impérialistes du monde entier, se lever contre la politique impérialiste, de domination, contre la guerre, pour un monde de la justice, de l'égalité et de la paix.

Il importe plus que jamais d'organiser un front mondial des scientifiques qui agissent et expriment leur opinion autorisée à l'Organisation des Nations Unies, à la Conférence sur le désarmement et dans le cadre d'autres organismes internationaux concernant le désarmement et la garantie d'une paix durable sur notre planète.

Nous avons la ferme conviction que l'action unie des hommes de science et de culture, des travailleurs, des forces progressistes, de tous les peuples pourra arrêter la course aux armements et déterminer le passage au désarmement général, nucléaire au premier chef.

Faisons tout pour assurer à nos enfants et à nos petits-fils, à notre génération et aux générations futures la paix, la liberté et le bonheur dans un monde sans guerres, plus humain, plus juste et meilleur !

Animé de ces sentiments, j'exprime ma conviction que l'importante réunion de Bucarest aura un profond écho dans la conscience des chercheurs et des savants du monde entier, et je vous adresse les plus cordiaux vœux de succès, de satisfactions dans votre noble activité consacrée au progrès de la science, ainsi qu'à la cause de la collaboration, de la paix et de l'indépendance des peuples.

NICOLAE CEAUȘESCU

président de la République Socialiste de Roumanie

## APPEL

### DES PARTICIPANTS AU SYMPOSIUM INTERNATIONAL « LES HOMMES DE SCIENCE ET LA PAIX »

Réunis, les 4 et 5 septembre 1981, à Bucarest, dans le cadre du symposium « Les hommes de science et la paix », pour débattre, dans un ample et fructueux dialogue, le problème fondamental de l'époque contemporaine — la paix — noble but de l'humanité toute entière, nous, hommes de science de nombreux pays du monde, de tous les continents, conscients des graves dangers que les armements représentent pour l'humanité, de la contribution que la science et ses serviteurs peuvent apporter à l'arrêt de la course aux armements, au progrès continu et à l'avenir de l'humanité, adressons aux savants, aux chercheurs et aux intellectuels du monde entier, à tous les peuples, l'appel vibrant de conjuguer leurs efforts et de coopérer toujours plus étroitement à la défense de la paix — bien suprême de l'humanité.

Notre époque connaît non seulement l'ascension vertigineuse de la science et de la technique, marquée par de grandioses découvertes qui influent sur tous les domaines de l'existence humaine, mais aussi des actions anachroniques, contraires aux intérêts de l'humanité, à savoir l'utilisation des résultats de la science et de la technique à des fins destructives, nuisibles à la paix, à la liberté des peuples. Nous traversons une période où l'humanité est confrontée à des problèmes particulièrement complexes, assistons à une nouvelle et frénétique course aux armements, à l'accroissement sans précédent des budgets militaires, à la fabrication et au perfectionnement de nouveaux moyens de destruction massive, ce qui aggrave profondément la situation internationale, pèse de plus en plus lourd sur les peuples, amplifie le danger du déclenchement de conflagrations, qui peuvent détruire la vie de toute la planète, la civilisation même, bâtie le long des millénaires.

Pleinement conscients du fait que la responsabilité des hommes de science, dans l'alternative paix ou guerre, n'est qu'une — de défendre la paix — disons un NON résolu à la guerre et aux armements, tel étant non seulement notre devoir moral, mais aussi une condition de l'existence de l'humanité. Nous appelons tous les scientifiques, quelles que soient leurs convictions politiques, philosophiques, religieuses ou d'autre nature, à œuvrer, aux côtés des peuples de leurs pays, pour enrayer la détérioration de la situation internationale, la politique d'armements, pour la relance et la poursuite inlassable du cours vers la détente, vers la paix, vers une large collaboration internationale !

Agissons maintenant, avant qu'il ne soit trop tard, à cette heure de grande responsabilité envers les destins de l'humanité, pour la cessation de la course aux armements, pour la réalisation du désarmement et, tout premièrement, du désarmement nucléaire, pour l'édification d'un monde sans armes et sans guerres, pour la défense du droit fondamental de l'homme et des peuples — le droit à la vie, à la paix !



Nous autres, scientifiques, qui connaissons mieux que personne la force destructive des armes modernes, l'immense danger qu'elles représentent pour la sécurité des peuples, pour la vie même de l'humanité, unissons davantage nos forces, agissons fermement contre l'utilisation de l'énergie atomique à d'autres fins que celles pacifiques ! Mettons tout en œuvre pour que l'immense potentiel de la recherche scientifique et technique ne soit pas utilisé pour la production des armes, mais qu'il contribue exclusivement au développement économique et au progrès de chaque pays, à la conservation de tout ce que le génie humain a réalisé de meilleur, à la création de nouvelles et importantes valeurs !

Dans les circonstances actuelles de l'existence, au plan mondial, de nombreux problèmes d'ordre économique, social et politique, nous, hommes de science, avons le haut devoir d'accroître toujours davantage notre contribution à leur solution, pour la prospérité de toutes les nations. Utilisons nos découvertes à la liquidation des grands décalages existant entre les pays riches et les pays pauvres du monde, à l'élimination de l'état de sous-développement où se trouvent deux tiers environ de la population de la planète, à l'éradication de la sous-alimentation et des maladies qui continuent de faucher des millions de vies humaines, tout comme à la protection de l'environnement et à sa conservation au bénéfice des générations futures ! Déployons tous les efforts pour la découverte de nouvelles ressources énergétiques et de matières premières, pour la solution des problèmes ayant trait à l'alimentation, à l'eau, à la santé, etc., dont dépendent le progrès et l'avenir de toute l'humanité ! Militons fermement contre toute entrave à la circulation mondiale des valeurs scientifiques et culturelles, pour que tous les peuples profitent largement des merveilleux acquis de la science et de la technique, pour la transformation réelle de la science en un bien de l'humanité toute entière !

A notre époque, la paix et la sécurité internationale créent les conditions les plus favorables au progrès économique et social, à l'emploi des acquis du génie humain, de l'impressionnante révolution scientifique et technique contemporaine au bénéfice de tous les gens de la terre. Voilà pourquoi, tout effort, toute action — que ce soit de la part d'associations scientifiques ou culturelles, d'organismes civiques ou de personnes privées, ou bien de la part des hommes politiques, des gouvernements et des parlements — destinés à contribuer à la défense et à la consolidation de la paix, à la cause de la collaboration internationale pacifique, sur la base du respect de l'indépendance et de la souveraineté nationales, de l'égalité en droits, de la non-ingérence dans les affaires intérieures et de l'avantage réciproque — doivent être appréciés et appuyés fermement, pour que les aspirations légitimes des peuples, de tous les gens, conscients de leur responsabilité envers les destins de la civilisation humaine, soient accomplies.

Nous adressons aux hommes de science, à leurs associations nationales et internationales, l'appel d'organiser des formes adéquates de coopération, par-dessus les différences nationales, idéologiques ou politiques, pour faire en sorte que la science soit utilisée exclusivement en conformité avec sa vocation humaniste. A cette fin, nous avons constitué un Comité international d'initiative, destiné à organiser des actions des scientifiques, visant à prévenir contre les dangers que présente la course frénétique aux

armements, notamment nucléaires, à renseigner l'opinion publique sur ces dangers et à élaborer des mesures concrètes en vue de les éviter, à préparer un Congrès mondial des hommes de science au service de la paix. Nous adressons aux scientifiques, aux intellectuels du monde entier, l'appel de se joindre à ce comité, de collaborer avec nous à cette noble action dédiée à la paix, de tout faire pour que nos opinions se fassent entendre à l'Organisation des Nations Unies, à la Conférence sur le désarmement de Genève, dans tous les forums internationaux qui débattent les questions du désarmement, de la paix, de la sécurité et de la coopération internationales.

Conscients de notre responsabilité envers la science et l'humanité, du fait que nous ne pouvons pas forger un avenir acceptable sans un présent de la paix, mobilisons notre force de persuasion et d'argumentation afin de déterminer les adeptes des armements à changer leurs options, d'influencer les gouvernements, les parlements, les hommes politiques à promouvoir une politique de paix, d'entente et de collaboration, à renoncer complètement au recours à la force et à la menace d'en faire usage, assurant le règlement de tous les problèmes litigieux par la seule voie pacifique, négociée !

Mettons tout en œuvre pour que les fonds dépensés pour les armements, les immenses budgets militaires soient utilisés pour la réalisation des programmes de développement socio-économique de chaque pays, pour aider les peuples des pays sous-développés dans leurs efforts de progrès, pour l'édification d'un monde plus juste et meilleur, à l'abri de la menace de la guerre !

Servons avec un haut dévouement les nobles idéaux de la paix, faisons notre devoir envers notre propre conscience, envers nos contemporains, envers les commandements suprêmes de l'humanité, offrons à l'humanité une perspective à la mesure de ses aspirations les plus chères, de sa capacité de création, soyons à la hauteur de tout ce que la civilisation humaine a réalisé de plus précieux au long de siècles !

Nous avons la ferme conviction que, unissant nos forces, intensifiant notre coopération, la science deviendra réellement une arme de la vie, de sorte que tous les peuples puissent accroître leur contribution au patrimoine de la connaissance universelle, pour que la paix, la sécurité et la collaboration triomphent sur notre planète !

*Bucarest, le 5 septembre 1981*

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XX

1982

Juillet—Septembre n° 3

## SOMMAIRE

### *Philologie comparée*

- HRISANTA PETRESCU, The relation between text and melodic-rhythmical formulas, an element of continuity in the Romanian post-medieval church music . . . . . 287
- LIVIU FRANGA, Suffixes daco-roumains de substrat en perspective comparée indo-européenne . . . . . 297
- ELENA SCĂRLĂTOIU, Remarks on a "lexical model" in the Slavic languages . . . . . 319

### *Textes et documents*

- PAUL CERNOVODEANU et MIHAIL CARATAȘU. Correspondance diplomatique d'Alexandre Mavrocordato l'Exaporite, 1676—1703 (II). . . . . 327

### *Comptes rendus*

- Dicționarul elementelor românești din documentele slavo-române, 1374—1600 (*Elena Scărlătoiu*); ANTONIE PLĂMĂDEALĂ, Dascăli de cuget și simțire românească (*Paul Mihail*); NICOLAS OIKONOMIDÈS, Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (*Tudor Teoteoi*); Soziolinguistische Aspekte der rumänischen Sprache (*Cătălina Vătășescu*); Архив на Николай Павлович (*Elena Siupiur*); KLAUS BOCHMANN, Der politisch-sozialc Wortschatz des Rumänischen von 1821 bis 1850 (*Zamfira Mihail*). . . . . 349
- Notices bibliographiques* . . . . . 363

# THE RELATION BETWEEN TEXT AND MELODICAL-RHYTHMICAL FORMULAS, AN ELEMENT OF CONTINUITY IN THE ROMANIAN POST-MEDIEVAL CHURCH MUSIC \*

HRISANTA PETRESCU

1. We are putting forward a research model meant to substantiate the theory of continuity in time and space by means of the concordance phenomenon (c.ph.) or concordance tendency (c.t.) overall defining the evolution of the relations between the generating texts and the melodic-rhythmical formulas (r : t.-m.r.f.) in Romanian Byzantine and post-Byzantine music.

2. The diversity of the types of collections and chants, and the specificity of the modes and styles of chanting, made us resort in our research to several pilot-texts<sup>1</sup> (selected according to the frequency of their occurrence), whose circulation is traced back to the 15<sup>th</sup> — 19<sup>th</sup> centuries.

3. The levels at which the r : t.-m.r.f. manifests itself are: 3.1. the semantic level — the relation between the semantic content of the text and the m.r.f. structure based on the expansive-depressive polarity; 3.2. the syntactic level — the relation between the variation of the context in which the syntactic structures are found and the m.r.f. position, based on criteria that could be regarded as permutational; 3.3. the morphological level — the relations between the morphological function of text elements and the original or varied hypostases; 3.4. the formant-phonetic level — the relations between the areas of formant frequency specific to the languages and the pitch areas used in composing m.r.f.

4. A cross-investigation t.-m.r.f. based on a statistic examination of the specific elements takes into account the diachronic, synchronic and synchro-diachronic levels and determines the types of r : t.-m.r.f.; of t.-m.r.f. dependence; of t.-m.r.f. interdependence. Of the highly frequent texts, we selected<sup>2</sup> that of Psalm 140, verse 1: κύριε ἐκέκραξα representing ordinary chants.

5. At the semantic level we distinguish at least two ways in which the r : t.-m.r.f. manifests itself: 5.1. between the general meaning of the text and the m.r.f. catenas. Broadly speaking, the meaning is that of an

\* Communication presented at the XVIth Congress of Byzantine Studies, Vienna, 1981.

<sup>1</sup> Κατευθυνθήτω, Ἡ τιμιότερα, "Ἄγιος ὁ θεός, Δόξα καὶ νῦν.

<sup>2</sup> Ms. 2401, National Library of Athens, 1453, fol. 31 r; Greek ms. 550, Library of the Union of Composers, Bucharest, fond "G. Breazul"; ms. 61, Filothei sin Agâi Jipâi, *Psaltichia rumânească*, 17, București, fol. 109 v; Macarie Ieromonahul, *Anastasimatiarii bisericescu, după așezământul sistimii noaoă, Intliași dată tipăritu*, Vienna, 1823, p. 1.

papeal. The repetition of certain sections can be noticed bringing about a deepening of their meaning. The m.r.f. display a varied outline which in some situations harmonizes with the meaning of the text <sup>3</sup>. The appeal  $\kappa\acute{\upsilon}\rho\iota\epsilon$  that opens the chant has an ascending signal-kind of direction; durations generally undergo an augmentation process. Common to these chants, as far as the recurrence of the appeal is concerned is the compensatory nature of their outline with a generally descending tendency. The deepening of the meaning is achieved through a depressive outline corresponding to the semantic value of the repetition; we notice the stability of the c.t. between the meaning of the text and the mode of existence of the m.r.f. at the r : t.-m.r.f. level, indicated in the example with  $\sim$ ; at the semantic level the existence of the "enjambées" <sup>4</sup> does not affect the concordance, but underlines the strengthening of the appeal.

5.2. From the point of view of the semantic value the hierarchization of its components (sections) singles out the section  $\kappa\acute{\upsilon}\rho\iota\epsilon \acute{\epsilon}\kappa\acute{\epsilon}\kappa\rho\alpha\zeta\alpha \pi\rho\acute{\omicron}\varsigma \sigma\acute{\epsilon}$  as the most important. Along the discourse the musical correspondent, the first two m.r.f. and part of the third included in  $\lfloor$ , undergoes a process of variation through amplification of an ornamental kind. The phenomenon can be traced in the above mentioned chants, an exception being that of Macarie where to the section consisting of a simple m.r.f. corresponds a variation manifesting itself through diminution and shifting to other pitch areas within the outline whose meaning remains unaltered. The section  $\acute{\epsilon}\nu \tau\tilde{\omega} \kappa\epsilon\kappa\rho\alpha\gamma\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota \mu\epsilon \pi\rho\acute{\omicron}\varsigma \sigma\acute{\epsilon}$  (of less semantic value than the first mentioned) to which correspond m.r.f. constitutes the variation of the first one showing a lesser degree of change as compared to the occurrence denoted by  $\lfloor 2$  without, however, reaching the initial form  $\lfloor 1$ . It is difficult, in the Sticherarion tradition at least, to find a rule which governs the relations between the place held within the hierarchy of semantic values and the degree of stability of m.r.f. <sup>5</sup>. Irrespective of whether we talk about a tendency of return to the initial condition or, as in Macarie's case, about a compensation, the tendency of informational balancing asserts itself.

6. At the syntactic level at least two ways of the r : t.-m.r.f. can be distinguished. To the clauses set out hierarchically correspond groups of variation. To the main clause  $\kappa\acute{\upsilon}\rho\iota\epsilon \acute{\epsilon}\kappa\acute{\epsilon}\kappa\rho\alpha\zeta\alpha \pi\rho\acute{\omicron}\varsigma \sigma\acute{\epsilon}$  corresponds the group of formulas  $\sim$ ; to the same text that occurs in the place of the one allotted to the fourth clause corresponds a group of similar m.r.f. varied through amplification. In the position of the second clause, a main clause too, occurs a formula which is an amplification of the second half of group I. It reoccurs, very slightly varied, in an almost symmetrical alternation in the fifth position, following on the resumption of group I and making up a unit with the latter that is symmetrical with the one at the beginning of the chant and separated from it by III. In

<sup>3</sup> Egon Wellesz, *A History of Byzantine Music and Hymnography*, Oxford, 1961, p. 129.

<sup>4</sup> Jorgen Raasted, *Voice and verse in a troparion of Cassia*, in *Studies in Eastern Chant*, vol. III, London, 1973, p. 173-176; *Intonation formulas and modal signatures in Byzantine musical manuscripts*, in *Monumenta Musicae Byzantinae*, VII, Copenhagen, 1960, p. 162.

<sup>5</sup> Milos Velimirović, *The influence of the Byzantine chant on the music of the Slavic countries*, in *Thirteenth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford, 1963, p. 11.

I II

Ms. 2401  
 Κυρι ε ε ε κε ε κρα ξα προ σε ει σα α κθ σ υ μου

Ms. 550  
 Κυρι ι ε ε κε κρα ξα προ σε ι ει σα α α ει σα κου σο ον μου

Ms. 61  
 Doa a mne stri ga tam că ră ti ne a u zi

Macarie  
 Doa mne stri ga tam că tre ti ne a u zi i

III

ον ει σα κθ σο ον μου Κυ ρι ε ε ε ε ε ε ε

ον ει σα κου σο ον μου Κυ ρι ε ε ε ε ε ε ε

μά α υ zi μά Doa mne

ι ι μά α υ zi i μά α α Doa α α mne

ms. 2401

κυριε εεε κε κρα α ξα προ σε εεε σα α

ms. 550

κυριε εεε κε κρα α ξα προ ο σε εεε σα α

ms. 61

Doa Doa mne stri ga tam că tră h ne e e

Macarie

Da m ne stri ga tam că tre h i ne

IV

α κου σο ον μου προ ο σε εεε ηη

ει σα κου σο ον μου ου ου προ ο σε εεε ηη

a a u zi i i mā ia a a a a min te

a au u u zi i i mā ia a min te

ms. 2401  
 γω ω νη της δε η η η σε ω ως μου

ms. 550  
 γω ω νη τη ης δε ε ε ε ε δε η σε ω ως μου

ms. 61  
 gla sul ru u gā ā ā ciu nii ru gā ciu nii meale

Macarie  
 gla sul ru u gā ciu nii me e le

3  
 εντω κε ε κρα γε νε με ε προ σε ει σα κου σου μου κυ ρι ι ε

εντω κε κρα γε νε με ε προ σε ει σα κου σου μου κυ ρι ε κυ ρι ε

cînd voi stri i ga cã trã ti ne a u zi i i mã Doa a a a Doa mne

cînd strig cã trã ti ne a u zi i i mã Doa a a a a mne  
 3



order to preserve the balance of the development, the synthesis corresponding to the main clause IV, πρόσγες τῆ φωνῆ τῆς δεήσεώς μου (I varied with II varied) occurs in the sixth position. To the subordinate clause in position seven, denoted by V (ἐν τῷ κεκραγένοι με πρὸς σέ) corresponds the variation of the second half of I with II into a simplified variant. In position eight a simplified variant of III occurs in the permutational alternation. We can notice the polarization around main clause I which radiates its elements into all other m.r.f. or groups of m.r.f. Alternation of a permutational kind too is a form of manifestation of the concordance relation and can be detected at the text level. The c. ph. is also present in Macarie's chant which distinguishes itself through the physiognomy of the model now set up on the sound re and through its separation in time from Greek models. We can notice the interaction between levels, the manifestation within the syntactic level materializing in the semantic one. 6.1. A rereading of the text after defining the relation between its syntactic units and the m.r.f. groups, gives rise to the following sequence of questions: Does the alternation of groups of musical structures with a permutation tendency signify their modular nature? Is this the result of the existence of a modular tendency in the basic text? Does the semantic functional value of the text vary within the frame of new possible syntactic arrangements in the sentence? The answers might be the object of a research carried out on the basis of a computer program<sup>6</sup>, which might generate some synthesis chants. 6.2. We notice the almost complete absence of the subject implied in most sentences. The fading away of the individual during the appeal strengthens the semantic value of other syntactic units as κύριε (the attribute of the object πρὸς σέ) or of the predicates ἐκέκραξα and πρόσγες. M.r.f. like the initial one manifest their importance through persistence and stability undergoing, however, a process of slight variation if they preserve their syntactic value as attribute. Corresponding to a subject, the formula assumes the outline which belongs to the text and is placed in a special area of semantic value. To the radiation at the text level there corresponds in a complete concordance relation the contamination phenomenon of m.r.f. belonging to syntactic units of lesser importance.

7. The analysis of the r. : t.-m.r.f. at the morphological level points out certain differences concerning the capacity of the groups of units to determine the m.r.f. 7.1. Important morphological units: nouns (ἡ κύριε, ἡ φωνή, ἡ δεήσις) alone or combined with one another, as well as the verbs accompanied or not by pronouns (ἐκέκραξα, εἰσακουσόν μου), determine m.r.f. 7.2. The derivation of certain formulas corresponding to certain words occurring in the same type of morphological unit is a further argument in favour of the concordance thesis. The formulas corresponding to εἰσακουσόν μου represent the variation of the second part of ἐκέκραξα. Although the kinship in the next occurrence is slighter, in the first part of the formula we encounter the sound do in the initial hypostasis as an element of affinity. 7.3. We notice the connections between elements pertaining to

<sup>6</sup> Nanna Schiodt and Bjarne Svejgaard, *Application of computer techniques to the analysis of Byzantine Sticherarion melodies*, in *Elektronische Datenverarbeitung in der Musikwissenschaft*, Regensburg, 1967, p. 198–201.

certain groups of important morphological units (nouns and verbs). To the verb *πρόσχες* corresponds the m.r.f. derived through rhythmical or melodic variation from *κύριε*, related to the formula of *εἰσακουσόν μου* in its second occurrence. 7.4. The t.-m.r.f. concordance relation manifests itself at the level of the same category of importance of the morphological units constituted in separate strata. The example of *πρὸς σέ* is significant for the stratum of units that succeed in determining m.r.f. only by combining morphological types. 7.5. The concordance of the morphological units which polarize the semantic interest determines formulas that radiate into the structure of those of lesser importance. Macarie, too, emphasizes the main elements of the text either through simplification of m.r.f. or m.r.f. components, corresponding to certain important morphological units (the noun *Lord* which is linked to the verb *cry*), or through amplification or extension. 7.6. The c.p.h. becomes an element of psalm music. The flexion of the morphological units, e.g. the forms of the verbs *κράζειν*, generate variation of m.r.f. The verbal form *ἐκέκραζα* turned into *ἐν τῷ κεκραγέει με* determines the rhythmical levelling and melodic ornamentation. 7.7. The relationship between the flexion of the morphological elements and m.r.f. variation represents another form of existence of the t.-m.r.f. relation. 7.8. Just as for the syntactic level, the materialization takes place in the semantic one which asserts itself as a level of synthesis.

8. The analysis of the relations between pitch-levels and their durations, raises the question of their relation to the text components viewed at the phonetic level<sup>7</sup>. 8.1. The phonemes viewed within their context condition the favourite pitch-level and durations that make up the m.r.f., through the agency of formant structures, of the duration of their utterance. We also take into account the intonational structure specific to Romanian which determines the outline of the melodic structure. From the text of Macarie's chant translated from Greek we have used its first segment "Lord, I cry unto thee" (*Doamne strigatam către tine*). The r : t.m.r.f. investigation at the phonetic formant level has led to the analysis of this segment in all eight modes. 8.2. The chart includes : on line  $L_1$  the names of the sounds that make up the m.r.f., on the following 5 the frequencies in Hz (in five octaves), on L. 7 the vowels, on L. 8, 9 and 10 the fundamentals and the formant areas as such in which the vowels are formed, on L. 11 the text. Against the figures representing the formant frequencies on L.8, 9 and 10 we make the denominations of notes together with the pitch-level corresponding to these frequencies (or slight deviations from the pitch-levels of the respective sounds). We mark in the order of their importance the instances of affinity between the pitch-levels corresponding to the formant frequency and those in the m.r.f. structure. 8.3.1. We denote by  $\approx$  the concurrence which tends towards identity ; 8.3.2. by  $\uparrow$  the tendency of some sounds to reach for the immediately higher sound ; 8.3.3. by  $\sim$  the sounds a semitone above or below the m.r.f. component ; and by  $|$ , the relation of affinity through quarts and quints, important intervals in resonance. 8.4. We notice that to all (100%)

<sup>7</sup> Pierre Delattre, *Comparing the Phonetic Features of English, French, German and Spanish*, Heidelberg, 1965.

TABLE 1

Nr.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
1	RE	RE	MI	FA	MI	RE	MI	RE	DO	SI	DO	RE	MI	FA	RE	RE
2	146.83	146.83	164.81	174.61	164.81	146.83	164.81	146.83	130.81	123.47	130.81	146.83	164.81	174.61	146.83	146.83
3	293.66	293.66	329.62	349.22	329.62	293.66	329.62	293.66	261.62	246.94	261.62	293.66	329.62	349.22	293.66	293.66
4	587.32	587.32	659.25	698.45	659.25	587.32	659.25	587.32	523.25	493.88	523.25	587.32	659.25	698.45	587.32	587.32
5	1174.05	1174.05	1318.51	1396.11	1318.51	1174.05	1318.51	1174.05	1046.50	987.76	1046.50	1174.05	1318.51	1396.11	1174.05	1174.05
6	2344.31	2344.31	2637.02	2793.82	2637.02	2344.31	2637.02	2344.31	2093	1975.53	2093	2344.31	2637.02	2793.82	2344.31	2344.31
7	O A	E	I	A	A	Ä			E		I					E
8	110 La 120 Si↓ 150 Re↑	110 La 120 Si↓ 150 Re↑		110 La 120 Si↓ 150 Re↑	110 La 120 Si↓ 150 Re↑	110 La 120 Si↓ 150 Re↑			110 La 120 Si↓ 150 Re↑							110 La 120 Si↓ 150 Re↑
9	500 Si↑ 750 Fa#↑	500 Si↑	300 Re	750 Fa#↑	750 Fa#↑	600 Re↑	/	≈	500 Si↑	≈	300 Re↑	≈	/		≈	500 Si↑
10	800 Sol↑ 1000 Si↑ 1200 Re↑	1800 La↑	2400 Re↑ 2800 Fa↑	1000 Si↑ 1200 Re↑	1000 Si↑ 1200 Re↑	1500 Fa#↑			1800 La↑	/	2400 Re↑ 2800 Fa↑	≈	/		≈	1800 La↑
11	DO A -	MNE	STRI -	GA -	T AM	CĂ			TRE		TI					NE
12	SYNTHESIS SOUNDS-TOTAL AMOUNT                    ≈ : 9 (36%) COINCIDENCELESS SOUNDS                / : 8 (32%) POSSIBLE COINCIDENCES                ~ : 3 (12%) COINCIDENCES                                  : 5 (20%)															

16 sounds which make up the m.r.f. correspond to varying degrees of affinity one or more formant frequencies. 8.4.1. Out of the 44 points of possible concurrence, only 25 materialize (56.81%). The most important concurrences  $\approx$  occur in 9 situations (36%). 8.4.2. How is it that in column  $C_{12}$  we find  $\approx$  against the formants 300 and 2,400 Hz corresponding to the re sounds when in actual fact only a poorer fa fourth relation as against do in the m.r.f. corresponds to the generating vowel "i" in  $C_{11}$ ? The perturbing influence of consonant t determines the instability of the placing of vowel "i" at the beginning of the word "tine" (you). The vowel "i" "settles" naturally in  $C_{12}$  on two of the above mentioned formant frequencies, the concurrence relation being obvious<sup>8</sup>. It is the manifestation of the tendency towards stabilization of the sound followed by a transition in  $C_{13}$  (the concurrence manifests itself through / and ~), the sounds re and fa being related to mi in the m.r.f. in the way described above, while in  $C_{14}$  sound fa (concerned in the respective octaves are the harmonics 2, 4, 8, important in making up the sound) corresponding to a 2,800 Hz frequency is reached. In  $C_{15}$  one notices a comeback to the formant areas of 300 and 2,400 Hz in direct relation to sound re in the m.r.f. Viewing the development of this process in the course of which to vowel i correspond do, re, mi, fa in the light of the above mentioned stages of the existence of the sound, the revelation occurs of a movement towards resonance in the higher frequency areas (fa, 2,800 Hz) in relation to fa in the m.r.f.  $C_{14}$  and then of a return to  $C_{15}$ . After the articulatory effort made in the chant to produce the syllable "ti" ( $C_{11}$ ) the sound is "led" and then, as attention in the subconsciousness is directed towards preparing the articulatory effort for the syllable "ne", it comes back to its "natural" place with the concurrences encountered in  $C_{15}$ . In the classification compiled following the analysis of the melodic configurations in all eight modes the one in mode 5 holds, from the point of view of the value of affinity instances, the last place, manifesting c.t. 8.5. The analysis at the phonetic formant level reveals the existence of the c.r. or c.t. also common to the other levels. The investigation can also be extended to the relations between the durations of the phonemes in their spoken form and the duration of the sounds making up the m.r.f.

9. The concordance or c.t. as an element of continuity manifests itself constantly in different modes, in successive stages: 9.1. adaptation or composition of music for texts in the original language (Byzantine Greek) resulting in the concordance conspicuous in the r : t.-m.r.f. 9.2. In the process of copying, variation determines the accentuation of the tendency of mutual adaptation, the r : t.-m.r.f. working both ways. 9.3. Although we have concomitantly pursued the translation into Romanian adaptation of the texts<sup>9</sup> to m.r.f. of a more stable nature and verified in practice, the latter have undergone slight modifications according to the particularities of the new text. A certain tendency of non-concordance sets in, a situation overcome through adoption of the only viable solution, the composing of new chants where persistent elements previously encoun-

<sup>8</sup> Valeriu Şuteu, *Cercetări bazate pe sinteză, asupra vocalelor româneşti i, e, a, o şi u*, in *Studii şi cercetări lingvistice*, 1971, nr. 1, p. 25.

<sup>9</sup> Gh. Ciobanu, *Raportul dintre text şi melodie în muzica psaltică românească*, in *Studii de etnomuzicologie şi bizantinologie*, vol. 11, 1979, p. 259 — 261.

tered are also present. 9.4. Later we shall reveal the way in which the c.r. also manifests itself constantly through the pervasion of intonational formulas specific to the modes of the chants, their transformation from amorphous elements into significant structures under the pressure of the text.

10. The establishing on the grounds of formant analysis of the relations between psalms and folk music, of the way of mutual contamination could be an important direction of the investigation. 10.1. The analysis at the phonetic-formant level of as many chants as possible will enable us to set the display limits of the modes in the general musical scale and to define more precisely the forms in which the relations within the mode manifest themselves.

11. The modelling of some m.r.f. synthesized on the basis of the analysis of the formant areas corresponding to the text elements and the comparison with the tunes (m.r.f. systems) to which these texts are sung will make possible a comparison of "formant tunes" (acting as norms) to the ones which have come down to us in chant collections. The analysis of as many pilot texts as possible as well as of a corresponding number of pilot tunes, of the m.r.f., taking into consideration their mode of migration within and between the different types of chants, their migration in time and space<sup>10</sup>, will lead to the decoding of the specific mechanisms by which the text generates the music and music provokes the adaptation of the text, the existence of this procedure constituting the essence of the concordance phenomenon, viewed as an element of continuity.

---

<sup>10</sup> I. D. Petrescu, *Les idiomes et le Canon de l'Office de Noël*, Paris, 1932, p. 25. ..

# SUFFIXES DACO-ROUMAINS DE SUBSTRAT EN PERSPECTIVE COMPARÉE INDO-EUROPÉENNE

LIVIU FRANGA

## PRÉLIMINAIRES

L'absence des données fondamentales pour la description — si sommaire soit-elle — du système linguistique thrace (thraco-dace) ou illyrien, exception faite du seul domaine lexical et de quelques indications de nature phonétique détachées de celui-ci, représente un fait bien connu des chercheurs. Le matériel thrace et illyrien parvenu jusqu'à nous reste, par conséquent, insuffisant pour une reconstruction, si schématique qu'elle fût<sup>1</sup>. Nous pouvons reconstituer des fragments plus ou moins significatifs et unitaires du système, mais non pas le système de la langue en son ensemble. Malgré cela, la situation n'est pas si précaire qu'elle le paraît de premier abord, car, quoique nous ne disposions pas, objectivement, du matériel nécessaire à la description du mécanisme de la langue — comme c'est, par exemple, le cas du hittite, du tockharien, de l'avestique, du sogdien, etc. — il n'est cependant pas impossible que la présence de quelques éléments, tendances, aspects appartenant (ou susceptibles d'appartenir) à la langue thraco-dace (avec des influences illyriennes?) soit dépitée avec plus ou moins de probabilité dans le substrat du daco-roumain et les dialectes sud-danubiens.

Aussi plaidons-nous en faveur d'une méthode complexe qui vienne à l'appui de la reconstruction du système non pas *directement*, par la confrontation exclusive du matériel linguistique proprement dit, mais plutôt *indirectement*, par deux procédés simultanés : a) *la récupération des fragments de langue thraco-dace (éventuellement illyrienne) dissimulés dans la langue daco-roumaine et dans les dialectes (y compris les comparaisons fournies par l'albanais) ; b) démonstration du caractère IĒ du morphème-fragment respectif dépité dans le daco-roumain, dans l'albanais et dans les dialectes sud-danubiens par la comparaison avec les autres langues*

---

<sup>1</sup> A ce propos, une comparaison suggestive nous est proposée par S. Pușcariu, *Limba română*, vol. I. *Privire generală* (La langue roumaine. I<sup>er</sup> vol. Aperçu général), București, 1944, p. 175 : « Imaginons qu'un cataclysme anéantirait toute trace de langue roumaine et que seul un fragment d'une page de l'indicateur des chemins de fer serait conservé, avec les noms de localités *Feldioara, Bod, Brașov, Ditrste, Timiș, Predeal, Azuga*... Comment quelqu'un pourrait-il se faire une idée de la langue roumaine à partir de ces noms dépourvus d'un sens précis et de parents en roumain ? On se trouve à peu près dans la même situation avec ce qui nous a été conservé de la langue des Thraco-Géto-Daces (...)

*IE, tout en déterminant le niveau chronologique IE dans lequel nous plaçons toute la discussion.*

Nous nous proposons, dans ce qui suit, de déceler cette partie de la structure des mots qui a été, jusqu'à présent ordinairement négligée, à savoir les suffixes et les formants suffixaux, en prenant soin, en même temps, de rapporter cette analyse suffixale à celle, déjà maintes fois effectuée, des radicaux des mots. Par cette corroboration des deux types d'analyse (« radicale » et « suffixale »)<sup>2</sup>, nous pouvons ainsi reconstituer, dans ses grandes lignes, la structure du mot pour la phase thraco-dace. Notre analyse se fixera, en conclusion, de préférence dans le domaine lexical-morphologique étant, essentiellement, une analyse des mots, mais en même temps une analyse des structures, qu'elle tâche de saisir dans leur évolution historique.

### I. PROBLÈMES MÉTHODOLOGIQUES

Quelques questions d'ordre méthodologique se posent avant d'aborder les analyses. Cet essai de dépister dans le daco-roumain et ses dialectes des traces linguistiques thraco-daces, n'a pas en vue seulement les suffixes *stricto sensu*. Notre analyse, dans ses grandes lignes, n'est pas seulement une analyse de suffixes, parce que, en daco-roumain et dans les dialectes nous pouvons rencontrer aussi bien des suffixes proprement dits, comme, par exemple, celui en *-zǎ*, que des éléments suffixaux, par exemple celui en dentale; les deux catégories supposent l'existence, dans le substrat, de groupes suffixaux, et, sur le plan IE, d'un formant suffixal (avec ou sans les élargissements respectifs). Nous avons préféré, pour simplifier, le terme générique de « suffixes » (daco-roumains, thraces, etc.), présent aussi dans le titre du présent article<sup>3</sup>.

En second lieu, il nous faut préciser que la découverte de ces vestiges linguistiques thraco-daces<sup>4</sup> dans le daco-roumain et les dialectes est rendue

<sup>2</sup> Relativement au sens accordé par nous à l'analyse suffixale, cf. ci-dessous, note 3.

<sup>3</sup> Pour les langues IE antiques, moyennes et modernes, nous avons utilisé, là où nous en avons eu la certitude, le terme de *suffixe*, tandis que pour la phase IE commune (la reconstruction du prototype suffixal) nous avons préféré celui de *formant suffixal*, parce qu'à la base des suffixes qui créent des séries suffixales dans diverses langues se trouvent des éléments formatifs (lexicaux) dénommés habituellement « formants ». Une autre division terminologique, d'une perspective plus analytique, utilisée par nous, est la suivante : *élément suffixal*, *groupe suffixal*, *groupe dérivatif*, *suffixe*, qui entrent en corrélation avec le terme de *formant suffixal*, parce que ce dernier est le terme conforme à la réalité IE commune (avant la séparation territoriale-linguistique), pendant que les premiers correspondent, en principe, à une réalité linguistique chronologiquement postérieure. L'élément suffixal a une acception plus restreinte étant définissable exclusivement du point de vue des autres formations suffixales, premièrement du point de vue du groupe suffixal. Ce dernier se trouve dans un rapport typologiquement identique avec celui de l'élément vis-à-vis du groupe : il ne peut être défini que par rapport à deux éléments suffixaux (au moins), à l'origine soudés, tous deux consonnes. Le groupe dérivatif représente la formation suffixale composée de deux éléments suffixaux, à l'origine non soudés (p.ex. voyelle + consonne), mais ultérieurement (c'est-à-dire dans la période historique attestée) soudés fonctionnellement, quoique l'origine des deux éléments soit différente. Seuls le formant suffixal et le groupe suffixal sont, dans notre conception, de source IE commune (tardive), antérieurs à la division dialectale attestée par les langues IE antiques.

<sup>4</sup> Le nombre des suffixes daco-roumains qui peuvent être attribués au substrat est d'environ 15, cf. C. Poghirc, *Istoria limbii române*, (L'Histoire de la langue roumaine), (ILR), II, București, 1969, pp. 362–364 et *Dacoromania*, I, Freiburg/München, 1973, pp. 197–209.

considérablement difficile par la nature hétéroclite des matériaux linguistiques qui entrent en ligne de compte. La présence d'un certain segment suffixal, (groupe suffixal, etc.) en daco-roumain et dans les dialectes est déterminée à la suite de l'analyse d'un matériel formé presque exclusivement d'appellatifs (noms communs) groupés, bien entendu, en séries lexicales, tandis que nous tâchons de prouver l'existence du même segment ou groupe suffixal en thraco-dace par l'analyse d'un matériel formé, cette fois, presque exclusivement, de noms propres. Le rapport est donc inversé, d'où résulte une sorte d'incompatibilité objective des types dans la comparaison. Nous nous sommes efforcé de la dépasser, en présentant des noms propres (topo- et anthroponymes) daco-roumains et dialectaux, et parallèlement, l'analyse effectuée sur les très rares noms communs conservés en thrace.

En troisième lieu, il faut préciser que nous ne considérons pas utile, du point de vue strictement méthodologique (vu le dessein de cet ouvrage), la distinction que les chercheurs font entre la langue thrace et la langue dace, étant donné que cette distinction ne nous intéresse pas du point de vue de l'étude *étymologique* du substrat<sup>5</sup>. En outre, la discussion concernant le rapport entre l'héritage thrace (dace) et l'héritage illyrien du daco-roumain ou des dialectes, ainsi que la mise en relief des différences entre le thrace et le dace et l'illyrien d'autre part n'intéressent pas le but de notre ouvrage. De ce point de vue, notre analyse se réfère au matériel antique dans sa totalité, et le terme de *substrat* est pris dans une acception générique.

En quatrième lieu, quelques explications sur l'ordre adopté par nous dans l'analyse et dans la démonstration sont nécessaires. Nous sommes partis du daco-roumain et des dialectes pour classifier typologiquement le matériel (possible et probable) de substrat, en séries lexicales, et nous avons tâché d'expliquer leur mécanisme par le rapport entre la « base » (le radical) et « le suffixe » (élargissements, éléments, groupes suffixaux); pour ce faire, nous avons classifié le matériel en séries de mots formées presque identiquement et nous avons tâché d'étudier les mots séparément (en séries et isolés) de façon diachronique et synchronique. Nous avons réduit au minimum l'analyse des mots daco-roumains (comparés avec les correspondants dialectaux et albanais). Après cette dernière étape — l'analyse comparative-historique du matériel daco-roumain et dialectal — nous nous sommes appliqué à découvrir des correspondances suffixales en albanais, la langue traditionnellement utilisée dans les comparaisons concernant le substrat du daco-roumain et des dialectes; par conséquent, s'imposait une présentation succincte des suffixes et des groupes suffixaux-dérivatifs qui nous intéressaient en albanais. Après la synthèse obtenue à partir de la comparaison du matériel suffixal daco-roumain — dialectal et albanais, nous sommes passé à l'analyse du matériel thraco-dace conservé jusqu'à nos jours (gloses, topo-anthroponymes, etc.) en vue de la détection des sources possibles pour les suffixes et les groupes suffixaux-dérivatifs des langues modernes, antérieurement

<sup>5</sup> Pour ce qui est des détails et de l'information nous renvoyons à Vl. Georgiev, *St Cl 2*, București, 1960, pp. 44 suiv. (repris dans «Linguistique Balkanique», 3, 1961, Sofia, 1, pp. 5—62) et C. Poghirc, dans «Thraco-Dacica», 1, 1976, pp. 335—347.



analysées. Cette étape a nécessité (en vue de la confirmation des hypothèses concernant la filiation daco-roumain : albanais < thrace : illyrien) une comparaison au niveau IE (entre les langues IE antiques) des groupes suffixaux respectifs du point de vue phonétique, morphologique et sémantique. Enfin, l'analyse tout entière aboutit à un essai de reconstruction du formant suffixal IE, ayant comme élément principal la comparaison entre le thrace (l'illyrien) et les autres langues IE antiques et se rapportant aussi au daco-roumain et aux dialectes balkaniques.

L'ordre de la démonstration procède donc à rebours de l'ordre qui s'impose chronologiquement. Il se justifie dans ses grandes lignes — selon nous — justement par le but poursuivi : la détection — à la frontière de l'attestation et de la reconstruction — dans une langue moderne (avec ses dialectes) des vestiges de cette langue antique qui a constitué le point de départ du processus de formation de la langue moderne respective. Nous estimons qu'une recherche partielle dans ce domaine peut apporter quelques précisions, sinon au niveau de la reconstruction du système linguistique thrace, du moins sur le plan de la méthode adoptée.

## II. L'ÉLÉMENT SUFFIXAL EN DENTALE DANS LA LANGUE DACO-ROUMAINE EN PERSPECTIVE COMPARÉE INDO-EUROPÉENNE

0.0.0. La présence d'un élément suffixal en dentale peut être observée tant dans les appellatifs (noms communs) que dans les noms propres daco-roumains et dialectaux, dans ce qu'on appelle les « mots de substrat », où apparaissent des formes soit avec *t*, soit avec *d*, soit avec la dentale altérée à *ʃ* (*ts*) ou *z*. Les étyma proposés par divers chercheurs pour les formes actuelles du daco-roumain et des dialectes contiennent, en ce qui concerne l'élément suffixal, la dentale tant en variante sourde qu'en variante sonore (avec ou sans aspiration). Cela nous a convaincu — dès le premier abord, avant une analyse plus détaillée — de la nécessité de considérer ensemble l'élément suffixal en variante sourde et sonore, même si en roumain il s'agit de deux phénomènes différents, c'est-à-dire distincts. Nous ne pensons pas que ces deux phonèmes proviennent d'un archétype de substrat unique, mais nous acceptons la possibilité de certaines confusions quant à la sonorité au niveau de la communauté IE, héritées par certaines langues. IE antiques et transmises de là plus loin (comme traits archaïques conservés du degré préhistorique de la langue), sous la forme de tendances virtuelles, dans les langues IE modernes.

0.0.1. Nous citerons quelques exemples de noms propres daco-roumains et dialectaux (toponymes) contenant l'élément suffixal en dentale, quoique, même pour les attestations les plus anciennes nous n'ayons pas la certitude qu'elles proviennent en continuation directe de la toponymie antique autochtone. Pourtant, par l'entremise du radical (quelquefois un simple appellatif) et des tendances de formation des mots du substrat en daco-roumain et dans les dialectes typologiquement semblables à ceux du thraco-dace, nous pouvons fournir les exemples suivants : *Csút*, *Chuth*, *Chut*, *Olchut*, *Felchut*, etc. (formes magyarisées), *Ciuta*, *Tsuta*, *Ciutul*, *Ciutași*, etc. (radic. *ciut-*, *șut-*), *Buzad*, *Buzadovecz* (cf. drom. *buzat*,

-ă 'à grosses lèvres' < *buză* )<sup>6</sup>, *Siret*<sup>7</sup>, *Carpați*<sup>8</sup>. La liste donnée ci-dessus peut être augmentée comme suit : a) hydronymes qui contiennent également l'élément suffixal en dentale ; quelques-uns ont formé, par analogie, même des séries dérivatives et ne peuvent certainement pas être considérés comme provenant directement du substrat (c'est le cas des hydronymes en -á-d-ia) : *Gilort*, *Motru*, *Olt* (cf. *Alutas* etc.), *Prut* (cf. Πυρετός), *Amaradia*, *Crivadia*, *Lopadia*, etc. ; b) autres toponymes (noms de localités) : *Abrud*, *Arcuda*, *Galt*, *Mehadia*, *Oltina* (dac. Ἀλτινα) *Sălduș* (cf. Σαλδησιοι), etc.

0.0.2. Le matériel daco-roumain et dialectal d'appellatifs est beaucoup plus riche et complexe. On peut distinguer avec plus de précision des séries suffixales et certains types de formation. D'abord les types à dentale sourde : -at(ă) : drom. *beregată*, arom. *mărcat*, drom. *mînzat*, *străghiată*, *urginat* ; -et(e) : drom. \**băiet(e)*, *bunget*, *druete*, *juvete*, *lete* (*indelete*) ; -ut(ă) : drom. *căpută*, *ciut*, -ă, *șut*, -ă, *strănut* ; -i(ă) précédé par consonne : drom. *baltă*, *burtă* ; -st- : drom. *brusture* (double suffixation ?), *buiestru*, *păstăie* (idem ?). En second lieu, des formes à dentale sonore : -d ou -dă précédé d'une consonne : drom. *bord*, *gard*, *gard(ină)*, *leoardă*, *urdă*, *zgardă*. En troisième lieu, formes altérées phonétiquement (-nt-/-nd- > -nt-/-nz- à la suite de la présence d'un yod subséquent) : drom. *grunz*, *mînz*, *spînz*, *zgrăbunță* et le groupe *n + d* conservé en drom. *brîndușă* (avec double suffixation), cf. drom. *brîn-z-ă* (< \**dîă* ?). Enfin d'autres mots qui ne peuvent pas être rangés dans des catégories précises : drom. *brad*, *borț*, *burduf* (resuffixation ?), *creț*, *cursă*, *gata*, *gresie*, *grumaz*, *moș*, *sarbăd*, *strepede*, *șiroadă*.

0.0.3. Dès l'abord, pour tout ce matériel s'impose l'observation suivante : dans le cas où l'élément suffixal est précédé d'une voyelle (-at, -ată, -et, -ete, -ut, -ută) nous pouvons supposer deux couches étymologiques : la première, autochtone, dans laquelle l'analyse comparative-étymologique fait la distinction entre le radical, la voyelle présuffixale (a, e, o) et l'élément suffixal en dentale ; la deuxième, d'origine latine, superposée, grâce à l'identité ou à la similitude phonétique, sur la première couche suffixale autochtone, la renforçant et lui donnant une ample expansion par voie analogique (cf. les adjectifs d'origine anciens participes en -atu(m), -ata : \**manducatu(m)*, -a > drom. *mîncat*, -ă, en -utu(m), -a : \**vedutu(m)*, -a, \**facutu(m)*, -a > drom. *văzut*, *făcut*, matrice qui s'est superposée et a renforcé la présence dans la langue des adjectifs d'origine autochtone comme *urginat*, *ciut* (*șut*) et autres. Dans le cas des autres dérivés, nous pensons que l'analogie n'a plus agi, d'abord grâce à l'aspect archaïque, multiforme, non classé par séries (et, donc, « irrégulier ») de ces dérivés, ce qui a déterminé leur isolement dans le

<sup>6</sup> Cf. N. Drăganu, *Români în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și onomasticii* (Les Roumains aux IX<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> s. sur la base de la toponymie et l'onomastique), București, 1933, passim ; Iorgu Iordan, *Toponimia românească* (La toponymie roumaine), București, 1963, et ILR, II, idem.

<sup>7</sup> Cf. encore Vl. Bănățeanu, « Revue des Etudes Indo-européennes », 3, 1943, Jhg. fasc. 3—4, pp. 230—242.

<sup>8</sup> Avec une riche bibliographie, dont nous citons : acad. Iorgu Iordan, *op. cit.*, p. 44 ; M. Fr. Băltăceanu, dans « Studii de tracologie », I, București, 1976, p. 74 ; Vl. Georgiev, *Raporturile* [...] p. 49 ; I. I. Russu, *Limba traco-dacilor* (La langue thraco-dace), 2, București, 1967, p. 98 ; W. Tomashck, *Die alten Thraker*, II, 2, Wien, 1894, p. 91, etc.

lexique (cf. les dérivés où  $t + i > t$ ,  $s + i > z$ , puis le cas de *căpușă*, *moș*, etc. qui sont, conformément à leur étymologie, des dérivés en dentale).

0.1.0. Fondé sur l'analyse étymologique des séries de mots consignées ci-dessus (cf. 0.0.2) l'élément suffixal en dentale d'origine autochtone apparaît, en essence, sous deux formes : sourde ( $\pm$  aspiration) *t* et sonore ( $\pm$  aspiration) *d*, éléments suffixaux hérités de l'IE par la langue du substrat et transmis au daco-roumain et aux dialectes. Il nous semble qu'une répartition plus stricte du point de vue distributionnel peut se présenter de la façon suivante :

a) dentale sourde précédée (et, parfois, suivie) d'une voyelle (*a*, *e*, *o*) : *-at(ă)*, *-et(ă)*, *-ut(ă)*.

b) dentale sonore précédée (plus rarement) d'une voyelle (*e*, *o*) : *-ede*, *o(a)dă*.

a') dentale sourde précédée d'une consonne (liquide, sifflante) *-l-tă*, *-r-tă*, *-s-t*.

b') dentale sonore précédée d'une consonne (liquide) : *-r-dă*.

L'élément suffixal en dentale proprement dit provient du substrat (*t*, *d*) où existaient deux séries suffixales distinctes : en sourde et en sonore. Il est probable que les voyelles précédentes (*a*, *e*, *o*), appelées, à cause de leur obscurité étymologique, « voyelles de liaison » („Bindevokalen”, „verbindender Vokal”) proviennent également du substrat ou, en tout cas, sont apparues par suite de certaines tendances favorisées par ce substrat : ni en thrace, ni en dace nous ne pouvons supposer — comme d'ailleurs dans toutes les langues IE antiques — l'existence de l'élément suffixal isolé du radical ou tout simplement y attaché ; de nombreux témoignages thraces conservés jusqu'à nos jours prouvent l'existence exclusive des groupes dérivatifs et suffixaux (en dentale comme en autres phonèmes). Certes, dans d'autres cas, la voyelle s'est développée par analogie à l'intérieur de la langue roumaine (cf. 0.0.3).

0.1.1. Par conséquent, nous pouvons supposer qu'en thrace (dace) existaient des groupes dérivatifs et suffixaux complexes, qui étaient formés, en premier lieu, de l'élément suffixal en dentale (avec les deux séries précisées, la sourde et la sonore, avec ou sans aspiration) et, en second lieu, de voyelles (d'habitude précédentes) ou de consonnes. Ces voyelles ou consonnes formaient le groupe de dérivation et suffixal en dentale, répandu dans la langue bien des fois par analogie (cf. les noms thraces en *-ι-της*, *-i-p-tis*, *-t-is*, etc.). Quoique les groupes suffixaux thraco-daces apparaissent presque en exclusivité dans les topo- et anthroponymes, ils ont été hérités par les appellatifs daco-roumains, dont la structure morphologique prouve leur origine prélatine. Le daco-roumain et les dialectes ont hérité, du point de vue phonétique, la forme presque inchangée de l'élément suffixal ; notamment les variantes sourdes de celui-ci ont été héritées en tant que sourdes, les sonores (sonores aspirées?) en tant que sonores. Nous pouvons ainsi conclure en admettant, en ce qui concerne l'élément suffixal dental en thrace (dace), la valeur de *formant suffixal* de celui-ci par rapport à son héritage dans le daco-roumain et les dialectes, tout comme, pour la phase de la communauté IE, nous admettons la valeur de *formant suffixal dental* par rapport à l'existence de l'élément suffixal dental dans les langues IE antiques.

1.0.0. Avant de passer à une courte analyse du matériel proprement dit thrace (et illyrien) il est nécessaire de chercher quelques points d'appui dans la comparaison offerte par une autre langue qui a sa genèse dans l'antiquité balkanique, à savoir l'albanais.

En daco-roumain et dans les dialectes nous pouvons assez difficilement parler de séries lexicales créées à l'aide des *suffixes* (proprement dits) de substrat, et, par conséquent, d'une certaine valeur sémantique (plus ou moins précise). Il serait plus correct de désigner ces formations de dérivation par le terme : *éléments (groupes) suffixaux* en dentale ; en ce qui concerne leur valeur sémantique, nous distinguons (avec la même difficulté) des valeurs collectives, des valeurs diminutives (et augmentatives, parfois en corrélation), enfin diverses valeurs sémantiques génériques, difficilement insérables dans une typologie (p. ex. la valeur de noms de lieux, organes, etc.).

En albanais, la situation est plus simple. Du point de vue phonétique, l'élément suffixal en dentale apparaît soit sans être précédé de voyelles (qui font partie du thème du mot), et en ce cas il s'agit de consonnes comme *s* ou *n* immédiatement précédentes, qui sont déjà soudées en albanais, constituant un groupe suffixal indépendant ou un suffixe — soit, dans le second cas (et le plus fréquent), précédé de voyelles (*a, e*, rarement *o*). En ce qui concerne les phonèmes subséquents à l'élément suffixal dental, dans la majeure partie des cas ils se réduisent à *ē* atone (cf. *-tē, -ishtē*, etc.) et représentent des développements phonétiques propres à l'albanais, de certaines voyelles IE (*a, o* ou *e*). Nous devons encore mentionner l'existence même isolée de l'élément suffixal dental en albanais par conséquent comme suffixe proprement dit (ce qui ne se passe pas en daco-roumain ou dans les dialectes).

1.1.0. Nous allons donner dans ce qui suit des exemples pour chaque catégorie suffixale (en dentale) de l'albanais, avec l'indication stricte du sens, parce que c'est beaucoup plus facile à réaliser que pour le daco-roumain<sup>9</sup>.

a) l'élément suffixal dental isolé : *th* (ð), valeur diminutive : alb. *mikth* < *mik* 'Freund', *zokth* 'kleiner Vogel' < *zok*, *-gu* 'Vogel'. Sans valeur diminutive : *kath* 'Augenkrankheit', *vëth* 'Ohrgehänge', *reth* 'Kranz', etc.

b) l'élément suffixal dental dans des groupes suffixaux proprement dits :

*-thë*, forme des dérivés sans valeur sémantique précisée : alb. *bathë* 'Bohne', *buthë* 'der Hintere', *ethë* 'Fieber', etc.

*-të* forme des adjectifs de la matière (quantitative, "Stoffadjektiva") ; *pumbaktë* 'baumwollen', *zëmërtë* 'qui a du cœur', adjectifs numériques, participes, substantifs divers : *bal'të* 'Schlamm', *bl'etë* 'Biene', *botë* 'Erde', *ditë* 'Tag', *natë* 'Nacht', etc.

*-tar, -tuar(-tur)* forment des "nomina agentia" : *dëmtar* 'der Schaden bringende', *bësëtar* 'der Treue', etc.

*-(e)shtrë* forme des abstraits : *geneshtërë* 'Lüge', etc.

<sup>9</sup> Les exemples et la classification sont tirés de l'œuvre de G. Meyer, *Albanesische Studien*, 1—4, 1883—1897, G. Pekmezli, *Grammatik der albanesischen Sprache*, Wien, 1908, E. Çabej, *Introducere în fonetica istorică a limbii albaneze* (Introduction à la phonétique historique de la langue albanaise), (trad. xérographiée), etc.

-ishtë, -(e)shtë forment des noms de lieux, pour lesquels les chercheurs admettent, en général, l'étymon illyrien -este, -esta, -ista (cf. illyr. *Tergesta*, *Ateste*, *Ladesta*, *Jovista*, etc.): alb. *gurishtë* 'steiniger Ort', *trapishtë* 'Platanenwald', *zalishtë* 'Ort mit Geröll bedeckt', etc. Voir drom. -ište de *činepište*, *porumbište*, etc., qui ne constituent pas un emprunt albanais.

-ishtë, *isht*, forment des adverbes qui désignent la manière de parler dans une langue quelconque: alb. *turkisht* 'türkisch', *toskërisht* 'toskisch', *vlahishtë* 'das Rumänische', etc. On remarque la ressemblance avec le suffixe drom. -este, également adverbial et voisin par le contenu sémantique.

-at, forme des noms de famille et de fraternités (cf. *Demi* — *Demat*, *Beziri* — *Bezirat*) et des noms de lieux provenant des noms des ancêtres (cf. *Dukat*, *Filat*, *Progonat*). Çabej (SCL X, 4, 1959, p. 558) propose l'étymologie alb. -at < illyr. -ates.

1.1.1. Par conséquent, comme en daco-roumain et dans les dialectes, nous ne pouvons parler, pour la phase actuelle de l'évolution de la langue albanaise, d'un seul suffixe en dentale avec plusieurs valeurs sémantiques et formes, quoique, comme on peut l'observer, l'élément en dentale soit le plus fréquemment *t*, donc la sourde. En revanche, pour une phase beaucoup plus reculée que la phase actuelle des deux langues (daco-roumain et albanais), on peut supposer un formateur (formant) IE en dentale devenu, au cours du processus de la constitution des langues respectives (la phase dite « de substrat ») un élément suffixal en dentale, en albanais de préférence dans sa forme sourde<sup>10</sup>, en daco-roumain et dans les dialectes sous les deux formes. Du point de vue sémantique, l'albanais, en son état de développement actuel, nous offre des valeurs plus précises (diminutives, collectives, topiques, nominales, etc.), ce qui peut indiquer, en une certaine mesure, par rapport au daco-roumain et aux dialectes, la plus grande richesse des valeurs sémantiques caractéristiques des éléments suffixaux (groupes suffixaux) en dentale de la langue (des langues) du substrat.

1.2.1. Le daco-roumain et l'albanais ont hérité du substrat linguistique antique thraco-illyrien presque inchangé l'aspect phonétique des groupes dérivatifs: thrace-illyr. *d* > drom., alb. *d'*, thrace-illyr. *t* > drom., alb. *t*, etc; des problèmes plus spéciaux se posent à propos des spirantes interdentes albanaises *dh* (ð) et *th* (θ) qui proviennent, à notre avis, du traitement avec yod de la dentale sonore et, respectivement, sourde en thrace et en illyrien<sup>11</sup> (tant *s* que *z* en albanais peuvent provenir, séparément, des palatales IE \**k*'<sup>(h)</sup> et *g*'<sup>(h)</sup>), aspect qui ne nous intéresse toutefois pas ici). Si durant l'action du substrat linguistique, c'est-à-dire des langues et dialectes balkaniques antiques sur le daco-roumain et l'albanais, la confusion de sonorité était peu probable à cause de la stabilité générale du système d'articulation, en revanche, dans le processus de la constitu-

<sup>10</sup> Quoique réduits numériquement, les exemples avec la dentale sonore existent aussi en albanais. M. Çamaj, dans son *Albanische Wortbildung*, Wiesbaden, 1966, pp. 120—121 suppose l'existence d'une constituante suffixale initiale albanaise -*dh*(ð)/-*th*(θ) avec fonction, en général, collective, dont s'est développé un sens diminutif caractéristique pour l'élément -*th* (p. 121). Exemples: alb. *burdhë* 'Sack, kleine Last' (voir drom. *bur-t-ë* et *bur-d-uf*, de même *bor-f* et *bor-f-os*, -*oasë* avec sens collectif), *hurdhë* 'Teich, 'Stumpf'.

<sup>11</sup> Illyr. *t* + *i* > illyr. -*ti*- > \**t'* > alb. *th* (θ) > alb. *s*. Un processus similaire a eu lieu dans le cas de l'illyr. *d* + *i* > alb. *dh* (ð) > alb. *z*.

tion des langues antiques dans les Balkans on peut supposer qu'ont été héritées, depuis la phase de la communauté IE, des confusions (concernant certains traits phonétiques) comme : la sonorité, l'aspiration, confirmée par une série de langues IE antiques (le grec, les idiomes microasiatiques, etc.). C'est pourquoi nous traitons, sinon de façon unitaire, du moins parallèle les deux formes phonétiques de l'élément suffixal dental *dans la perspective de son origine IE*.

1.2.2. Comme nous avons tâché de le montrer plus haut (cf. 0.1.0. et 0.1.1.), le substrat thraco-dace du daco-roumain et des dialectes a transmis à ceux-ci une part des éléments suffixaux constitués en groupes dérivatifs distincts, d'autre part, presque inchangé, l'aspect phonétique de ces groupes. Dans le premier cas, nous ne pouvons cependant pas affirmer avec certitude qu'ont été hérités directement du thraco-dace certains groupes suffixaux ou suffixes proprement dits, constitués tels quels dans la langue du substrat, parce que le matériel linguistique apparaît hétéroclite (cf. chap. I, p. 3), c'est pourquoi — si nous ne possédons pas des témoignages péremptoires qui attestent la continuité ininterrompue d'un certain groupe dérivatif-suffixal depuis le substrat jusqu'aujourd'hui — il est plus prudent d'affirmer en ce sens la possibilité de l'héritage de certaines tendances qui sont venues du substrat et ont participé à la création de la configuration de forme et sémantique d'une partie importante de notre lexique actuel ou passé (appellatifs et noms propres).

1.2.3. Nous n'avons pas l'intention de donner, par la suite, le tableau des principaux groupes suffixaux et suffixes thraces en dentale (ce qui fera l'objet d'une étude séparée). Nous voulons fournir, en échange, quelques précisions succinctes concernant les diverses fonctions et valeurs sémantiques de ces suffixes. Tout comme dans les autres langues IE antiques, à partir de l'élément suffixal en dentale se sont formés des groupes suffixaux-dérivatifs spécialisés dans certaines fonctions grammaticales-lexicales, par exemple celle de créer des participes, ou, dans le lexique, des noms de peuples, des noms de personnes, de lieux, de divinités, etc. Pour citer un seul exemple, le groupe suffixal-dérivatif thrace (latinisé) *-it(ius)*, *-it(ia)*, contenant comme élément suffixal central la dentale sourde, a pour fonction de créer des ethnonymes (*nomina ethnica*) ; il apparaît, en variante grecque, dans les matériaux épigraphiques, sous la forme *-είτης*, *-εῖτις*, *-ίτης*, *-ιτειός*. D'autres formes, appartenant au même type de groupe dérivatif avec une valeur sémantique définie, sont lat. *-ite*, *-ates* et gr. *-ώτης*<sup>12</sup>. Les noms de tribus sont formés en thrace le plus souvent à l'aide du groupe dérivatif thrace *-āt-*, en outre les noms de personne et de lieux aussi : thrace *Ἀρσιῆται*, *Βοττεᾶται*, *Δανθαλήται*, *Δαρδανιᾶται*, *Θουναῖται*, etc. Le même système de dérivation se rencontre fréquemment en illyrien (et de là en albanais, cf. plus haut 1.1.0.), par ailleurs en grec ancien aussi, ainsi que des traces dans les langues baltiques, dans le bulgare moderne<sup>13</sup> et dans le mycénien (myc. *a-ma-tu-na* : illyr. *Amatunius*, *Amatu* ; myc. *te-u-to* : illyr. *Τεύτα*, thrace *Τουρα*, etc.)<sup>14</sup>.

<sup>12</sup> Cf. G. G. Matcescu, *Ephemeris Dacoromana*, 1, 1923, pp. 159—160.

<sup>13</sup> Cf. I. Duridanov, « *Živa Antika* », 18, 1968, pp. 34—47.

<sup>14</sup> Cf. A. Scherer, *Fremdsprachige Personennamen in Griechenland*, dans *Symbolae linguisticae in honorem Georgii Kuritowicz*, Wrocław-Warszawa-Krakow, pp. 255—265.

1.2.4. Les exemples peuvent continuer, évidemment aussi avec la forme sonore de la dentale. Ce que nous devons toutefois retenir, au-delà de la multitude des exemples, c'est l'existence, distinctement marquée sur le plan phonétique, des groupes suffixaux-dérivatifs en dentale sourde et des groupes correspondants en dentale sonore. Cette dichotomie prouve l'héritage par le thraco-dace à partir de l'IE du système consonantique caractérisé de façon pertinente et adéquate par le trait de sonorité (éventuellement et d'aspiration) : l'IE \**d* a été hérité par le thrace *d*, l'IE \**t* par le thrace *t*, le trait d'aspiration restant (probablement) moins pertinent pour le domaine thrace<sup>15</sup>. Malgré cela, le thrace nous offre aussi, à côté d'autres langues IE (cf. ci-dessous) des exemples de confusion en ce qui concerne le trait de sonorité, autrement dit, des exemples qui nous induisent à supposer que le thrace a hérité certains traits d'instabilité phonétique, générateurs de confusions à partir de la phase de la communauté linguistique IE où ceux-ci se manifestaient, probablement, avec plus de prégnance. Nous pouvons ainsi trouver au lieu de *d* un *t* ou au lieu de *t* un *d*. Il ne s'agit pas d'une simple « alternance », « hésitation » ou (comme dans d'autres cas) d'un passage phonétique tardif, dû en premier lieu au contexte phonique (par exemple le cas du *vd* passé à *vç* en Βενδῖζς — Βενζεις etc.). À notre avis, il s'agit de la matérialisation de « l'oscillation » qui a lieu dans l'IE commun tardif pendant le processus de la constitution de certains groupes suffixaux (p. ex. *-n-t/-n-d-*), lorsqu'une certaine indécision touchant le trait de sonorité des phonèmes est à supposer dans quelques cas. Cette « indécision » ne s'est pas manifestée en bloc, pour toutes les langues, mais a agi partiellement. En thrace, par exemple, elle s'est manifestée par « l'alternance » du groupe *-ντ/-νδ-* dans la phase moyenne de la langue thrace (VII<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> s. av. n. è.)<sup>16</sup>, comme en Βρεκύνδαϊ vis-à-vis de Βερεκυνδες ou Κινδος, *Cendus* < IE \**ken-to* 'erster', Δενδου-, Δινδι- < IE \**g'ento* 'geboren', *g'enti-* 'Geschlecht'<sup>17</sup>. Le même phénomène d'instabilité phonétique partielle, caractéristique de l'état IE commun, a constitué lui aussi, à notre avis, la base des transformations phonétiques spécifiques des idiomes microasiatiques, où l'on rencontre, à la différence du grec ancien, la sonore à la place de la sourde (*nd* pour *nth*).

1.2.5. Ces exemples se trouvent, toutefois, en marge du système phonétique et l'héritage direct par le thrace des traits phonétiques IE apparaît, évidemment, plus important dans des conditions de stabilité que dans des conditions d'instabilité et d'indécision. Nous le répétons, au niveau IE commun tardif ces cas d'indécision à l'égard d'un certain trait phonétique étaient isolés et périphériques, comme en témoigne l'héritage par la quasi-unanimité des langues IE antiques de l'aspect presque inchangé du système phonétique IE commun, avec des exceptions insigni-

<sup>15</sup> Nous n'avons la preuve péremptoire, à l'heure actuelle, de l'existence des sonores aspirées pas même dans une proto-histoire du thrace, car dans sa période historique le thrace ne connaît pas de tels phonèmes. En ce qui concerne les sourdes aspirées, leur statut phonétique parait, quant à leur origine, plutôt obscur que significatif pour la délimitation entre le thrace et le dace.

<sup>16</sup> Pour la chronologie, v. Pisani, *Studi sulla preistoria delle lingue indeuropee*, Roma, 1933, XI, p. 593.

<sup>17</sup> Cf. D. Detschew, *Charakteristik der thrakischen Sprache*, Sofia, 1952, p. 87, où l'auteur remarque le passage („sporadisch“) — de l'IE, \**nk*, \**nt* au thrace *ng*, *nd*.

fiantes qui se rapportent à la disparition (ou, quelquefois, à l'apparition) de l'aspiration. Dans cette direction générale est rentré aussi le thrace à côté de l'illyrien. Néanmoins, tous les deux (et notamment le thrace) ont hérité et ont pu, à leur tour, laisser en héritage certains cas, qui ont fini par se transformer en tendances générales manifestées souterrainement, par suite desquelles on ne peut pas expliquer convenablement du point de vue étymologique la provenance de diverses formes rencontrées dans nos mots de substrat, qui par conséquent sont restés généralement obscurs.

1.3.0. L'illyrien nous offre, tout comme le thrace, des dérivés formés avec des groupes suffixaux-dérivatifs en dentale. On y observe le plus souvent la présence d'une voyelle qui précède la dentale. Nous donnerons, comme ci-dessus, quelques exemples de groupes suffixaux et de suffixes illyriens. Ainsi, les dérivés qui présentent une voyelle antérieure forment des noms de personne en *-ato*, *-atā*, *-atio*, *-ati*, *-eto*, *-etā*, *-etio*, *-eti*, *-it*, *-ito*, *-iti*, *-uto*, *-utā*. A ceux-ci s'ajoutent les dérivés en *-t* formés à partir de racines vocaliques, qui créent des toponymes en : *-atis*, *-etis*, *-ate*, *-ute*, *-ato*, *-tā*, *-et-īo*<sup>18</sup>. Exemples : illyr. *Riditae*, *Neditae*, *Delmatae* (*Delmatae*) avec des parallèles en celtique (*Tarusates*, *Tolosates*) et en grec (*-ᾶται*, *-ῶται*)<sup>19</sup>.

A la différence du thrace, en illyrien le groupe *-n-d-* est presque absent ; de même, on ne saurait parler d'un passage de l'IE \**t* à l'illyr. *d*, comme c'est le cas en thrace (cf. 1.2.4.). Par contre, tout comme en thrace, le groupe suffixal *-s-t-* est très productif dans la formation des toponymes ; quant à son origine, les opinions sont divisées<sup>20</sup>. Par ailleurs, *-s-t-* forme aussi des ethnonymes, mais non pas d'anthroponymes. On remarque l'héritage albanais et daco-roumain de ce suffixe : alb. *-(i)sh(t)ë*, drom. *-(i)st-e*, tous les deux ayant une fonction toponymique. Les parallèles IE antiques proposés par Mayer, *op. cit.*, pp. 251—252 pour illyr. (et thrace) *-s-t-* sont : lit. *-ýsta*, celt. *-st-*, venet. *-st-*, gr. lat. *-sto-* (au sens collectif : 'Ογγηστός < ὄγγη 'Birne', πλατάνιστος < \*πλατανιδ-τος 'Platane', lat. *arbutum* 'Baumgarten' < \**arbo-s-to-m* comme en *hones-tu-s*, *sceles-tu-s*, etc.).

2.0.0. Les conclusions qui se dégagent à la suite de l'examen du matériel offert par les langues du substrat peuvent être synthétisées comme suit :

— dans certains des cas (assez rares) il peut s'agir d'un héritage direct en daco-roumain, dans les dialectes et en albanais de certains groupes suffixaux-dérivatifs existant comme tels en thrace et illyrien, soit constitués à partir d'un matériel IE à l'intérieur des langues respectives (thèmes en *-s*, *-n* etc. + suff. IE\* *-t-o-*), soit déjà constitués comme tels dans l'IE commun tardif (\**-ment-*, *-uent-* etc.). Cf. drom. *porumb-i-št-e*, *cînep-i-št-e*, etc.

<sup>18</sup> Cf. A. Mayer, *Die Sprache der alten Illyrier*, I—II, Wien, 1959, p. 241.

<sup>19</sup> Cf. H. Krahe, *Die alten balkan-illyrischen geographischen Namen*, Heidelberg, 1925, pp. 63—64 et idem, *Die Sprache der Illyrier I, Die, Quellen*, Wiesbaden, 1955, p. 105.

<sup>20</sup> Mayer, *op. cit.*, p. 249 affirme que *-a-t-* de l'illyrien s'est formé à partir de l'élément suffixal *-t(o)-* attaché aux radicaux consonantiques en *-s-*, ultérieurement se produisant le « soudage » du groupe suffixal dans un suffixe fort, fonctionnel, attaché ensuite aux thèmes vocaliques : *-a-st-o-*, *-e-st-o-*, *-i-st-o-*, *-u-st-o-*. Toutefois, Krahe, *D. a. balk. -illyr. geogr. Nam.* p. 71 combat cette hypothèse, émise jadis par W. Schulze.



— dans la plupart des cas il s'agit cependant de l'héritage de certaines *tendances* de formation des groupes suffixaux en daco-roumain et dans les dialectes, tendances qui se sont concrétisées par l'apparition dans cette langue — sans constitution de séries lexicales stables — de certains mots caractérisés par d'anciens éléments suffixaux en dentale, du type drom. *bra-d*, *gar-d*, *gar-d-ină*, *leoar-d-ă*, *șiroa-d-ă*, *zgar-d-ă*, etc. ou *bal-t-ă*, *bur-t-ă*, ou *bru-s-t-ure*, *pă-s-t-aie*, *buie-s-t-ru* (?), etc.

— le thrace (et, probablement, l'illyrien : dans le sens d'une koiné balkanique antique) a fourni au daco-roumain et aux dialectes non tant des *modèles* (= des matrices) lexico-grammaticaux précis, que le matériel phonétique proprement dit (évidemment le même qu'en latin) sur lequel se sont exercées les tendances de la formation des mots thraces, tendances héritées et illustrées isolément d'une manière « non-sérielle » et « irrégulière » par différents éléments du lexique daco-roumain. Rapprocher le drom. *dru-e-t-e* et le dace topon. Δρου(β)-η-τίς ne signifie pas relever un héritage direct (du reste impossible, du fait de la nature lexicale différente des mots), mais indiquer, en quelque sorte, certaines directions similaires de formation des mots, fondées sur un matériel et des tendances relativement semblables.

— il n'est pas impossible que les consonnes thraces (illyr.) *t* et *d*, même s'il s'agit, comme on le sait, de phonèmes différents, représentent (dans une étape beaucoup plus reculée que celle de l'attestation historique, c'est-à-dire dans l'IE commun et — même — tardif), en fait un seul archiphonème, T, à l'intérieur duquel le trait de sonorité soit hérité de façon instable, quelquefois même indéfinie, dans certaines langues IE antiques et dans certaines circonstances (dont la causalité nous échappe) comme *d* vis-à-vis de *t* ou inversement. Nous tâcherons d'illustrer ce fait par la suite, en prenant à l'appui un matériel IE restreint, qui justifie, à notre avis, de traiter ensemble des éléments suffixaux *t* et *d* en daco-roumain, albanais, thrace et illyrien <sup>21</sup>.

2.1.0. Dans diverses langues IE antiques, l'occlusive dentale apparaît comme élément suffixal bien déterminé dans un groupe suffixal ou dérivatif, (*-n-t-*, *-s-t-*; *-it-*, *-ot-* etc.); de même elle peut apparaître indépendante, isolée (*-t-*, *-th-*, *-d-*, etc.), dans ce dernier cas, sans participer, d'habitude, à la formation des séries lexicales productives dans les langues respectives. Ici, il nous faut remarquer la similitude particulière avec la situation du daco-roumain, où, pour les mots de substrat, l'élément suffixal dental en groupes suffixaux apparaît dans des séries beaucoup plus nombreuses (précédées d'une voyelle et, rarement, d'une consonne), qu'isolément, p. ex. les séries en *-ete*, *-ată* vis-à-vis de celles en *-t-* ou *-d-* indépendant. Pour revenir aux langues IE antiques, du point de vue des valeurs sémantiques conférées au radical (thème) par l'élément suffixal en dentale, leur analyse relève une multitude d'aspects, les uns communs à presque toutes les langues, les autres particuliers. Les valeurs sémantiques se trouvent en étroite liaison avec la fonction morpho-lexicale des suffixes (groupes suffixaux) respectifs; par exemple, le groupe suffixal *-s-t-* paraît avoir, dans la plupart des langues IE antiques, la valeur d'indiquer le lieu, la

<sup>21</sup> P. ex., la raison pour laquelle en daco-roumain nous avons considéré que peuvent être groupés, apparemment sans aucun rapport, *bură* avec *gard* ou *Olt*, *Prut*, *Siret* avec *Carpați* ou avec *Abrud*, *Arcuda*, etc.).

position, la détermination géographique, etc., d'où aussi la fonction de créer dans les langues respectives des noms de lieux et de localités. On peut en dire autant d'autres groupes suffixaux, à propos du rapport entre la fonction et la valeur (le sens). Dans ce cas il est permis de supposer que les valeurs et les fonctions des groupes suffixaux communes à plusieurs langues IE antiques sont héritées d'une étape antérieure à la séparation de la communauté IE, aussi longtemps que ces valeurs et fonctions n'ont pas été empruntées d'une langue à une autre, ni calculées. Quels sont, par conséquent, les formations et les groupes suffixaux communs IE ("Gemein-IG"), déjà constitués à l'époque de la communauté, par rapport aux simples formants suffixaux communs IE ?

2.1.1. Nous distinguons dans les langues IE antiques premièrement un *élément suffixal dental* isolé, provenant, probablement, d'un formant suffixal IE indépendant. Les langues IE antiques nous offrent des exemples où l'élément suffixal apparaît tant en variante sourde (de préférence), qu'en variante sonore. Généralement, les formations lexicales où apparaissent *t* ou *d* sont isolées, périphériques, non sériales, et la valeur sémantique reste imprécise, générique-nominale, à l'exception du cas où se précise, tant pour *t* que pour *d*, une valeur diminutive plus concrète. L'existence de l'élément suffixal dental isolé, en marge du lexique des diverses langues IE antiques, indique d'une part l'ancienneté dans les langues respectives (grec, germanique, vieux slave, latin, celtique) de l'élément suffixal et des mots dérivés à son aide, d'autre part le manque de productivité des formations en question. Nous nous limiterons par la suite à fournir quelques exemples, corroborés — là où il est nécessaire — par des parallèles possibles du lexique dacoroumain de provenance autochtone.

### 2.1.2. L'élément suffixal *t*

- a) le grec ancien : dérivés athématiques, où *-t-* « joue le rôle d'un élargissement sans aucune valeur sémantique » (P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 266) : δάμαρ-τ-ος : δάμαρ 'épouse', ἐπιβλή-τ-ος ἐπιβλής 'verrou', νυκ-τ-ός ἔνυχος, νόχα νόχ-τ-ωρ ; on signale la présence, encore isolée, de l'élément suffixal dental dans les noms de lieux ou de produits liés à ceux-ci (ἄρ-τ-ος, 'pain', ἄκ-τ-ή 'rivage', (ἐ)ορ-τ-ή 'fête', etc.) ; nous y associons l'élément suffixal en dentale du drom. *bal-t-ă*, nom de forme de relief. dérivés athématiques, où *-t-* apparaît avec la valeur diminutive précisée, spécialement dans la catégorie des noms propres de personne : Φίλυ-τ-ος, Ἰφι-τ-ος, Ἡδύ-τ-ιον, Φίλυ-τ-ώ cet élément suffixal peut apparaître à la différence de la variante sonore, aussi géminé, à valeur expressive, en vue de la formation des hypocoristiques : Στράτ-τις, Στροππώ, vis-à-vis de Στράτις, Στράτων, cf. encore lat. *Atinius*, *Ac-cius* <sup>22</sup>.
- b) les langues germaniques connaissent l'élément suffixal *t* (en vieux bas allemand) et, respectivement, *-z(e)*, *-z(o)* (en v.h.a.) avec valeur expressive hypocoristique : bas allemand *Benito* < *Bernhard*, haut allemand *Lanzo* < *Landefredus*, *Fritze* < *Friedrich*, *Kunz(e)* < *Ku-*

<sup>22</sup> F. Solmsen, *Indogermanische Eigennamen als Spiegel der Kulturgeschichte*, Heidelberg, 1922, p. 131.

*onrat*, etc. (F. Solmsen, *op. cit.*, p. 176). Le même auteur signale le fait que *-t-*, *-tz-*, *-z-* fonctionnent aussi dans les appellatifs, même si moins fréquemment : *Spatz*, diminutif du haut allem. moyen *spar*, v.h.a. *sparo* (d'où *Sperling*), *Betz*, *Petz*, diminutif < h. allem. *bër*, *bëro* 'Bär', etc.

- c) les langues slaves présentent, en général, des dérivés où l'élément suffixal dental apparaît précédé d'un  $\xi$  et (quelquefois) suivi d'un *a*, de sorte que nous pouvons parler assez fréquemment du groupe suffixal  $-(\xi)t(a)$ , à valeur diminutive définie. Malgré cela, du point de vue de son origine, l'élément suffixal doit être considéré comme un élargissement (?) isolé et indépendant, qui, au cours de l'histoire de la langue slave ancienne, a été utilisé de préférence en combinaison fonctionnelle avec la voyelle nasale  $\xi$  : « La lexion russe singulier *telënok*, pluriel *teljâta*, suffit à montrer que *-t-* ne fait pas partie intégrante de la formation, non plus que le *-r-* dans gr. *ὀνόματος*, en regard de *ὀνομαίνω* et de lat. *nomen*, *nominis* » (...) <sup>23</sup>. Exemples : v. sl. *agne*, *jagne* 'agnus' *blizne* 'gemellus', *děte* 'infans', etc. A la différence d'autres langues IE antiques, le vieux slave connaît, à l'aide de l'élément suffixal dental sourd, des séries lexicales-dérivatives productives <sup>24</sup>, dénommant en général des animaux jeunes.

### 2.1.3. L'élément suffixal *d* apparaît dans des conditions similaires et approximativement dans les mêmes langues IE antiques

- a) le grec ancien présente de rares exemples de l'élément suffixal *-d-* isolé comme en *παι-δ-ός*, etc., et cela à cause du fait que le *-δ-* entre en combinaison dérivative avec les voyelles soit précédentes (*-α-*, *-ι-*), soit suivantes (*-ο-*, *-α-*, *-ε-*), formant par là les séries morpho-lexicales qui apparaissent. Du point de vue de son origine IE, *\*-d-* (*-δ-*) paraît être en grec « un élargissement sans valeur sémantique précise » (P. Chantraine, *op. cit.*, p. 335).
- b) les langues germaniques : la valeur diminutive peut être, par contre, observée dans le cas des dérivés (noms propres) germaniques dont l'élément suffixal dental *d* > *t*, *tz*, *z*, etc. est comparable au gr. *-δ-* de *-ιδης* et *-ιδιον* (cf. *βοίδιον*, *οικίδιον*) et lat. *-d-* de *-idius* <sup>25</sup>.
- c) langues slaves. Une discussion détaillée sur l'origine et la valeur fonctionnelle de l'élément suffixal dental en variante sonore dans les langues slaves est offerte par Meillet, *op. cit.*, pp. 319—323 ; *-d-* apparaît en slave dans des formations isolées, comme *brěžda* 'forda', *svobo-d-ě*, *lebe-d-ě*, *čelje-d-ě*, *θεραπεία*, etc. Meillet compare ce *-d-* sur le plan IE à *-d(o)-* du lat. *nu-d-us*, *for-d-a*, *val-i-d-us*, *tim-i-*

<sup>23</sup> A. Meillet, *Etudes sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave*, II<sup>e</sup> partie, Paris, 1905, p. 430.

<sup>24</sup> Héritées dans les langues slaves modernes, cf. Fr. Miklosich, *Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen*, II, Stammbildungslehre, Wien, 1875, pp. 190—193.

<sup>25</sup> Cf. *Gavidius*, *Flavidius*, *Marcidius*, *Titidius*, *Annidius* : lat. *Annius*, étrusc. *anie*, *Maridius* ; *Marius*, *Salvidius* : *Salvius* etc. V. Solmsen, *op. cit.*, p. 177.

*d-us*, etc., lit. *vĕnō-d-as* 'de même sorte', let. *wĕnā-d-s* 'idem' (pp. 322—323). Nous proposons un possible rapprochement à l'égard de l'élément suffixal dental isolé qui se trouve dans le drom. *gar-d*, *leoar-d(-ă)*, *șiroa-d(-ă)*.

2.2.0. La seconde catégorie importante est fournie par les *groupes suffixaux-dérivatifs* contenant l'élément suffixal dental.

A la différence de la première catégorie (celle de l'élément suffixal dental isolé, provenant probablement d'un formant suffixal dental IE commun) cette seconde catégorie marque une extension beaucoup plus vaste dans les langues IE antiques, et nous pouvons le constater aussi dans le cas des dérivés daco-roumains de substrat, groupés en séries lexicales plus ou moins distinctes. Nous discernons (outre la dichotomie principale entre la variante sourde et la variante sonore de l'élément suffixal) deux types de groupes dérivatifs : a) la voyelle précède à l'élément suffixal dental ; b) la voyelle suit l'élément suffixal. En ce qui concerne les groupes suffixaux proprement dits, nous considérons qu'en font partie *-st-* et *-nt-*. Comme nous l'avons montré dans le chapitre réservé aux problèmes méthodologiques (cf. plus haut, p. 2 et suiv.) nous supposons que les groupes dérivatifs du type *-at-*, *-ta-*, *-ad-*, *-do-*, etc. n'ont pas existé comme tels au niveau IE commun tardif (bien que certaines tendances vers de telles combinaisons aient pu se manifester même à ce niveau), mais se sont constitués à partir d'éléments appartenant à un matériel IE commun pendant le processus du passage à la constitution des langues IE indépendantes, par conséquent grâce à un matériel IE (commun) et aux tendances agissant parallèlement dans les diverses aires géographiques de l'ancienne communauté<sup>26</sup>. Par contre, nous sommes d'avis que des groupes suffixaux comme *-nt-*, *-st-* (et leurs variantes) existaient déjà constitués au niveau de la communauté IE tardive (voir les exemples très nombreux attestés par le lexique de la plupart des langues IE antiques), même si ultérieurement, à l'époque historique (après la constitution de ces langues) nous assistons à l'apparition, à l'intérieur des différentes langues, de nouveaux groupes *-s-t-*, *-n-t-* à la suite de combinaisons fonctionnelles entre la finale du radical et les suffixes indépendants (p. ex. *-s+to-*).

Nous présenterons brièvement les principaux groupes de dérivation et suffixaux, avec des parallèles possibles en daco-roumain.

### 2.2.1. Grupes dérivatifs

a) *voyelle + t* Le grec offre beaucoup d'exemples, consistant en une catégorie de dérivés en ητ- (*-ē-t-*), dont *-ē-* représente un « élargissement d'origine obscure » (Chantraine, *op. cit.* p. 267) : πένης 'pauvre', κέλης 'coursier', γόης 'charlatan', γύμνης 'soldat armé

<sup>26</sup> Un seul exemple. En grec, « le plus fréquent suffixe diminutif (Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 342), qui indique « une chose plus petite ou accessoire » (*ibidem.*), *-ιδ -iov* a son origine dans la combinaison d'un « élargissement » *-δ-* avec des thèmes en *-i-* (ou *-α-*, *-ε-*, *-ο-*). Cf. encore Chantraine, *op. cit.*, pp. 316, 349—350, 356. Cf. pp. 22, 27 et la note 34.

à la légère', μύκης, -ητος 'champignon' « mots techniques ou religieux » (*ibid.*), de même dans quelques noms propres comme Φέρης, Λάχης, etc. ou des noms de peuples (Μάγνητες). Les langues celtiques nous offrent aussi de nombreux exemples où le groupe dérivatif *voyelle + t* (-at, -et-, -it-, -ot-, -ut-) a des valeurs diverses, p. ex : la valeur d'indiquer le sens collectif abstrait (-at- dans : v. corn. *archen-at-ou*, n. corn. *archen-ad* 'Kleidung', 'Schuhe' < *archen* 'Kleid, Schuh'; v. corn. *an-nab-at* 'Kinderlosigkeit' < *mab* 'Sohn' etc.); la valeur de possession (dotation) qualitative-quantitative (*Karr-ad* 'ein Wagen voll' < *Karr* 'Wagen', *bag-ad* 'batelée', 'ein Boot voll' < *bag* 'Boot', etc.); la valeur de former "nomina agentis et actionis", la valeur de former des noms au sens diminutif, etc.<sup>27</sup>. Des exemples plus ou moins significatifs nous sont offerts par plusieurs langues IE antiques, p. ex. le hittite, l'indo-iranien, les langues baltes, etc., mais parmi celles-ci nous ne faisons plus mention que du groupe slave, qui connaît des dérivés en -(a)tŭ, -(i)tŭ, -(o)t(a), -(i)ut(a), à valeurs sémantiques diverses (augmentatives, diminutives, intensives qualitatives, etc.)<sup>28</sup>.

Il convient de mentionner aussi, comme possible, la comparaison suivante : à ce type de groupe de dérivation (voyelle + t) peut être rattachée la série de dérivés autochtones daco-roumains en -a-t(ă), -e-t(e) *străghiată, mărcat, mînzat, druete, juvete*, etc., ce qui plaide en faveur de l'origine (même partielle) à partir du substrat du groupe suffixal (et, implicitement, de la voyelle) en daco-roumain, sur lequel s'est superposée la matrice participiale-adjectivale latine en -a-tu(m), -a-ta(m), etc.

b) *voyelle + d* Le grec nous offre, également, de nombreux exemples avec les groupes -αδ-, -ιδ-(-ϊδ-), mis en relation par Chantraine, *op. cit.*, p. 336 avec les verbes en -άζειν, -ίζειν et les adjectifs en -άδιος, -ίδιος, sans préciser pourtant la nature de ce rapport. Ex : *ἀκίς* 'pointe', *σφυρίς* (σφυρίς) 'corbeille', *σανίς* 'poteau', etc. Ce suffixe appartient, en grec, au lexique familier (Chantraine, *ibid.*) et est utilisé aussi pour la formation des hypocoristiques (Ζεύξις : Ζεύξιππος, Πάρμις ; Παρμένων, etc.) ce qui attire de nouveau notre attention sur la valeur diminutive de l'élément suffixal dental, soit isolé, soit en groupes dérivatifs, soit (voir plus bas) en groupes suffixaux. Cette valeur diminutive (« amoindrissante ») est rencontrée aussi dans les dérivés daco-roumains autochtones *streped(e)* 'vierme (mic) în brînză, cariu', *șiroadă* 'canal îngust de scurgere a apei'. D'autres formes daco-roumaines (sans liaison avec le sens diminutif) : *sarbăd* 'fade'.

D'autres exemples nous sont fournis par les langues celtiques, où l'élément suffixal dental -d- contribue à la formation de séries morphologiques, parallèlement à son apparition dans certains mots d'origine obscure : irl. *crabud*, corn. *crefydd* (< \*k'rabhidu), irl.

<sup>27</sup> Pour tous ces exemples, cf. H. Pedersen, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, Göttingen, vol. I, 1909, vol. II, 1913.

<sup>28</sup> Cf. Al. Bélić, « Archiv für slavische Philologie », 22, 1901, pp. 144, 183.

*bun-ad* 'Ursprung', etc.; Pedersen, *op. cit.*, p. 27 sqq.

Enfin, le vieux slave connaît lui aussi des groupes dérivatifs comme :  $-(i)d(a)-$ ,  $-(\acute{o})d(i)$ ,  $-(e)d(i)$ ,  $-(a)d(i)$ , dans la plupart des cas le résultat étant le même que pour l'élément suffixal  $-d-$  isolé. Nous ajoutons les exemples suivants : le suffixe slave commun  $-j-ad-$  forme en serbe des collectifs aux thèmes qui désignent "Junge von lebenden Wessen" comme *prasad* 'porcelli', *paunčad* 'pulli pavonum', *rodičad* 'pulli ciconiae', etc. (Miklosich, *op. cit.* p. 207—212). A ces exemples, ajoutons encore les suffixes caractéristiques pour l'anthroponomastique  $-ad\ddot{u}$  (respectivement  $-at\ddot{u}$   $-ut\ddot{u}$   $-j-ut\ddot{u}$ )<sup>29</sup>.

c)  $d +$  voyelle Tout comme la variante sourde (que nous n'avons pas traitée pour ne pas surcharger le chapitre comparatif déjà suffisamment abondant),  $-d-$  contribue à la formation des groupes dérivatifs dans plusieurs langues IE antiques, suivi d'une voyelle. Nous nous rapporterons brièvement à deux de ces langues. Le grec ancien connaît les groupes dérivatifs  $\delta\omicron\varsigma$ ,  $-\delta\omega\nu$ ,  $-\delta\acute{\alpha}\varsigma$ ,  $-\delta\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ , donc une finale thématique en  $-do-$ , fém.  $-d\bar{a}-$  qui apparaît dans les noms d'animaux ( $\kappa\omicron\rho\upsilon\delta\omicron\varsigma$  'alouette'), de plantes ( $\rho\acute{\alpha}\beta\delta\omicron\varsigma$  'rameau, baguette'), dans des adverbes ( $\acute{\alpha}\nu\alpha\sigma\tau\alpha\delta\omicron\nu$ ; en  $-\delta\omicron\nu$ ,  $-\delta\alpha$ ,  $-\delta\eta\nu$ ), etc. Cf. Chantraine, *op. cit.*, chap. XXXII (L'origine de ces suffixes n'est pas indiquée par l'auteur). La présence du groupe dérivatif est signalée aussi dans le vieux slave, où existent des formations isolées en  $-(i)da$ ,  $-da$ , non productives (cf. Meillet, *op. cit.*, II, pp. 322—323).

## 2.2.2. Groupes suffixaux

### A. $n +$ dentale ( $-nt-$ , $-nth-$ , $-nd-$ )

Les fonctions morphologiques de ce groupe suffixal sont, en essence, au nombre de deux : la fonction participiale et la fonction non participiale. La première est pan-IE et ne concerne pas notre ouvrage. La seconde n'est pas générale-IE, car elle n'apparaît visiblement que dans quelques langues. Nous ne pouvons préciser si les trois formes phonétiques du groupe suffixal proviennent d'un archétype unique (p. ex.  $*-ndh-$ , de l'époque proto-IE "urindo-germanisch", selon les présuppositions des néo-grammairiens). Du point de vue fonctionnel,  $-nt-$  et  $-nd-$  apparaissent dans le système verbal, au niveau des participes présents. D'une part,  $-nt-$  est également rencontré dans le système nominal, formant, dans plusieurs langues, des dénominations et des noms propres (toponymes spécialement, mais aussi des noms de personne : cf. le thrace, l'illyrien, les langues celtiques, etc.), d'autre part  $-nd-$  participe lui aussi au système nominal, formant (spécialement dans les idiomes microasiatiques, mais en thrace aussi) des noms propres (toponymes). Enfin, le groupe  $-nth-$  ( $-\theta-$ ) apparaît isolément, de préférence dans ce que l'on appelle le « substrat » de la langue grecque, semblant être le correspondant phonétique du microasiatique  $-nd-$ <sup>30</sup>.

<sup>29</sup> Cf. Fr. Miklosich, *Die Bildung der slavischen Personennamen*, Wien, 1860, pp. 12—14.

<sup>30</sup> Cf. P. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896, p. 294, où pour gr.  $-\theta-$ , micros.  $-nd-$  l'auteur propose l'étymon  $*-nt-$ .

Le groupe suffixal *-nt-*, tout comme sa variante avec sonore a été hérité aussi par le thrace (dace). Comme dans les autres langues IE antiques, ici encore les éléments qui formaient le groupe suffixal sont entrés en « combinaison » avec les autres éléments du contexte phonétique et, pendant le processus de la transformation de la langue thraco-dace en daco-roumain et en dialectes, ces éléments ont acquis un aspect différent de celui qu'ils avaient initialement. C'est ainsi, p. ex., que le contexte phonétique *-iã* a agi, pendant le processus mentionné, sur *-nt-* ou *-nd-*, d'où les « altérations » phonétiques bien connues, attestées par le daco-roumain : *-n-t-* et *-n-z-* de *zgrăbunț(ă)*, *mînz*, *spînz*, etc. De cette façon nous considérons justifié le rapprochement dans l'analyse effectuée par nous jusqu'à présent, de quelques aspects phonétiques en apparence différents (*-t-* à côté de *-d-*, *-z-*, *-t-*), mais en réalité étroitement liés du point de vue étymologique. En ce qui concerne la valeur sémantique, il faut remarquer que le groupe suffixal *-nt-* (ou *\*-ent-*, *-nt-*) possédait déjà, dès l'IE commun tardif, une valeur diminutive, fait attesté par des exemples du grec et du thrace : hom. μίνυθα 'peu, un peu' < \* μινός 'petit,' (pré) gr. Σάμινθος < σάμος 'hauteur, dune', Σύρινθος (cf. Σύρος), thrace Σαβύλινθος (cf. Σάβος), thrace, Δορζένθης, -ίνθης < Δόρζας, thrace Κοζίνθης > Κοζας etc.<sup>31</sup>

#### B. s + t

Ce groupe représente une autre formation suffixale bien déterminée et probablement constituée comme telle dans l'IE commun tardif. La variante en sonore manque presque entièrement dans les langues IE antiques. Du point de vue morphologique, ce groupe n'a pas de fonctions précisées, à la différence du groupe antérieur, et opère exclusivement dans le domaine lexical, où il contribue à la formation d'appellatifs et de noms propres (toponymes, noms de personne, etc.). Exemples : gr. -στ(ος) dans ἀκαστος 'érable', ἴριστος 'lieu planté d'iris', top. Κάριστος (cf. καρύα 'noyer'); celt. *-stu-*, *-sto-*, *-stā-*, *-sti-*, qui rappellent, tout comme les exemples du grec et des autres langues, les topo- et anthroponymes thraces et illyriens (irl. *tess*, *frass*, *driss*, etc., cf. Pedersen, *op. cit.* II, p. 21); hit. *-asti* [*ašti*], qui forme des substantifs abstraits à partir de thèmes d'adjectifs, étant rapprochés par Benveniste du v. sl. *ostī*<sup>32</sup>; v. sl. *-sta* (< IE\* *-st-*) dans v. sl. *boljestā* 'morbus', *zvērostā* 'feritas' etc. (cf. Miklosich, *Vergl. Gramm.* p. 169). Nous comparons ce groupe suffixal IE *\*-st-* aux suffixes drom. *-(i)st(e)*, alb. *-(ē)sh(t)ē*) à la valeur sémantique toponymique-collective.

2.3.0. Les trois catégories de morphèmes passées en revue jusqu'ici représentent, en grand, le tableau des principaux archimorphèmes IE dont proviennent les groupes dérivatifs et les suffixes en dentale attestés en commun par la plupart des langues IE antiques. Tant le formant suffixal en dentale (*\*t*, *\*d*), que les groupes suffixaux fondés sur un élément dental (*\*-nt-*, *\*-st-*, *\*-nth-*, *\*-ter-*, *\*-tāt-*, etc.), mais pas les groupes dérivatifs comme *-at-*, *-ta-*, *-ad-*, *-do-* (v. ci-dessus, p. 22), ont coexisté comme tels au niveau de la communauté IE tardive (d'où l'héritage, dans les langues

<sup>31</sup> Cf. Vl. Georgiev, *LB*, 3, 1961, 1, p. 40.

<sup>32</sup> Cf. E. Benveniste, *Hittite et indo-européen*, Paris, 1962, pp. 89–95.

IE antiques, tant du *t* et du *d* que des groupes suffixaux), même si, du point de vue de l'origine de la formation des groupes suffixaux, il faut supposer que ces groupes soient, chronologiquement, secondaires par rapport au formant suffixal dental qui est à leur origine. Cf. encore ci-dessous, n. 34.

On peut en outre présumer l'existence d'une confusion tout à fait isolée, périphérique — touchant le trait de sonorité au niveau de la communauté IE tardive, aspect secondaire pour cette période et, en même temps, héritage d'une phase très archaïque, primitive, probablement proto-IE, dans laquelle les traits de délimitation des phonèmes par la sonorité ou l'aspiration étaient extrêmement caractéristiques, éventuellement même redondants. Cette hypothèse se fonde sur des exemples restreints fournis par quelques langues IE, parmi lesquelles quelques-unes utilisent (dans le même mot) la sonore au lieu de la sourde ou inversement comme marque d'un héritage archaïque (commun?) IE, c'est-à-dire, en réalité (comme nous l'avons montré ci-dessus) proto-IE. Nous pensons qu'il est loisible de supposer, pour la circonstance, l'existence d'une phase tout à fait archaïque de langue proto-IE, caractérisée par une « instabilité » phonétique accentuée, notamment (en ce qui concerne en premier lieu, les occlusives) par le caractère facultatif de certains traits (aspiration ou sonorité), ce qui ne signifie pas qu'ils n'existaient pas, mais qu'ils agissaient d'une manière dépourvue de régularité, arbitrairement. C'est le cas de certaines langues IE antiques, pour lesquelles nous ne pouvons pas justifier une série de correspondances, que nous présentons, brièvement, ci-après.

2.3.1. On rencontre dans certaines langues IE un « échange » de places entre la sourde et la sonore (ce que H. Hirt appelait "Wechsel von Tenuis und Media") : scr. *daśati* 'Zehnheit', par rapport au gr. *δεκάς*, *-άδος*, etc. D'autres correspondances attestent des rapports convergents sur l'axe de l'aspiration : p. ex. la sourde avec la sonore aspirée ou la sonore avec la sonore aspirée : *t* : *th* dans gr. *κέντρον*, 'Zusammengeflicktes', lat. *cento* par rapport au scr. *kanthā* 'geflicktes Kleid'; gr. *πόντος* 'Meer' et *πάτος* 'Pfad' (le rapport entre ces deux mots grecs tient à la chronologie des couches), lat. *pons*, *pontis* 'Brücke', v. prus. *pintis* 'Weg', v. bg. *poti* en regard de scr. *panthās*, av. (instrum.) *paṣa*. Enfin, dans d'autres langues nous trouverons des correspondances entre la sourde et la sonore aspirée : *t* : *dh* dans gr. *χόρτος*, lat. *hortus*, *cohors*, scr. *grhēs* 'Haus' par rapport au lit. *žardis* 'Roßgarten', v. prus. *sardis* 'Zaun' av. *grəðō* 'Höhle', frig. *gordum*, alb. *gardh* (et, ajoutons-nous) drom. *gard* (avec le passage thrac. *o* > *dace a*)<sup>33</sup>.

2.3.2. Les exemples cités ci-dessus plaident en faveur de l'hypothèse selon laquelle au niveau IE commun (fait attesté par les langues IE antiques postérieures) a été héritée d'une phase archaïque antérieure (probablement à identifier avec le proto-IE) une situation d'exception, qui consiste dans le fait que dans certains cas le système consonantique stable de type IE commun tardif présentait une série d'incertitudes sur

<sup>33</sup> Tous les exemples appartiennent à H. Hirt et se trouvent dans sa *Indogermanische Grammatik*, I, 1. *Etymologie* 2. *Konsonantismus*, Heidelberg, 1927, pp. 298—302.



l'axe de la sonorité et/ ou de l'aspiration, et, de là, les résultats phonétiquement différents dans les langues différentes pour le même prototype-étymon ayant une structure phonétique unique. Les oscillations sur l'axe de la sonorité (*d* pour *t* dans un étymon avec *d* ou inversement) et, secondement, celles sur l'axe de l'aspiration peuvent prouver, selon nous, que les langues IE antiques attestent, outre la régularité des changements phonétiques à partir du niveau IE commun tardif vers le niveau des langues respectives, aussi une certaine incertitude dans les traits phonétiques supra-caractérisants attribuable à la phase (aux phases) antérieure(s), pour lesquelles elles remplissent le rôle d'une marque.

3.0.0. Après avoir passé en revue et analysé le matériel linguistique daco-roumain et dialectal, albanais, thraco-illyrien et indo-européen, usant en premier lieu de la méthode comparative, quelques conclusions, à titre évidemment provisoire, s'imposent.

Au niveau IE commun tardif il existait une série de formants suffixaux (hérités d'une phase antérieure), avec une fonction lexico-sémantique plus ou moins précisée, à côté desquels fonctionnaient, déjà constitués, des groupes suffixaux, en nombre réduit, mais présentant un noyau de fonctions dérivatives et sémantiques; enfin, existaient certaines tendances de formation de groupes dérivatifs (qui apparaîtront dans la plupart des langues IE antiques), se fondant sur le matériel existant antérieurement. Par conséquent, quant à nous, nous sommes d'avis que, au niveau de l'IE commun tardif existaient: a) *un formant suffixal dentale, se manifestant par ses deux variantes, sourde et sonore (-t/-d-)*; b) *des groupes suffixaux (-nt-, -nth-, -nd-, etc.)*; c) *des tendances de formation des groupes dérivatifs (-at-, -ta-, -et-, -ot-, -do-, etc.)*. Dans le cas du formant suffixal, la fonction dérivative-sémantique n'apparaît pas clairement définie (cf. les dérivés isolés, périphériques, non productifs de quelques langues antiques); par contre, en ce qui concerne les groupes suffixaux, cette fonction se précise, en fait, par un noyau de fonctions convergentes (p. ex., tant *-s-t-* que *-n-t-*, *-nth-* possèdent en commun la fonction de créer des toponymes)<sup>34</sup>.

Par rapport au daco-roumain et aux dialectes sud-danubiens il est, selon nous, permis de supposer qu'au moins une partie de ces types dérivatifs a été transmise par l'intermédiaire du substrat au daco-roumain, fait attesté par d'assez nombreux exemples du lexique désigné comme «*a tochtone*» («*de substrat*»).

3.1.0. Le formant suffixal IE en dentale, réalisé du point de vue phonétique et phonologique comme *d* ou *t*, *dh* ou *th*, ainsi que les groupes suffixaux de type *-s-t-*, *-n-t-*, *-a-t-*, *-e-t-*, etc. ont été hérités aussi par la langue du substrat du daco-roumain et des dialectes et aussi par la langue du substrat de l'albanais. En ce qui concerne le substrat daco-moesien, appartenant à la grande famille thrace, et celle-ci apparentée, au moins du fait du voisinage géographique, à l'aire linguistique ilyrienne), le formant suffixal IE en dentale a été directement hérité en variantes pho-

<sup>34</sup> Selon nous, le formant et l'élément suffixal en dentale, certains groupes et combinaisons suffixales ont coexisté au niveau de la communauté tardive IE comme tels, quoique, du point de vue de l'origine de la formation des groupes suffixaux il soit à supposer que ces groupes (dont nous avons fait mention plus haut, pp. 305 et 308) sont secondaires par rapport au formant suffixal en dentale qui sont leur point de départ.

nétiques plus précises que dans d'autres langues, p. ex. sans la confusion entre *d* — *t*, caractéristique pour les idiomes microasiatiques, et sans la tendance à faire passer aux sourdes toutes les sonores (cf. le cas du hittite, selon plusieurs savants). Pourtant, quoique le substrat thraco-dace du daco-roumain et des dialectes n'ait pas connu de telles incertitudes et transformations (« mutations »), il a hérité, en échange, du degré IE, en ce qui concerne la dentale, pour certaines séries lexicales fonctionnelles, la variante en sourde (cf. *bal-t-ă*, *brus-t-ur-e*, *băi-a-t*, *păs-t-aie* etc.), pour d'autres séries lexicales la variante en sonore (cf. *gar-d*, *gar-d-ină*, *bra-d*, etc.), sans que l'on puisse préciser pourquoi c'est justement cette distribution qui a eu lieu. La première série d'exemples peut être subordonnée, en ce qui concerne l'étymologie de l'élément dental, à un formant suffixal IE \**t* (> thraco-dace *t*) et la deuxième série à un formant suffixal IE \**d* (> thraco-dace *d*). On ne saurait cependant pas expliquer pourquoi n'apparaissent pas \**bal-d-ă*, \**străghia-d-ă* ou le groupe \**sd*, \**zd* dans \**păzdaie*, \**bruzdure*, etc.<sup>35</sup>. Voilà pourquoi, eu égard à l'impossibilité de fournir une explication pertinente au sujet de cette distribution phonétique :

a) nous avons analysé en général les formes daco-roumaines et dialectales en *t* et *d* (sans considérer, implicitement, qu'elles dérivent d'un formant suffixal IE *unique*;

b) nous avons considéré comme étymon (pour les mots daco-roumains et dialectaux en question) soit thrace *t*, soit thrace *d*;

c) nous avons admis la possibilité de quelques distinctions sémantiques relatives des formes phonétiques (p. ex., le formant en sourde crée des dérivés appartenant à une certaine aire sémantique, cependant que le formant en sonore délimite une autre aire ou domaine sémantique);

d) nous avons admis la possibilité d'une confusion de sonorité au niveau proto-IE et IE moyen et (même) IE tardif *d* — *t* (< archi-phonème T), comme base possible d'explication des formes non justifiables avec *d* et *t* en daco-roumain et dans les dialectes, même si la phase de substrat thraco-dace n'atteste pas clairement des confusions (mais les autres langues IE antiques les attestent particulièrement).

3.2.0. En conclusion, on peut distinguer dans l'aire linguistique dace-romaine-balkanique deux grandes étapes de l'héritage du formant suffixal IE en dentale : I. à *partir de la phase IE commune au substrat thraco-dace du roumain*, étape de modifications et d'instabilité phonétiques plus grandes, certaines séries morpho-lexicales remontant à une certaine variante du formant, les autres à d'autres variantes, ce qui implique par-

<sup>35</sup> Nous pouvons, pourtant, parler d'un cas spécial, où l'élément suffixal dental présente une seule valeur sémantique (générique), tant pour sa variante sourde que pour sa variante sonore. Il s'agit de la famille du mot drom. *bură*. Ce mot signifie 'estomac', '(conținutul unui) organ în formă de sac', etc., tant pour les hommes, que pour les animaux. De la même famille font partie : *burduf(-h)* 'sac din intestine de animale, pungă intestinală utilizată în diverse procese alimentare', etc. Dans les deux cas, l'idée sémantique est celle de quelque chose contenu dans un objet (organe) en forme ronde, volumineuse, gonflée, mais l'élément suffixal diffère phonétiquement (*-t/-d-*), sans que nous en connaissions la cause. D'autres mots de la même famille sont : *bur-d-ihan*, (a) *bur-d-uși*, topon. *Burdușești* (*Burdujești*), etc.; au degré *o* : *borf* (rarement), avec le dérivé *borfos*, *-oasă*. Les étyma sont IE \**bhor-* > \**bhur-* drom. *bur-* et, resté ouvert, \**bhor-t-ia* (*o?*) > *borf*. Cf. IE\* *bher-* / \**bhor-* 'tragen'.

fois une très grande difficulté à faire la distinction entre les variantes (en ce qui concerne l'étymologie des mots) ; II. à partir de la phase de la langue thraco-dace (dans l'espace balkanique général, probablement commun, jadis, avec l'espace illyrien, fortement influencé par celui-ci et y exerçant en retour son influence propre) à la phase des attestations historiques du daco-roumain et des dialectes, étape de modifications phonétiques réduites, causées spécialement par l'ambiance phonétique et parallèles à la plupart des modifications phonétiques produites dans les éléments latins du substrat.

La valeur sémantique diminutive et collective-abstraite de l'élément suffixal dental en daco-roumain et les dialectes, ainsi que sa riche attestation dans les noms communs (avec deux sous-catégories distinctes : *et-e* et *-at-ă*), dans les noms de personne et les noms de localités confirment, — au-delà des superpositions plus récentes d'origine latine, qui ont renforcé (quelquefois) sa productivité et sa fonction dans la langue— l'héritage directement autochtone, continuant des tendances IE communes qui se sont reflétées de façon similaire en thraco-dace et en illyrien, de même que dans les autres langues IE antiques.

## REMARKS ON A "LEXICAL MODEL" IN THE SLAVIC LANGUAGES

ELENA SCĂRLĂTOIU

Alongside with archaeological evidence and historical documents, language seems to illustrate most convincingly the complex process of a people's making in the fields not only of spiritual but also of material culture. Language reflects the individuality of a people while bringing out the two main directions of cultural interrelations between peoples : from one people to another people or peoples and vice-versa.

The vocabulary of the Slavic languages has opened a vast area of research equally concerning its unity based on a common origin of material life and culture and its diversity engendered by the "personality" and the "uniqueness" of the material and spiritual life of each particular people living in a particular place, at a particular time. The idea of the present study has been suggested to us by the very difficulty we encountered in approaching — from this viewpoint of unity in diversity — the vocabulary pertaining to several domains of the Slavic peoples' material life, more precisely, those often ambiguous and scarce definitions given by explanatory dictionaries when dealing with a particular material reality rendered linguistically by one or several words making up a synonymic series. One rightly wonders why are not only abstract notions explained by means of incomplete or even erroneous definitions but also concrete ones, in this particular case certain objects of material culture?

In the course of their history the Slavs, like all the peoples throughout the world have made various objects of particular functions and utility to meet the requirements of their life necessities and the peculiarities of their environment.

Today, in spite of all technical progress, these objects wear the same names they have always had. Under such circumstances, one may rightly wonder whether there is any connection between the name and the morphological evolution of such an object as determined by technical progress.

In the case of the Slavs the above mentioned relation can be observed by evidencing the links existing between the names and the nature of the objects connected with such old occupations as agriculture, animal breeding, apiculture, fishing, hunting, etc. If we are to focus on agriculture alone and infer the evolution of a single category — that of agricultural tools and their names in the Slavic world — we shall see that there are several tools meant for the same use. There is, for instance, one sub-

category of tools used in digging the land and several names to denote them, closely connected to the morphological and functional characteristics of the respective objects: the South Slavic *motika* with its East Slavic correspondent *motyga* and *motyka* in some West Slavic languages and dialects originating in *\*mat-*, *\*mot-*, a common old Slavic root deriving from *\*mat-* (“to dig”, “to hit”), an Indo-European root with correspondents in some Indo-European languages, has been called so to our days because it has a certain shape and certain component parts but, first and foremost, because it has fulfilled one and the same basic function all along the agrarian Slavic civilization. Another tool used in digging bears the old name of *lopata* < common Slavic *\*lop-* < i.e. *\*lēp-*, *\*lop-* meaning “a flat object” which could be given several uses. This tool has a certain shape and certain component parts, but unlike the first tool mentioned, it has diversified its functions. It is meant for digging the ground, for gathering and winnowing the crop. Moreover, it has been “transferred” onto another domain of material life meaning also “oar” throughout the Slavic cultural and linguistic area. It is this “diversification” that is responsible for the polysemy of the word.

The so-called “passive evolution”<sup>1</sup> of the linguistic form within the framework of the morphological evolution of the tools used in ploughing the soil provides an interesting remark with regard to maintaining the name of an object — in this particular case an agricultural tool — then changing it depending on certain parameters of the linguistic relationship between content and form. The change in form, namely the replacement of one form by another (i.e. of one word by another) usually occurs when essential changes operating at the level of the object’s function have already taken place in the morphology of the respective object or tool. Such for instance, in the Slavic world the primitive tool used in ploughing the fields, made of wood, with a rounded hook at one end standing for “furrow opener”<sup>2</sup> was called *socha* (with correspondents in several Indo-European languages: cf. Lith. *šaka*, Lett. *saka*, *sakas*, Goth. *hoha*,

<sup>1</sup> Sec: Kr. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*. Tome IV: *Sémantique*. Copenhagen, Leipzig, 1913, p. 84–85: “Tout ce qui touche à l’homme change constamment, mais le changement d’un objet n’a pas besoin d’être accompagné d’un changement de nom. Le plus souvent les changements s’accomplissent graduellement et très lentement; dès lors il est bien naturel que la dénomination une fois choisie soit gardée, d’où il résulte qu’elle change constamment et imperceptiblement de valeur. C’est un phénomène des plus ordinaires, et nous l’étudierons ici sous le nom d’évolution passive, c’est-à-dire l’évolution que subit le sens d’un mot par suite de la transformation de l’objet désigné. Les noms des objets matériels, des ustensiles, des instruments, des pièces d’habillement, des habitations, etc. offrent un vaste champ pour l’étude de cette évolution. Grâce aux progrès de la civilisation, les objets qui nous entourent et dont nous nous servons, sont constamment modifiés et perfectionnés, mais en règle générale tous ces changements, quelque grands qu’ils soient, n’ont pas de conséquence linguistique. Les objets qui se transforment modifient les idées, et celles-ci modifient les significations. Les mots tels que *lampe* et *chapeau* servent depuis des siècles à désigner des séries ininterrompues de modèles et de types, dont les plus anciens n’offrent qu’une très faible ressemblance avec ceux de nos jours. Beaucoup de termes techniques et historiques donnent lieu à des considérations pareilles”.

<sup>2</sup> K. Moszyński, *Kultura Ludowa Słowian*, vol. I, Kraków, 1929, p. 177–178; Al. Boacănețu, *Terminologia agrară în limba română*, in “Codrul Cosminului”, II–III, Cernăuți, 1925–1926, p. 124–125; V. Butură, *Etnografia poporului român. Cultura materială*, Cluj-Napoca, 1978, p. 145; L. Niederle, *Rukověť slovanských starožitností. K vřídání připravil akad. Jan Eisner*. Praga, 1953, p. 330–332.

meaning "(primitive) plough", G. *seh* "furrow opener", "plough-share", L. *sekare*, O. Slav. *sešti*, etc.). When a number of structural (morphological) changes, essential to the functions of the old object were added to the improvements already made in order to ease off man's labour, the name of the tool also changed. In the Slavic languages, for instance, "the handle" was usually designated by means of a diminutival derivative of *ruka* = "hand". In this particular case, the change was brought about by the new element which replaced "the hook": a kind of sharp spade, which came to be called *lemech*, *lemeš* (with variants corresponding to each great Slavic linguistic area) < C. Slav. \**lem-*, \**lom-* < i.e. \**lem-* (cf. Lett. *lemesis*) meaning "to cut", "to tear", "to smash" (cf. Russ. *lomat'*, S.-Cr. *lóm*, etc.). In fact *lemech* is one and the same with the symmetric furrow opener; however it will no longer "scratch" the ground as the hook of the primitive tool, called *socha* by the Slavs, used to do; it will perform a much more important job, namely that of cutting and turning up the soil. This new function acquired because of the new part attached to the old tool, also determined the change of the tool's name from *socha* into *radlo* (*ralo*) which preserves the Common Slavic root \**ar-* < i.e. \**ara-* (cf. Gk. ἄροτρον, L. *aratrum*, Ir. *arathar*, Lith. *arklas*, Lett. *arklis*, etc.). The change must have taken place when some real discrepancy appeared between the object's new contents, represented by a new morphological and functional structure, and its name (that is its linguistic form). In each particular case this "discrepancy" had to be "corrected" either by creating a new word (see *radlo*, *ralo*), or by borrowing the name when borrowing the corresponding object. In this way a clear-cut distinction could be made between the old and the new reality. As regards the making up of the Slavic *radlo*, *ralo* and its having replaced *socha* we consider that this "substitution" occurred in the very primitive fatherland of the Slavs, since with very few exceptions, in the Slavic world *socha*, the old name given to the tool used for ploughing the soil, acquired some additional meanings, more or less remote from the basic one (cf. O. Slav "stick; wood"; O. Bulg. "pillar, balcony, terrace supported by four pillars"; Bulg. "forked wood"; S.-Cr. "forked wood"; "wooden pitch-fork with two prongs", "peg", etc.).

The transition to the plough was also marked by a number of changes in the structure of the *aratrum* (Slav. *radlo*, *ralo*) having taken place along several centuries. Such a "transitional aratrum" was to be found on the Dalmatian islands, along the Adriatic Sea coast and in the Poljica region of Yugoslavia. Besides a furrow opener (*lemeš*) this tool is provided with an iron blade, a share — *nož* — and a kind of mould board — *deščica*, attached to the front part and to the sides of the furrow opener respectively. The bladeshare is meant to cut the soil thus making it easier for the furrow opener to perform its function. This aratrum is called *organj* in the Poljica region and *verganj* or, by metonymical transfer, *čertalo* on the Dalmatian islands.

*The plough turned into something distinct from the aratrum when the symmetrical furrow opener was replaced by an asymmetrical one and the aratrum was provided with a mould board meant to turn up the soil*

which had been cut by the share and lifted up by the furrow opener<sup>3</sup>. The mould board originated in the side "boards" made of small planks which had been used since ancient times<sup>4</sup>. In *Naturalis Historia* Plinius claims that the Galls of Raetia were the inventors of the wheel plough: "Latiior haec (cuspis) quarto generi (vomerum) et acutior in mucronem fastigata eodemque gladio scindens solum et acie laterum radices herbarum secans. Non pridem inventum in Raetia Galliae duas addere tali rotulas, quod genus vocant *plaumorati*. Cuspis effigiem palae habet. Serunt ita non nisi culta terra et fere nova. Latitudo vomeris caespites versat"<sup>5</sup>.

According to this source, to some archaeological vestiges and to the evidence provided by old miniatures, the plough with wheels and a share seems to have been an achievement of a Gallic (Celtic) civilization rather than of a purely Roman one, having been taken over by the Roman civilization of Gallic Raetia only much later<sup>6</sup>. As a matter of fact the very form of the word *plaumorati* used by Plinius is not the Latin *plauum Raeti* as it has been claimed, but a "relative" form which reproduces a rough phonetic transcription of a foreign (i.e. Celtic) word: *\*plaumorati* < *\*plomorati*. The word created by Plinius was the result of a contamination of the Latin *plaustrum* < *plostrum* "cart, waggon" and *ploximum*, *ploxenum* "carriage trunk" (both coming from the Celtic root *\*plo-* < i.e. *\*pleu-* "to float") by the Celtic word which used to designate that particular tool. Perhaps Plinius could not remember that Celtic word with accuracy; consequently he rendered it under the approximate form of *plaumorati*<sup>7</sup>.

At the beginning of the Middle Ages, or even earlier, that tool was borrowed from the Romans of Gallic Raetia by the Germans living in the Danube and the Rhine areas<sup>8</sup>. Later on, owing also to the Romans it might have been adopted by the South Slavs (who, however, like all the other Slavs went on for a long time using a variety of plough without wheels<sup>9</sup>) and the Romanians. They must have taken it either directly, through the Danube trade way, navigable to the Iron Gate, or indirectly, by means of their contacts with the Slavs. The second hypothesis seems to be supported by the conclusions reached by Romanian ethnography, according to which "in the agriculture of the Romanian countries the plough was introduced in the 10<sup>th</sup>–11<sup>th</sup> centuries as a result of the evolution up to then of the ploughing tools, of which the Roman aratrum was the most advanced"<sup>10</sup>. During Charlemagne's reign, by the agency of the Germans in the Rhine area the tool was transmitted to the West Slavs

<sup>3</sup> L. Niederle, *Rukovět ...*, p. 334 – 336; V. Butură, *Etnografia...*, p. 146.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> Plinius, *Naturalis Historia*, XVIII, apud Al. Bocănețu, *Terminologia...*, p. 142 – 143; L. Niederle, *Byt i kultura drevnih slavjan*. Izdanie s vvedeniem avtora i predislavom N. P. Rondakova, Praguc, 1924, p. 103.

<sup>6</sup> See: S. Potter, *On the Etymology of Plough*, in "Prace filologiczne", XVIII, 2, 1964, p. 103 et seqq.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 103 – 104.

<sup>8</sup> Cf. L. Niederle, *Rukovět ...*, p. 334 – 336; S. Potter, *On the Etymology ...*, p. 103; 104 – 107.

<sup>9</sup> Al. Bocănețu, *Terminologia...*, p. 140 – 141.

<sup>10</sup> V. Butură, *Etnografia...*, p. 146.

and, finally, to the East Slavs. Through their contacts with a part of the Romanian cultural and linguistic area, the West Slavs in their turn were also quite likely to influence the Romanians' use of ploughing tools in the sense already mentioned. The course taken by the tool and its name seems to be confirmed by the chronology concerning the first mention of this name in old German, Scandinavian, English and Russian texts under such forms as : O.G. *phluog* and *plogr*, O. Scand. *plog*, O. E. *plog* and O. Russ *plugŭ* (the 10<sup>th</sup> century)<sup>11</sup>, a word the Slavs borrowed along with the tool from the old Germans. In our opinion, this kind of demonstration puts an end to the marginal controversies on this word in the etymology of Slavic languages. In order to illustrate the diversity of the points of view in this respect we shall only mention that V. Machek was in favour of the Slavic origin of the Germanic \**ploga*<sup>12</sup> (in fact, *phluog* and *plogr* : see *supra*) while the *Zagreb Dictionary* argues that "whether the Germanic languages borrowed it from Slavic or vice versa is still a debatable question"<sup>13</sup>. However, M. Vasmer<sup>14</sup>, St. Mladenov<sup>15</sup> and P. Skok<sup>16</sup> support the Germanic origin of the Slavic word, while W. Hensel is of the opinion that the Slavic languages borrowed it directly from the Celts<sup>17</sup>. Anyway, the difference between the Slavic aratrum and the plough proper is clearly pointed out in several Latin texts : "*pro aratro parvo, quod radlo dicitur, lapidem cere, pro magno autem, quod plug nominatur, duos lapides cere presolvat*"<sup>18</sup>.

With the South Slavs the word *plough* was first mentioned in documents (old Serbian texts) in the 14<sup>th</sup> century<sup>19</sup>, although, according to archaeologists the asymmetrical furrow opener, the main element of the new ploughing tool discovered in the Sarajevo area dates back to the early Byzantine epoch<sup>20</sup>. In fact, the late documentary evidence of the tool's name with the South Slavs is of little or no importance whatsoever : even today the Slavic dialects still make use of the old word *radlo*, *ralo*, although the respective tool has been obviously improved and rendered more efficient and functional. One can find an explanation in the very quality of the soil in the areas inhabited by the Slavs. Starting from the borrowed model they had to build up a lighter plough, without wheels, which they traditionally called *radlo*, *ralo* and only occasionally plough, a name always associated with the tool with wheels. This is a typical

<sup>11</sup> S. Potter, *On the Etymology* . . . , p. 104–107.

<sup>12</sup> *Quelques mots slavo-germaniques*, in "Slavia", XX (1951), 2 – 3, p. 206–212.

<sup>13</sup> *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* (RJA), vol. X, Belgrade, 1892, p. 89.

<sup>14</sup> M. Vasmer, *Russisches etymologisches Wörterbuch*, vol. I, Heidelberg, 1950.

<sup>15</sup> St. Mladenov, *Etimologičeski i pravopisni rečnik na bŭlgarskija knižoven ezik*, Sofia, 1941.

<sup>16</sup> P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, vol. II, Zagreb, 1973, p. 690.

<sup>17</sup> W. Hensel, *Ślowiańszczyzna wczesnośredniowieczna*, Warsaw, 1956, p. 48 and *passim* ; cf. also M. Stará, *Nové příspěvky k otázkám staroslovanských oradel s hlediska Niederlových "Slovanských starožitností"*, in the volume : *Vznik a počátky slovanu*, II, Prague, 1958, p. 354 – 363.

<sup>18</sup> Cf. L. Niederle, *Rukovět* . . . , p. 136.

<sup>19</sup> Cf. the derivative *plužnik* "aratrum faciens", in "Monumenta Serbica", apud Fr. Miklosich, *Lexicon Paleslovenico-graeco-latinum*, Vindobonae, 1862 – 1865, p. 574 and RJA, vol. X, p. 89 – 90.

<sup>20</sup> L. Niederle, *Rukovět* . . . , p. 334 – 336.



example of an old linguistic form coming to express a new linguistic content.

Therefore, the fundamental difference between the standard Slavic *aratrum* mentioned in Latin documents as “*aratrum slavicum*” (“*quod radlo dicitur*”) and the *plough* (“*aratrum magnum*”, — see *supra*) lies in the two essential changes in the latter meant to render the former more functional: the share and the mould board added to the old tool and the turning of the symmetrical furrow opener into an asymmetrical one. The wheels are not an indispensable element; their absence does not alter in any way the functions of the basic elements (the share, the mould board and the asymmetrical furrow opener).

When referring strictly to Romanians, we notice that there is a smaller difference between the standard *aratrum* and the *plough*, for ever since the Roman epoch the former had had those lateral boards which prefigured the mould board. Consequently, in this particular case the changes and additions included only the share and the furrow-opener.

Similar remarks can be made in connection with other subcategories of agricultural tools and their respective names such as: tools for breaking up the furrow; for mowing grass and herbaceous plants; for separating the grain or seeds from cereal plants; for drawing together straw, etc. The tool used to break up the furrow, to smooth the soil, to cover up the seeds, to weed and take roots out of the ground is called *brana*, *brona*, *bróna*, in the West Slavic, *brana* in the South Slavic and *borona* in the East Slavic languages. All these forms originate in C. Slav. \**barna*, \**borna* < i.e. \**bhornā*, with the basic meaning of “smashing”, related to Gk. *φάρω* “to break, to smash”, *φάρος* “furrow”, L. *forare*, O.H.G. *bhoren* “to hit, to smash”. But except for this general Slavic word, the Slavic languages and dialects made up a number of synonymic territorial correspondences, which illustrates the almost unlimited possibilities of the speakers of a language to make up synonyms founded on the correspondence between the form or the function of a certain object (in our particular case a tool) and the form or the function of another object of the surrounding world (cf. in the Croatian idiom: *zubačka* < *zub* “tooth”, after the form and the function of the tool’s teeth; S.-Cr. *valjak* < *valiti*, Bulg. *valjak* < *valjam* “to tumble”, suggesting the movement made by a certain kind of harrow when it breaks up the ground after ploughing). In those areas where the Slavs had closer relations with other populations, sometimes they borrowed synonyms (cf. Bulg. *tärmäk* “harrow” < Turk. Nevertheless, in none of the above mentioned examples is there any alteration in the function of the tool, so much the less in its structure, in its “morphology”. It is a mere matter of change in its denomination).

The domain we have been studying — the traditional agricultural tools and their names in the Slavic world — makes it possible for us to distinguish several instances which create the necessary premises for setting up certain “models” required not only by the terminological but also by the common vocabulary.

1. The instance in which a name changes “justifiably” depending on the moment when a real discrepancy appears between the new content and the old form. The change occurs by internal means (*socha* → *radlo*, *ralo*) or by borrowing the name along with the object it designates (*plu-*

*gŭ*); the result of the change is linguistically expressed by partial synonymy: *socha* (word A)  $\neq$  *radlo, ralo* (word B)  $\neq$  *plugŭ* (word C). Therefore, A  $\neq$  B  $\neq$  C; B  $\neq$  A  $\neq$  C; C  $\neq$  A  $\neq$  B; also A  $\neq$  B; A  $\neq$  C; B  $\neq$  A; B  $\neq$  C; C  $\neq$  A; C  $\neq$  B.

2. The instance when a denomination is seemingly replaced "unjustifiably" (i.e. it continues to render the same content) depending on the influence exerted *within a certain area*, either by the extra-linguistic factors (the psychological agent, for instance) or by the linguistic ones (the contact between languages or dialects). *The outcome of the substitution is linguistically expressed by (territorial) integral synonymy: brana* (word  $a_1$ ) = *zubačka* (word  $a_2$ ), etc. Therefore, the same content is rendered by several linguistic forms.

3. The instance when a name is "transferred" onto another domain of material culture (*lopata*) as a consequence of a possible *contiguous function* newly acquired by a tool with a certain name. *The result of such a transfer is linguistically expressed by the appearance of polysemy.* In other words, the content extends its sphere as the "action field" of the tool's basic function becomes more comprehensive. In this case an "enriched" content is rendered by means of the same form.

The above three instances we have referred to in the present study lead to the important conclusion that *the first condition for setting up a "lexical model" is, in our opinion, the elimination of the clear-cut distinction which is usually made between the common and the terminological vocabularies.* In order to do so, one has to start always from the object, taken as a morphological and functional unity, and then, and only then, consider the word (the linguistic expression of reality).

The following elements are to be taken into account:

A.I. The domain (domains) we focus on (agriculture = Dx; animal breeding = Dy, etc.) or macrorealia.

II. The sub-domain (category) — tools (Dxt); types of land (Dxl), etc. or microrealia.

III. The tool's function — digging (DxtI); ploughing (Dxt II), etc.

IV. Morphological and functional characteristics: *Component parts* (Dxt I 1, 2, 3, ...); *basic function* (functions) Dx I 1, 2, 3 ... + F, F<sub>1</sub>, F<sub>2</sub> ...; *contiguous functions* (DxT I 1, 2, 3 ... + F, F<sub>1</sub>, F<sub>2</sub> ... + f, f<sub>1</sub>, f<sub>2</sub>).

B.I. The name (names of the respective object).

CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE  
D'ALEXANDRE MAVROCORDATO L'EXAPORITE, 1676—1703

II

PAUL CERNOVODEANU  
et  
MIHAIL CARATAȘU

Correspondance conservée à la Bibliothèque de l'Académie de la  
République Socialiste de Roumanie

20

⟨Constantinople⟩ ⟨1678⟩ décembre le 25

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite (au grand logothète Jean Caryophyllis) évoque l'incendie éclaté à Constantinople dans la matinée du 25 décembre et les dégâts provoqués par le sinistre dans les quartiers du Phanar et de Yeni-Kapı, ainsi que les mesures prises par les autorités pour enrayer le désastre. Le siège de la Patriarchie, ajoute-t-il, ainsi que l'habitation du grand logothète n'avaient, heureusement, subi aucun dommage, grâce aux interventions initiées par l'Exaporite.

Τιμιώτατε καὶ σοφώτατε καὶ περιπόθητε μοι διδάσκαλε <f. 117>  
εἵης διὰ παντὸς ἀνιαρῶν ἄγευστος<sup>1</sup>.

Δόξα τῷ ὑψίστῳ θεῷ ἐγλύτωσε τὸ ἀρχοντικό της τῆς παμ-  
φάγου πυρκαϊᾶς ὅπου ἔγινε τῇ εἰκοστῇ πέμπτῃ δεκεμβρίου ξυμερ-  
ώνοντας τῶν Χριστουγέννων τῇ τετράδῃ τὸ βράδυ, τῇ δευτέρᾳ ὥρᾳ  
τῆς νυκτός, ἄρχισεν ἡ φωτιά ἀπὸ τὸ σπίτι τῆς Πολίτενας. Ἐκάηκε  
ἀπὸ τὸ ἕνα μέρος ἕως τοῦ Φαναρίου<sup>2</sup> τῇ σκάλα φυσσῶντας σφοδρὸς  
ἄνεμος ἀπὸ τοῦ κεχατχανὰ τὸ μέρος ἐπήγενεν ἡ φωτιά πρὸς τὸ  
γενικαπὶ<sup>3</sup> καὶ κατ'οὐδένα τρόπον δὲν ἠμπόρεσε νὰ σβύσῃ. Ἐπρο-  
σπέσαμεν εἰς τοὺς φίλους τοὺς πλησιαστὰς τοῦ πολυχρονίου ἐπι-  
τρόπου<sup>4</sup>. Εἶπαν πῶς πλησίον εἰς τοῦ τερτζιμάνου<sup>5</sup> τὸ σπίτι

<sup>1</sup> Le destinataire est le grand logothète Jean Caryophyllis.

<sup>2</sup> Phanar, célèbre quartier de Constantinople habité par les familles grecques, qui fut ravagé par l'incendie de 1678, cf. Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1962, p. 36.

<sup>3</sup> Yeni Kapı, quartier de Constantinople sur la rive de la Propontide.

<sup>4</sup> Par le terme « l'épître » on désignait habituellement le grand vizir. Il s'agit, dans ce cas, probablement, de Kara Moustapha Pacha.

<sup>5</sup> Du ture *terçuman*, drogman, translateur employé à la Porte.

- εἶναι τόπος εὐχερος καὶ εἶναι ἐμπρὸς μερικὰ χαμιλὰ παλαιὰ σπίτια καὶ χαλνῶντας τὰ στέκεται ἡ φωτία. Ἄς εἶναι πολύχρονος, ἦλθεν αὐτὸς τοῦ ὁ ἐπίτροπος ἐστάθη πρῶτα πολλὴ ὥρα κάτω εἰς τὸν τόπον ἔστειλεν ἔφερε τὸν γιανιτζαράγασι κοῦλ κεχαγιασί καὶ ἄλλους ὀτζάγ ἀγάδες. Ἐπαρήγγειλε νὰ χαλάσουν τὰ πλαγινά,
- <f. 117 v<sup>o</sup>> ἔγινεν ἀρχὴ //γιανιτζάρων ποσταντζίδων, τζεπτζίδων καὶ τοπτζίδων καὶ τῶν αὐτῶν ἀνθρώπων τοῦ ἐπιτρόπου. Ἀνέβη ὁ ἐπίτροπος ἀπάνω καὶ ὁ Ἀπτιραχίμ πασᾶς<sup>8</sup>. Ἐκάθησαν κάτω οἱ ὀτζάγ ἀγάδες, ἐπάνω εἰς τὰ κεραμίδια ἀνέβηκεν ὁ δευτερτάρης καὶ ἄλλοι ἀγάδες μὲ τοὺς ἀνθρώπους τους. Ἔπεσα ἐγὼ εἰς τὰ ποδάρια τοῦ ἐπιτρόπου, εἶπα ὅτι μὲ ἐφώτησεν ὁ Θεὸς ὁμοίως ἐδεήθη ἐκτενωῶς τοῦ γενιτζάραγα καὶ ἄλλους φίλους ἀγάδες καὶ ἔγινε μεγάλη ἐπιμέλεια, Ἔως οὗ νὰ πλησιάσῃ ἡ φωτία ἐρρίφθησαν καταγῆς τὰ πλαγινά. Ἐφθασαν πεντακόσιοι καὶ παράνω σακάδες, ἄλλοι ἔχυναν ἀπὸ κάτω καὶ ἄλλοι ἀπὸ πάνω. Ἦλθεν ἡ φωτία πλησίον ἐγέμισεν ὁ καπνὸς ἐφθάναν ἡ φλόγες. Οἱ ἀγάδες τοῦ ἐπιτρόπου διὰ ἀγάπην μας συχνὰ ἐπήγεναν πότε εἰς τὸν γιανιτζάρ ἀγα καὶ πότε εἰς ἄλλους. Καὶ ἔλεγαν ἀπὸ μέρος τοῦ ἐπιτρόπου ἐλπέτε πογιουντουρσοῦνλαρ γετζιρμίσινλερ. Ἔπεσεν ὁ γιανιανιτζάρ ἀγας καὶ τζορβατζίδες εἰς ταῖς χαλάστραις, ἐβάστουσαν εἰς τὰ ματία τους μαντίλια. Καταλάβετε τί ἔκαμαν οἱ ποταπότεροι, Ἐπέρασεν ἡ φωτία μέσα. Μὲ ἐλάλησεν ὁ ἐπίτροπος καὶ μὲ ἐρώτησε ποῖον σπίτι εἶναι ἐκεῖνο ὅπου //ἐπίασεν εἶπα σουλτάνουμ ἐκεῖνο ἔχει ἀπ'ἐκεῖ ἓνα μεγάλο σπίτι καὶ ἡ φωτία δὲν περνᾷ. Ἐπίστευσεν ὁ ἐπίτροπος τὸ πλαστολίγημα καὶ ἐστάθη πάλιν ἐρχόμενος εἰς ἐπίγνωσιν τῆς ἐλευθερίας τοῦ σπιτίου διὰ τὸ μέγεθος τῆς πυρκαϊας. Μὲ λαλεῖ καὶ μὲ ἐρωτᾷ εἶναι ἐδὼ κοντὰ ἄλλο μειδάνι; μελετῶντας νὰ πάγει ἐκεῖ. Εἶπα χαῖρ σουλτάνουμ πουντὰν συγρά ἐβλέρ πῖρ πιρίνε πιτισίκτιρ. Μὲ τοῦτα καὶ μὲ τὴν ἀγαθὴν αὐτοῦ διάθεσιν καὶ ἐλεημοσύνη, ἐστάθη ἔως οὗ ἐκατέπεσεν ἡ φλόγα καὶ ἐνικήθη τὸ πῦρ καὶ ὕστερον ἄφησε παραγγελία τοῦ γενιτζάραγα καὶ ὑπήγεν ἐστάθη ὕστερον ὁ γενιτζάραγας ἔως ὅπου ἔγινεν ἡ σβέσις φανερά καὶ βεβαία καὶ τότε ὑπήγεν καὶ ἐκεῖνος καὶ ἄφησε τζορβατζίδες νὰ φυλλάγουν ἐπιμελῶς καὶ χασικίδες μὲ σακάδες νὰ ρίχνουν νερό. Ἐγὼ ἐστάθηκα ἔως τὸ πουρνὸ ἀκάματος. Φλουρία καὶ γρόσια ὅσα εὐρέθησαν κοντὰ μου διὰ νὰ παρασταθοῦν οἱ ὑπηρέται μάλιστα τζαούσιδες τῶν γιανιτζάρων καὶ καπικεχαγιέδες καὶ ὀδαπάνιδες καὶ σακὰ κεχαγιαλερὶ τὰ ἐμοίρασα μὲ κάθε μου χαράν.
- <f.118 v<sup>o</sup>> Δόξα τῷ θεῷ ἐδιαφορέσαμεν τὴν ἡλεο\* . . . //τοῦ σπιτίου της καὶ ἔχομεν χαρούμενην Χριστουγέννησιν, ὅπου νὰ τὸ φυλλάττῃ ὁ κύριος χρόνους παμπολλούς, καὶ νὰ τὸ κληρονομήσουν ἐγγόνιοι καὶ δυσέγγονοι αὐτῆς. Ἀμὴ μέσα εἰς τὸ γενικαπὶ πᾶντωντας ἡ φωτία μὴ γυρεύεις πού ἀνέβη καὶ τί φθορὰ ἔγινε. Πολλὰ σπίτια καὶ τζαμία ἐθυσιάστησαν διὰ τὸ ἐδικόν της μόνον. Ἀπὸ τοῦ νῦν

\* indes cifrabile.

<sup>8</sup> Nom estrupié d'un dignitaire ottoman. Peut-être s'agit-il de Ibrahim Pacha ou d'Abd Al-Rahman Pasha.

παρακαλεῖται τὸν Θεὸν διὰ τὴν ζωὴν τοῦ ἐπιτρόπου. Καὶ ὀρίσετε εἰς τὸ ἀρχοντικὸν σας μία μέρα προτῆτερα. Δόξα τῷ Θεῷ αὐτὸς διατηρήσῃ καὶ ἡμᾶς καὶ ὑμᾶς.

Δεκ. 25 ἡμέρα?  
ἐπίσημος διὰ τὴν λύτρωσιν  
τοῦ ἀρχοντικοῦ, δόξα τῷ Θεῷ  
ἐγλήτωσε καὶ τὸ πατριαρχεῖον.

Σὸς Ἀλέξανδρος  
Γράφω ἐν βία,  
οἱ ἐδικοί· σας θέλει τὰ  
γράψουν λεπτομερέστερον.

*Bibliothèque de l'Académie Roumaine, mss. grec 974, f. 117—118 v°, original.*

## 21

1685, octobre le 7

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite exprime « au très éclairé maître » Jean Caryophyllis son regret en apprenant « les menaces insidieuses » proférées à l'adresse d'une haute personnalité de l'église et attire son attention sur le devoir de tous les membres du clergé d'avoir à obéir au patriarche. L'invite à procéder à l'avenir avec plus de retenue et de patience, un comportement modéré étant seul à même d'amener une solution favorable dans la question qui l'intéresse (son avancement en grade), et ajoute des vœux de guérison pour Zoïtza.

+ Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε καὶ ἡμέτερε προσφιλέστατε, <f. 115>  
τὴν σὴν λογιότητα ἀσπάζομαι, καὶ δέομαι κυρίου τοῦ Θεοῦ, διαφυλάττειν αὐτὴν, ἐν ὑγείᾳ καὶ χαρᾷ, καὶ ἀγαλλιάσει. Τὴν τιμίαν αὐτῆς ἐπιστολὴν ἔλαβον, καὶ διὰ μὲν τὴν ὑγείαν αὐτῆς ἐχάρην, διὰ δὲ τὰ ἀγγελλόμενα ἐλυπήθην. Προλαβόντως τὴν ἐπαινουῦσα νὰ παύσῃ γράφων καὶ λέγων, καὶ ἀπεκρίθη πῶς δὲν χρειάζεται παρ' ἐμοῦ νοουθεσίαν, πολλὰ κάλλιον ἦτον νὰ ἐδέχετο τὸν λόγον μου, καὶ νὰ ἄφηνε τὸ κονδίλι τῆς νὰ ἡσυχάζῃ κάπου, κάπου, ὅτι ἂν δὲν ἔγραφε ταῖς τεχνικαῖς ἀπειλαῖς τῷ δεσπότη, εἰς αὐτὰ δὲν ἤρχετο, ὅποιος εἶναι ὑπεξούσιος δὲν φοβερίζει τὸν ἐξουσιαστὴν αὐτοῦ, ὅπως δὴποτε οἱ κληρικοὶ ὑποτάσσονται τῷ πατριάρχῃ.<sup>1</sup> Πρὸς τοῦ λόγου μου δέ, τὰ ὅσα γράφει, ἄς περάσουν ἀβασάνιστα, ὅτι λόγῳ πᾶς λόγος παλαίει, μάλιστα ὅταν ἔχη τινὰς ἄδειαν νὰ πλάττῃ, καθὼς πλάττει αὐτὴ ὕλην ἀνυπόστατον εὐεργεσιῶν ἀπὸ μέρος τῆς, ἀρνεῖται δὲ τὰ ἀπὸ μέρος ἐδικόν μας, γενόμενα καὶ πρόδηλα τοῖς πᾶσι, ὡς τὸ φῶς τοῦ ἡλίου τοῖς ὀφθαλμοῦς ἔχουσιν. Ὅμως αὐτὸ ποτὲ δὲν πληρώνει, καὶ μάλιστα, εἶναι ἀπρεπὲς εἰς τοῦ λόγου μου ὅπου δὲν ἔχω τὴν ἄδειαν αὐτῆς, ὃ δὲ κεφάλαιον// φαίνεται τὸν παρ' αὐτῆς γραφομένων, τοῦτο θέλει γένη κατὰ <f. 115 v°>  
τὴν αἴτησίν τῆς, μόνον ὀλίγην ὑπομονὴν ἄς δείξῃ σιωπῶσα καὶ ἀνεχομένη, τὸ κακὸν ἤθελε μείνει ἀδιόρθωτον, ἂν ἤθελε γένη στέρξις εἰς τὸν ἐπακολουθοῦντα προβιβασμόν. Ὅμως αὐτὸ δὲν

<sup>7</sup> L'année n'est pas précisée. On l'a déduite d'après le grand incendie du Phanar qui eut lieu en 1678.

<sup>1</sup> Jacob, patriarche de Constantinople (10 août 1679 — 30 juin 1682; 20 mars 1685 — 7 avril 1686; 17 octobre 1687 — 3 mars 1688).

γίνεται. Καὶ πάλιν διὰ τῶν πρεπόντων μέσων θέλει εὔρει τὴν στάσιν της, ὄχι διὰ τὰς αἰτίας ὅπου γράφει, ἀλλὰ διὰ τὰ μάθη καὶ εἰς τὸ γῆρας της τὸ μετριοφρονεῖν ἀληθῶς. Καὶ μάλιστα περὶ τὰς ἐκδικήσεις πολλάκις τὴν ἐδοκίμασα προσπίπτουσαν ἐν ταῖς χρείαις καὶ ἀνάγκαις, καὶ μετὰ τὴν ἐντυχεῖαν ἀλλαζονευομένην, ὑποκρινομένην ἀγάπην, καὶ πάλιν ἀποδουμένην αὐτὴν, ἤξεύρω καὶ τοῦτο ὅτι ἡ φύσις δὲν μεταβάλλεται, ὅμως πρὸς τὰς ἀγαθοεργίας ἀγαπῶ νὰ ἀπατώμαι, καὶ τοι μὴ ἀπατώμενος μακαρία ἡ ὥρα νὰ ἐναγκαλισθῇ τὸ ἥσυχον, τὸ φιλόστοργον, τὸ εὐδιάκριτον, καὶ ἐπειδὴ ὀρίζει νὰ κάμω ἐγὼ τὴν ἀρχὴν, καὶ ἄς ἀκολουθήσῃ κατὰ τὴν ἡμετέραν ἀρχὴν, ἐποικοδομοῦντας μέσα καὶ τέλει συνωδὰ, τὸ θέλημά της θέλει γένη, ἅπαξ, καὶ δὶς, καὶ τρίς, γράφοντός μου πρὸς τὸν δεσπότην, καὶ ἄς ἀφίκη τὴν μικροψυχίαν, καὶ τὸ στενόχωρον τῆς γνώμης. Τοὺς περὶ αὐτὴν χαιρετῶ, τὴν Ζωήτζαν<sup>2</sup> καταφιλῶ, τί πυρετὸς εἶναι ὁ ἀμφημερινὸς εἰς τὴν νέαν, νὰ μὴν εἶναι καταρροὴ φαρμακερῆ μετὰ παροξυσμόν, ὁ Θεὸς νὰ τὴν φυλάξῃ. // Οἱ χρόνοι αὐτῆς εἶησαν ἀγαθοὶ καὶ πολλοὶ.

<f. 116>

1685 ὀκτωβρίου 7

Εἰς τοὺς ὀρισμοὺς αὐτῆς,  
'Αλέξανδρος

<f. 116 v°> <Adresse :>

Τῷ τιμιωτάτῳ, καὶ λογιωτάτῳ, διδασκάλῳ, κυρίῳ Ἰωάννῃ τῷ Καρυοφύλῃ ὑγιῶς.

(L.S.)

*Bibliothèque de l'Académie Roumaine*, mss grec 974, f. 115—116, 116 v° original cacheté à la cire rouge.

22

<Année non-indiquée> août le 20

Alexandre Mavrocordato déclare au grand logothète patriarcal Jean Caryophyllis avoir reçu la lettre dans laquelle il lui donnait les raisons de son long silence ainsi que, entre autres, des nouvelles de leur ami commun, le métropolitain de Arta.

<f. 113>

+ Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε μέγα λογοθέτα τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας κύριε Ἰωάννη, τὴν σὴν λογιότητα περιπτύσσομαι καὶ τοὺς περὶ αὐτὴν ἀσπάζομαι. Κ(ύριος) ὁ Θεὸς διατηρήσῃ ὑμᾶς ἐν ὑγείᾳ καὶ χαρᾷ καὶ τῶν ἀνιαρῶν ἀμετόχοις, οὗ τῷ ἐλέει καὶ ἡμεῖς, ἄχρι τοῦ νῦν ὑγιαίνομεν. Τὸ τίμιον αὐτῆς γράμμα ἔλαβον, καὶ τὴν περίληψιν αὐτοῦ καλῶς ἔγνων. Νόστιμον τὸ δικαιολογηματάκι τῆς μακρᾶς σιωπῆς, ἀλλ' ἡ σὴ

<sup>2</sup> Zoitza, seconde fille de Ralakis Caryophyllis, morte en 1726, cf. à l'arbre généalogique publié par P. G. Zerlenti dans l'étude qui précède l'édition des *Ephémérides* de Jean Caryophyllis, p. 16.

λογιότης δεινότερον τινὰ τρόπον, στοχαζομένη τῶν πραγμάτων πρὸς οἷς μὲν ἀμέτρως σιγᾶ, πρὸς οἷς δέ, ἀπεραντολογεῖ. Οὐχ οἷα ὁ κύρ Λάσκαρις γράφει πρὸς τὴν σύνευνον αὐτοῦ, ὡς τάχα παρ' ἡμῶν ἀκηκῶς, ἢ καὶ μὴ ἀκήκοεν· ἀλλ' οἷα εἰς ἀκοὴν οὐκ ἤλθον, καὶ ταῦτα ἐπισταμένη τὸ τῆς φθῆς ὡς οὐκ εἰσὶ λαλιαὶ οὐδὲ λόγοι, ὧν οὐχὶ ἀκούονται αἱ φωναὶ αὐτῶν. Εἴη δ' ἂν αὐτῇ ἴσως λειστελέστερον συνκερανεῖν τὰ ἄκρα, καὶ μῆτε σιωπᾶν, ὅπου δεῖ φθέγγεσθαι, μῆτε μακροῤῥημονεῖν, ἀ χρῆ σιωπᾶν. Γράφει δὲ φαίνεσθαι οἱ τὰ παρ' αὐτῆς πόρρω τοῦ δέοντος φορτικά, κρινέσθω μὲν οὖν παρ' αὐτῆς τὰ οἰκεία ὡς αὐτῇ δοκεῖ, εἰ δ' οὕτως κρινεται, τῇ σιωπῇ μόνον τὸ φορτικὸν θεραπεύεσθαι δῆλα μὴ οἷα τε εἶναι τῆς τοιαύτης ιδιότητος ἀπαλλαγῆναι τὰ αὐτῆς γράμματα. Ἄλλ' ὅμως τὸ τοσοῦτον ἀμέτρως ζέειν τοῦ θερμοῦ ἤδη διὰ τὸ πολὺ γῆρας ἀπακμάζοντος, καὶ ταῦτα ἀνδρὶ φιλοσοφοῦν τι λίαν ἀπρεπές. Κάμῃ μὲν, ἅτε δὴ τῆς περὶ ἀγάπης εὐαγγελικῆς ἐντολῆς ἀπρίξ ἀντεχόμενον ἢ πρὸς τὸ θεῖον αἰδῶ εἰς // ταῦτα ἐξήλασεν, εἶθε δὲ <f. 113v°> καὶ αὐτὴν τῆς συμπεφυκειᾶς αὐτῇ γνώμης ἀποσπᾶσα πρὸς χρηστοτέραν διάθεσιν μετενέγκοι. Τὰ περὶ τοῦ Ἄρτης<sup>1</sup> ἔγνω, καὶ ὡς κοινῶ τε καὶ παλαιῶ φίλῳ ὡς ἐφικτὸν βοηθῆσαι πειράσομαι. Ὁ δὲ τῶν ἀγαθῶν παροχεὺς βραβεύση αὐτῇ μετὰ μακροβιότητος τὰ σηνοῖσοντα. Τῶτε παρόντι, καὶ τῶ μέλλοντι βίω. αὐγούστου 20.

Ὅλωσ αὐτῆς καὶ εἰς τοὺς ὀρισμούς της, <f. 114v °>  
'Αλέξανδρος

<Adresse :>

Τῶ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι καὶ μεγάλῳ λογοθέτῃ τῆς τοῦ Χριστοῦ μεγάλης ἐκκλησίας Κ(υρίῳ) Ἰωάννη τῶ Καρυοφίλῳ, ὑγιῶς.

*Bibliothèque de l'Académie Roumaine*, mss. grec 974, f. 113—113 v°, 114 v°, original pourvu du sceau à la cire rouge, bien conservé.

## 23

1693, janvier le 18

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite répond à Rakakis Caryophyllis dans une question d'héritage, en appréciant la part qui lui reviendrait « suivant les lois chrétiennes ainsi que les dispositions impériales en vigueur », des biens ayant appartenu à Manolakis Caryophyllis et à son épouse Zoïtza, née Mavrocordato.

+ Ἐντιμότητε καὶ λογιώτατε μέγα ἐκκλησιάρχα τῆς μεγάλης ἐκκλησίας κυρίτῃ Ῥαλάκη, τὴν ἐντιμότητα σου χαιρετῶ. <f. 169>  
Ἐντιμον αὐτῆς γράμμα ἔλαβον, ἐξ οὗ τὴν ὑγειᾶν αὐτῆς μαθὼν ἐχάρην. Δαφυλάξοι κύριος ὁ Θεὸς αὐτήν. Ἐγνω δὲ καὶ τὰ

<sup>1</sup> Il s'agit vraisemblablement de Bartholomée, métropolitte de Naupacte et de Arta, à qui Jean Caryophyllis s'était adressé par ses lettres du 11 juin et du 27 août 1687, cf. Bibliothèque de l'Académie Roumaine, mss. grec 974, f. 132—133 et f. 133—134 v°; N. Camariano, *Catalogul manuscriselor grecești*, II, p. 90, n<sup>os</sup> 79 et 80.

έξῆς γραφόμενα, ὅτι μὲν τῆς ἔδωκα χρόνου διωρίαν διὰ νὰ ἀποκριθῆ, τοῦτο δὲν τὴν ἔβλαψε· καὶ ὅτι τὸ δίκαιον εἶναι συνήγορον ὑπὲρ τῆς αἰτήσεως, ἣτις πρὸς αὐτὴν ἐδόθη εἶναι φανερόν, ἂν ἐρευνήσῃ νὰ καταλάβῃ, ἂν δὲν ἐκατάλαβεν ἕως τῶρα τὰς μηχανὰς τοῦ πατρὸς του, ὅπου ἔκαμεν εἰς τὴν πόλιν εἰς τὸν καιρὸν τῆς μοιρασίας. "Ὁμως ζώσῃς τῆς μακαρίτριας τῆς ἀδελφῆς μου, καὶ τοῦ υἱοῦ αὐτῆς, τοῦ ἀνεψιοῦ μου, τὰ ὑπέμεινα, χαριζόμενος τῇ τοιαύτῃ συγγενείᾳ. Ἡ Ζωῆτζα<sup>1</sup> ἐπῆρε τόσην προῖκα, καὶ τόσα τζεβαχέρια, καὶ ὁ Μανολάκης<sup>2</sup> ὁ ἄνδρας τῆς διὰ χειρὸς μου, πρὸς ζωοτροφίαν ἱκανὴν ἄσπρων ποσότητα. Ὑστερον δὲ ἀποθανούσης τῆς μητρὸς μου, ἀθετουμένης τῆς εὐρισκομένης ἔτι καὶ νῦν μητρικῆς διαθήκης, μὴ γινομένης τῆς κατὰ νόμους συνεισφορᾶς, ἠθέλησαν νὰ μεθέξουν πάλιν, τάχα τουρκικώτερα. Καὶ κοντολογίης πρῶτα καὶ ὕστερα ἐπῆραν περισσότερα ἀπὸ διπλᾶ, παρὰ ὅσα ἐμεθέξαμεν ἡμεῖς. Ἀπέθανεν ἔπειτα ἡ Ζωῆτζα καὶ κατόπιν ὁ ἄνδρας τῆς ὁ Μανολάκης. Ἀπέθανε δὲ καὶ τὸ κληρονομήσαν αὐτοὺς παιδίον ἐφεξῆς. Καὶ τί μᾶς πέφτει κατὰ τοὺς πολιτικούς τῶν χριστιανῶν νόμους, ἂν δὲν τὸ ἤξεύρῃ, ἡμπορεῖ ἐρωτῶντας νὰ τὸ μάθῃ. Κατὰ δὲ τοὺς νῦν βασιλικούς νόμους, ἐπειδὴ λέγομεν νὰ σταθοῦν τῶρα, δὲν ἔχω ἀνάγκην νὰ τὸν γράψω φετράδες. Ἐχουν καὶ ἐκεῖνοι τὸν καιρὸν τους. Ὡς τόσον μετὰ μῆνα νὰ με γράψῃ τί ζητᾶ δὲν ἔπρεπε, ἀλλὰ ἔπρεπε ἢ τότε εἰς τὴν πόλιν νὰ μὴ δεχθῆ τὴν διωρίαν, καὶ νὰ κάμῃ ταύτην τὴν ζήτησιν, ἢ περνῶντας τόσος καιρὸς νὰ ἀποκριθῆ διακριτικώτερα. Ὡς φαίνεται γράφει

<f. 169v<sup>o</sup>> νὰ κάμω τὴν ἀγω//γὴν, τοῦτο θέλει νὰ εἰπῆ, ἡ ἀγωγή διὰ γράμματος δὲν γίνεται, ἀλλὰ διὰ στόματος, καὶ συμπαρόντων ἀμφοτέρων ἡμῶν, καὶ ἔμπροσθεν κριτοῦ. Ὁμως καὶ δεύτερον τῶρα τῆς γράφω, πῶς νὰ μὴ θαῤῥῆ νὰ καταπλήῃ ὅλον τὸ τίποτες τῆς ἀδελφῆς μου· καὶ εἰ μὲν διακριθῆ νὰ κάμῃ κυβέρνησιν τινὰ πρὸ τῆς ἀγωγῆς ὅπου φαίνεται τῶς προβάλλει, καλῶς, εἰ δὲ μετὰ διωρίαν εἴκοσιν ἡμερῶν ἢ θέλει ἔλθῃ μοναχῆ τῆς, ἢ θέλει τὴν φέρομεν, καὶ θέλει γένῃ τὸ δίκαιον. Ταῦτα μὲν, οἱ δὲ χρόνοι τῆς εἴησαν ἀγαθοί.

1693 ἰανουαρίου 18<sup>η</sup>

Τῆς σῆς λογιότητος, Ἀλέξανδρος

<Adresse :>

<f. 170v<sup>o</sup>> Τῶ ἐντιμοτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ ἐκκλησιάρχῃ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας, κυρίτζῃ Ῥαλάκη, ὑγιῶς.

(L.S.)

*Bibliothèque de l'Académie Roumaine*, mss. grec 974, f. 169—169 v<sup>o</sup>, 170 v<sup>o</sup>, original à cachet en cire rouge endommagé.

<sup>1</sup> Zoitză, née le 10 janvier 1653, sœur de Mavrocordato et épouse de Manolakis Caryophyllis, frère de Ralakis dont elle eut une fille Roxane, née en 1680, cf. P. G. Zerlentis, *op. cit.*, p. 16 et E. Legrand, *Généalogie de Mavrocordato de Constantinople*, Paris, 1900, p. 11 et 25.

<sup>2</sup> Manolakis Caryophyllis, mort le 1<sup>er</sup> août 1688, grand rhéteur de l'église patriarcale de Constantinople, cf. *Ibidem*.



## 24

1693, février le 6

Alexandre Mavrocordato répond au grand ecclésiarque Ralakis Caryophyllis au sujet de la lettre qu'il vient de recevoir par laquelle ce dernier le renseigne sur le mal dont il souffre et lui transmet ses vœux de prompt rétablissement. Sollicite une réponse de la part du prélat après avoir pris contact avec le logothète Kiritzi Hourmouzakis au sujet de l'affaire qui lui a été exposée en détail par écrit.

Ἐντιμότατε καὶ λογιώτατε μέγα ἐκκλησιάρχα τῆς μεγάλης <f. 172>  
ἐκκλησίας, Κυρίτζη Ραλάκη, τὴν ἐντιμότητά σου ἀκριβῶς χαι-  
ρετῶ. Κύριος ὁ Θεὸς διαφυλάξει αὐτὴν διὰ παντὸς ἐν ὑγείᾳ καὶ χαρᾷ.  
Χάριτι τοῦ Χριστοῦ καὶ ἐγὼ ὑγιῆς εὐρίσκομαι. Τὸ γράμμα τῆς  
λογιότητός σου ἔλαβον, εἰς τὸ ὁποῖον γράφει πῶς τὴν πειράζει  
ἡ ποδαλγία, καὶ ἐλυπήθη. Ὁ Θεὸς νὰ δώσῃ τὴν ὑγείαν τῆς.  
Τὰ καθεξῆς γεγραμμένα καλῶς ἔγνων. Περὶ ὧν ἔγραψα τὴν  
γνώμην μου λεπτομερῶς τῷ λογοθέτῃ Κυρίτζῃ Χρουμουζάκη<sup>1</sup>,  
καὶ θέλετε κοινολογήσει μετ' αὐτοῦ, καὶ νὰ ἔχω πάλιν ἀπόκρισιν.  
Ἦς οἱ χρόνοι εἶησαν πολλοί.

1693 - φευρουαρίῳ 6<sup>η</sup>.

Τῆς σῆς λογιότητος εἰς τοὺς ὀρισμοὺς,

Ἀλέξανδρος

Τὴν μητέρα σου ἀσπάζομαι καὶ τὴν  
ἀρχόντισά σου, καὶ τὰ ἀνέψιά μου.

&lt;Adresse&gt; :

Τῷ ἐντιμοτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ ἐκκλησιάρχῃ τῆς μεγάλης <f. 173v°>  
ἐκκλησίας, Κυρίτζῃ Ῥαλάκῃ, ὑγιῶς.

(L.S.)

*Bibliothèque de l'Académie Roumaine*, mss. grec 974, f. 172, 173 v°, original portant un cachet à la cire rouge, différent de ceux appliqués sur les précédentes lettres.

## 25

1699, mars le 6

Alexandre Mavrocordato à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarchie, évoquant la paix récemment conclue et l'accueil qui lui a été réservé par le sultan et les hauts dignitaires ottomans, en signe d'appréciation pour sa contribution au succès des négociations ; se montre sensible aux félicitations reçues de sa part à cette occasion et à son tour, lui adresse de chaleureux souhaits de prospérité ainsi qu'à tous les membres de sa famille.

+ Τιμιώτατε, καὶ λογιώτατε μέγα ῥῆτορ τῆς μεγάλης <f. 174>  
ἐκκλησίας, ἐμοὶ προσφιλέστατε, τὴν λογιότητά σου χαιρετῶ, καὶ  
ἀσπάζομαι. Κύριος ὁ Θεὸς διαφυλάξει αὐτὴν ἐν ὑγείᾳ, διηνεκεῖ,

<sup>1</sup> Ce dignitaire fut nommé grand douanier dans la principauté de Moldavie en 1709 par le prince Nicolas Mavrocordato, fils de l'Exaporite, cf. Radu logofătul Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brâncoveanu voievod (1688—1714)*, (Histoire du règne du prince Constantin Bessaraba de Brancovan) éd. Aurora Ilies, Bucarest, 1970, pp. 175—176, 191.

καὶ εὐημερία ἀδιαπτῶτω. Τὸ φιλικὸν αὐτῆς γράμμα ἔλαβον, τὴν ἀγαθὴν τῆς υἰείαν ἐχάρην, ἔγνων δὲ καὶ τὰ ἐφεξῆς γεγραμμένα. Συγχαίρεται διὰ τὴν εὐοδωθεῖσαν εἰρήνην, καὶ φανερώνει τὴν ὑπερβολὴν τῆς χαρᾶς ὅπου αἰσθάνθη διὰ τὴν τιμὴν, καὶ δεξιῶσιν ὅπου μὲ ἔκαμεν ἢ κραταιοτάτη βασιλεία. Δόξα τῷ ἁγίῳ Θεῷ ὅπου εὐδόκησε νὰ γένη τὸ τοιοῦτον κοινωφελὲς ἔργον<sup>1</sup>, ἄς εἶναι πολύχρονος καὶ ὁ κραταιότατος βασιλεὺς<sup>2</sup>, ὁ ὑπέρτατος ἐπίτροπος<sup>3</sup> οἱ αὐθένται μου μὲ ἐδέχθησαν μὲ ὄμμα ἰλαρὸν, καὶ ἔδειξαν τιμὴν, καὶ περιποίησιν πολλήν...\* καὶ ἀπὸ ἐκεῖνο ὅπου ἔπρεπε περισσότερον, τὸ ὁποῖον δὲν εἶναι ἄλλο...\*... καὶ ἰλαρότης αὐτῶν. Κύριος ὁ Θεὸς νὰ στερεώνη, καὶ νὰ διαφυλάττη τὴν υἰείαν τους. Δὲν ἀμφιβάλλω εἰς τὴν χαρὰν ὅπου ἔλαβεν, ὡς γράφει, ἐπειδὴ καὶ γνωρίζω τὴν διάθεσιν, καὶ ὑπόκλισιν, ὅπου ἔχει εἰς τοῦ λόγου μου, ὅτι καὶ ἐγὼ ἔχω πρὸς αὐτὴν στοργὴν, καὶ εὐνοίαν, καὶ χαίρομαι εἰς τὴν εὐημερίαν τῆς. Τὴν μητέραν τῆς, καὶ τὴν ἀνεψιάν μου, τὴν ἀρχόντισάν τῆς χαιρετῶ. Τὰ φίλτατα αὐτῆς ἀσπάζομαι. ἄς μὴ λείπη τὸ φιλικὸν αὐτῆς γράμμα νὰ μαθαίνω τὴν υἰείαν, καὶ τὴν καλὴν τῆς κατάστασιν. Ταῦτα κατὰ τὸ παρόν, οἱ δὲ χρόνοι αὐτῆς εἶσαν ἀγαθοί, καὶ πολλοί.

1699 - μαρτίου - 6

Τῆς σῆς λογιότητος εἰς τοὺς ὄρισμούς,  
Ἄλεξανδρος

<Adresse :>

<f. 175v<sup>o</sup>> Τῷ τιμιωτάτῳ, καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ ῥήτορι τῆς μεγάλης ἐκκλησίας Κυριτζῆ Ῥάλη τῷ Καρυοφύλλῃ, ὑγιῶς.

(L.S.)

*Bibliothèque de l'Académie Roumaine*, mss. grec 974, f. 174, 175 v<sup>o</sup>, original portant un cachet à la cire rouge, endommagé.

26

<Année non-indiquée> novembre le 13

Alexandre Mavrocordato confirme au grand rhéteur Ralakis Caryophyllis son intervention auprès de la Porte et s'engage à faire tout son possible pour que lui soient évités tous ennuis dans le problème de son habitation. Lui fait également savoir que le « Roi » (= Imre Thököly) avait sollicité que lui soit octroyée, par firman, une maison à son choix, et qu'il lui avait été répondu d'avoir à se loger en location, avec l'assentiment du propriétaire, la trésorerie impériale s'engageant à couvrir les frais du loyer ; en plus, qu'il avait été précisé que les autorité ottomanes se refusaient d'exercer des pressions en cette matière et entendaient s'abstenir de toute intervention.

\* manuscrit endommagé.

<sup>1</sup> Il s'agit du traité de paix signé à Karlowitz le 26 janvier 1699 par les Ottomans avec leurs adversaires Autrichiens, Polonais et Vénitiens.

<sup>2</sup> Moustafa II, sultan ottoman (7 février 1695—23 août 1703),

<sup>3</sup> Hussein Pacha (Amdja-zadé), grand vizir (17 septembre 1697—8 août 1702),

+ Τιμιώτατε, καὶ λογιώτατε ἐμοὶ δὲ προσφιλέστατε ἄρχον, <f. 176>  
 τὴν λογιότητά σου ἀσπάζομαι ὁμοίως καὶ τὴν κυρίαν τὴν μητέρα<sup>1</sup>  
 τῆς καὶ τὴν ἀνεψιάν μου<sup>2</sup> ὁ κύριος διατηρήσοι ὑμᾶς ἐν ὑγείᾳ  
 καὶ χαρᾷ καὶ εὐημερίᾳ καὶ τὰς πρὶν καὶ νῦν τιμίαν αὐτῆς ἐπιστολὴν  
 ἔλαβον, ἐχάρην τὴν ὑγείαν τῆς. Τὰς δεξιώσεις τὰς εἰς ἐμὲ ἀσπασίως  
 ἐδέχθην, ἀνθ' ὧν εὐχαριστῶ, καὶ πάλιν, καὶ ὅ,τι δύναιμι,  
 ἀπὸ κάθε καλῆν συνδρομὴν δὲν θέλω λείψει μάλιστα καὶ εἰς τὸ  
 κίνημα, πολλὰ εἶπα ὑπὲρ αὐτῆς, καὶ τῆς οἰκίας τῆς τῷ Κράλῃ<sup>3</sup>,  
 καὶ λοιπὸν ἄς μὴν ἔχῃ ἔγνοιαν περὶ τούτου. Τὸ σπίτι τῆς τὸ ἔχω  
 ὡς ἐδικὸν μου, μῆδὲ ἄλλος ἄς μὴν ἔχῃ ἔγνοιαν ὅτι ἐδόθη ἀπόκρι-  
 σις τῷ Κράλῃ, ὅταν ἐζήτησε φερμάνι νὰ τοῦ δώσῃ ὁ καίμμακαμ-  
 πασής<sup>4</sup> σπίτι κατὰ τὴν ἀρέσκειαν του, νὰ εὕρῃ σπίτι μὲ νοικί  
 μὲ τὸ θέλημα τοῦ νοικοκύρου, καὶ νὰ δοθῇ ὁ κυρᾶς ἀπὸ τὸ μισρὶ.  
 Ἡ βασιλεία δὲν θέλει νὰ γίνεται βία εἰς κἄν ἓνα σπίτι, καὶ λοι-  
 πὸν ἔτζη θέλει κάμει διὰ νὰ μὴ πειράζετε τινάς. Καὶ πάλιν ἄς ἔχω  
 γράμμα τῆς καὶ δῆλωσιν τῆς ὑγείας τῆς ἧς οἱ χρόνοι εἶσαν ἀγαθοὶ  
 καὶ πολλοί.

Νοεμβρίου 13

Τῆς σῆς τιμιότητος εἰς τοὺς ὀρισμούς,  
 Ἀλέξανδρος

<Adresse :>

<f. 177 v°>

Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι Κυρίτζη Πάλη Καρσοφύλλη  
 τῷ μεγάλῳ ῥητορι, ὑγιῶς

(L.S.)

*Bibliothèque de l'Académie Roumaine*, mss. grec 974, f. 176, 177 v°, original  
 portant un cachet à la cire rouge.

**Correspondance conservée à la Library of the School of Oriental  
 and African Studies—University of London**

27

*Camp de Belgrade, 1692, octobre le 22 (anc. st.)*

Alexandre Mavrocordato fait savoir à Coenraad van Heemskerck, envoyé extraordinaire de  
 Hollande et de Grande-Bretagne à Constantinople, que ses lettres ont été reçues par le grand  
 vizir qui a décidé, en fin de compte, d'autoriser ledit émissaire à poursuivre son voyage  
 jusqu'à Andrinople pour assister — conformément à une des clauses du traité — à l'arrivée et  
 ja présentation du nouvel ambassadeur britannique lord William Paget à la Sublime Porte.

<sup>1</sup> On ignore le nom de la mère de Ralakis Caryophyllis et épouse du grand logothète  
 de l'Église, Jean.

<sup>2</sup> Probablement Roxane, fille de Manolakis Caryophyllis et de Zoïtza Mavrocordato,  
 sœur de l'Exaporite.

<sup>3</sup> Titulature de Imre Thököly après avoir été reconnu « roi » (*király* en hongrois) par le  
 sultan en 1682.

<sup>4</sup> L'adjoint du grand vizir, non identifiable vu que le document ne porte pas de date.

*Lettera del S<igno>re Mauro Cordato*

N : 4                    Ill<ustrissi>mo et Ecc<ellentissi>mo Sig<no>re  
 Sig<no>re Col<endissi>mo

Tutto quello si compiacque V<ostr>a Ecc<ellèn>za dichiararmi doppo, <c>he havea ricevuto il suo Pacheti (!) di lettere, essendo stato ben considerato dall' Ecc<ellentissi>mi (!) Primo Vesirio<sup>1</sup> mio Cl<emen-tissi>mo Sig<no>re et havuta matura riflessione hà finalmente risoluto, che V<ost>ra Ecc<ellèn>za devrà continuare non meno il suo viaggio verso d'Adrianopoli, che il proposto trattato, e di questa risoluzione principale fondamento à stata la regia propositione e clausula nella sua credentiale cioè che devrà ella assistere appresso la Fulgida Porta<sup>2</sup>, sin alla venuta et introduttione alla Porta Imperiale del Sig<no>r Caval<iere> Paget, Ambasciatore di Sua Majestà Britanica<sup>3</sup>, se bene consti per le sue lettere il suo viaggio verso questi confini tanto le posso sinceramente rispondere assicurandola che le sue considerationi furono ben dichiarate al Primo Ministro Signore e resto di Vostra Ec<cellèn>za,

Humil<lissim>o servitore  
 Alessandro Mauro Cordato

Da Campo a Belgrado  
 a 22 d'Ottobre 1692 st. v.

<Adresse :>            Al S<igno>r Conrado di Heemskerck<sup>4</sup>  
 Amb<asciado>r Britanico e d'Hollanda alla Fulgida  
 Porta

Paget Papers, *Bundle no. 67*, doc. 36, copie (dans les registres de l'ambassadeur Heemskerck, lettre n° 6)

## 28

*Belgrade, non datée <1692, décembre, après le 22>*

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite exprime à lord Paget la joie éprouvée à l'annonce de son arrivée et lui donne l'assurance de se tenir prêt, à tout moment, pour lui rendre service ; l'avertit en même temps qu'il a mandé un courrier de sa suite pour lui remettre des dépêches lui étant destinées.

<sup>1</sup> Hadji-Ali Pacha, grand vizir ottoman (27 mars 1692 – 27 mars 1693).

<sup>2</sup> Le roi de Grande-Bretagne William III avait délégué Heemskerck pour continuer en qualité de médiateur, les négociations de paix amorcées entre les Impériaux et les Ottomans, après la mort de l'ambassadeur anglais William Harbord à Belgrade, le 21 juillet 1692. Voir G. van Antal – J. C. de Pater, *Weensche Gezantschaps berichten van 1670 to 1720* (Rapports des représentants diplomatiques à Vienne de 1670 à 1720), vol. I, Gravenhagen, 1929, p. 517–518, n° 248 ; p. 525, n° 253 etc. Heemskerck avait rencontré Mavrocordato à Belgrade mais ses négociations préliminaires avec les dignitaires de la Porte n'avaient abouti à aucun résultat (voir sa lettre de Belgrade, du 23 octobre 1692 à l'empereur Léopold I<sup>er</sup> chez E. de Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, III, p. 283).

<sup>3</sup> Lord William Paget qui se trouvait à Vienne, avait été désigné par le souverain britannique le 5 septembre 1692 à se rendre à Constantinople en qualité d'ambassadeur auprès de la Sublime Porte, cf. Antal – Pater, *op. cit.*, I, p. 525, no. 253.

<sup>4</sup> Voir la note bio-bibliographique sur Heemskerck dans l'Introduction du présent ouvrage, n. 43.

Ill<ustrissi>mo et Ecc<ellentissi>mo Sig<no>r mio Sig<no>r  
Col<endissi>mo

Io ne godo del suo arrivo<sup>1</sup>, e perciò desidero incontrar tutte le sue soddisfazioni, per tanto spedisco a V<ostra> E<ccellenza> il Sig<no>r tenente con li dispacci, e quanto mi a ricercato con sua, assicurandovi che non mancarò di farvi cognoscer quanto vivo ambizioso di servirvi habendo con ogni desiderio per potervi far tocar con mano ogni cosa che da me dispenderà. Con che spedisco subito il lator della presente et la ricevisce di cuore.

A V<ostra> E<ccellenza>  
Alessandro Maurocordato

Da Belgrado li <...><sup>2</sup>

P.S. Perchè V<ostra> E<ccellenza> resti più servita li mando un mio gentiluomo perche la servi.

Paget Papers, *Bundle n° 50*, f. 106, doc. 25, brouillon.

29

*Non datée <1695, février le 6>*

Alexandre Mavrocordato adresse à lord Paget la prière de disposer l'envoi de son secrétaire à même de traduire en latin ou en italien le texte original du message communiqué, tel étant le désir exprimé par le grand vizir.

Ill<ustrissi>mo et Ecc<ellentissi>mo Sig<no>r Sig<no>r  
e P<ad>ron<e> Col<endissi>mo

Col' dovuto honore, e rispetto ho ricevuto l'auttorevole di V<ostra> Ecc<ellenza>, non disobedisco al di lei com<m>ando non mandando l'originale conforme com<m>anda, mà il Sig<no>r Cancegliere Grande<sup>1</sup> sollicita molto per la tradduttione, e manda il suo segretario<sup>2</sup> quà da me per vedere se si lavora attorno, e puotrà anco ricercarla, sicche mi truovarei confuso non havendola, per ciò la supplico compatirmi e favorirmi in questo contingente mandando quà da me il suo segretario per traddurla in latino ò italiano altrimenti doverò prendere speciale licenza per mandare a V<ostra> Ecc<ellenza> l'istesso originale. S<ua> M<aestà> mio Sig<no>-re vuole sapere il tutto, e questa è la causa che si ricerca da me la tradut-

<sup>1</sup> Il s'agit probablement de l'arrivé de lord Paget à Belgrade le 22 décembre 1692, en route vers Andrinople, destination vers laquelle il repartait le 8 janvier 1693 pour y arriver le 20 du même mois. À Belgrade, Paget eut plusieurs entrevues avec les émissaires de Thököly, pour y discuter l'itinéraire à suivre, cf. D. Angyal, *Késmárki Thököly Imre (1657-1705)*, II<sup>e</sup> éd., Budapest, 1889, p. 254-255; P. Cernovodeanu, *Arhiva diplomatică a lordului Paget (1637-1713)* dans « Revista arhivelor », LII (1975), vol. XXXVII, n° 1, p. 86.

<sup>2</sup> non datée

<sup>1</sup> Ali Pacha (Sürmeli), grand vizir ottoman (14 mars 1694 - 2 mai 1695).

<sup>2</sup> James Rycout, négociant anglais de Constantinople, neveu du célèbre historien et diplomate Sir Paul Rycout, occupait la place de secrétaire du lord Paget depuis le 24 décembre 1694, jusqu'au départ de son chef le 20 avril 1702, cf. Colin J. Heywood, *English diplomacy between Austria and the Ottoman Empire in the war of the Sacra Liga, 1684-1699...*, Thesis presented for the degree of Ph. D. in the University of London, p. 32 (Univ. of London's Senate House's Library, typewritten MSS).

tione in fretta, prego orare l'ingenita sua buontà nel compatirmi e compiacersi di favorirmi, come viene supplicata m'affermo poi obligatis<si>mo per li conspicui effetti della sua magnanimità, e resto di V<ostrà> Ecc<ellènz>a,

Div<otissi>mo, humilis<sim>o serv<ito>re  
Alessandro Maurocordato

De la main de Paget :  
Feb<rua>ry 6, 1695.

Paget Papers, *Bundle no. 50*, f. 126, doc. 37, original daté par lord Paget

30

*Du camp ottoman, 1696, juin le 8 (anc. st.)*

Alexandre Maurocordato avertit le prince Imre Thököly qu'il est arrivé à obtenir le résultat escompté. Le pacha de Timișoara en a informé la Sublime Porte et le grand vizir a décidé que, pour commencer, il ait à se rendre au camp ottoman. Le vizir caïmacam a reçu de son côté l'ordre de lui faire remettre au camp magyar la somme de 1500 thalers léonins. Des dispositions expresses recommandent l'ajournement du voyage projeté par son épouse, la princesse Ilona.

Celsissime Princeps ac D<omi>ne Col<endissi>me

Primo Dei omnipotentis favore, deinde patientia et prudentia omnia perficiuntur. Ecce optatum effectum cum Excelsus Vesirius Temesvariensis<sup>1</sup>, quam optime de Celsit<udi>ne V<est>ra felicem Portam instruxerit, Supremus Vesirius<sup>2</sup> Dominus noster clementi<ssi>mus disposuit, ut ipsa quam primò ad Castra Imperatoria accedat propterea mandatum est Excelso Vesirio Caimacamo<sup>3</sup>, ut ipsi enumerato det mille quingentos Leones, et expediat ad Castra Regia<sup>4</sup>. Excell<entissi>mus D<omi>nus Praefectus Aulae<sup>5</sup>, ut ex ipsius literis certior fiet, sincere cooperatus est, itaq<ue> alacri animo faustis auspiciis adveniat. Interim com<m>issum est expresse, ut Cel<sissi>ma Principessa<sup>6</sup>, quam cordicitus saluto Constantinopoli interea moretur. Ipsa ne magna comitiva se gravet, sed expedita et mediocri aula debeat venire, favente Deo res in prosperum versa est; et ne multis ipsam gravem, me servo ad accessum; interim apprecor omnia prospera et maneo,

Cels<itudi>nis V<est>rae  
Devotissimus servus  
Alexander Maurocordatus

<sup>1</sup> Le vizir Hadji Moustafa Pacha, muhafiz de Timișoara (Temesvár).

<sup>2</sup> Mehmed Pacha (Elmas), grand vizir (2 mai 1695 — 11 septembre 1697).

<sup>3</sup> L'adjoint du grand vizir, Çerkès Osman Pacha.

<sup>4</sup> Le camp de Thököly.

<sup>5</sup> Le comte Gáspár Sándor, ami et compagnon d'armes de Thököly.

<sup>6</sup> La princesse Ilona (1643—1703), fille du comte Péter Zrinyi, veuve du prince Ferenc 1<sup>er</sup> Rákóczi et épouse de Imre Thököly.

1696 die 8 Junij s.v.  
 a Castris Imperatoriis <sup>7</sup>  
 Lator est ex intimis famulis  
 Supremi Vesirij Osman Aga <sup>8</sup>

Paget Papers, *Bundle no. 13*, p. 53, doc. 40 (copie portant la mention : Alex. Maurocordatos letter to Tekely 8 June 1696).

## 31

1697, avril le 7

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite élogie les hautes qualités de son interlocuteur lord Paget ainsi que les brillants talents dont il a fait preuve en tant que représentant de Sa Majesté Britannique auprès de la Sublime Porte et lui réitère l'assurance de ses sentiments de sincère amitié et de parfaite considération, en soulignant qu'il se tient prêt à tout moment à lui rendre les services qui lui seraient sollicités.

Ill<ustrissi>mo et Ecc<ellentissi>mo Sig<no>r Sig<no>re  
 Pad<ron>e Col<endissi>mo

V<ostra> Ecc<ellènz>a oltre le gran prerogative nelle quali è dotata mirabilmente, gode una incomparabile benignità verso chi ossequia con som<m>a divotione la sua sublimità mi obligano li generosi suoi tratti, e mi ingegnerò di servirla in tutto quello richiede l'antica e sincera amicitia che hà col' invittissimo Imperatore<sup>1</sup> mio Clem<entissi>mo Sig<no>re La Maestà Bretanica<sup>2</sup> suo Sig<nor>re e la tranquillità della sua natione<sup>3</sup>, e l'honore della sua lodevolissima, e gloriosa rappresentanza alla felice Porta, compatisca ed accetti con buon animo, le mie scuse essendo assicurata del desiderio, di ricevere l'honore della sua accoglienza o della buona volontà di servirla sempre con grand'applicatione, quale richiede il debito della gratitudine, e civiltà mentre mi raffermo, di V<ostra> Ecc<ellènz>a,

Div<otissi>mo, obl<igatissi>mo ser<vito>re  
 Alessandro Maurocordato

[D'une autre écriture :]

Wensday (!) 7 April 1697

Paget Papers, *Bundle no. 50*, f. 128, doc. 38, original.

<sup>7</sup> Pour des détails sur la campagne menée par le grand vizir au Banat pendant l'été de 1686, voir les relations du chroniqueur ottoman Silahdar Findiklli Mehmed Aga, *Nusretname* dans *Cronici turcești privind țările române. Extrase*. (Chroniques turques sur les pays roumains. Extraits), éd. M. Guboglu, vol. II, XVII<sup>e</sup> — commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, Bucarest, 1974, p. 459—465.

<sup>8</sup> Osman Aga, intime d'un servent du grand vizir, a été le porteur de la lettre à lord Paget.

<sup>1</sup> Le sultan Moustafa II.

<sup>2</sup> William III d'Orange Nassau, roi d'Angleterre (13 février 1689 — 8 mars 1702).

<sup>3</sup> Pour les bonnes relations anglo-turques existant à cette époque, particulièrement sous le rapport commercial, voir Alfred C. Wood, *A History of the Levant Company*, Oxford, 1935, p. 130—135.

## 32

1697 avril le 19

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite exprime à lord Paget « la haute estime » avec laquelle il a reçu le message transmis par son secrétaire, à qui il a aussitôt accordé l'appui sollicité, suivant les indications contenues dans ladite lettre. Réitère à l'ambassadeur l'assurance de sa parfaite considération et se déclare prêt à exaucer, en toute occasion, les demandes qui lui seraient présentées.

Ill<ustrissi>mo et Ecc<ellentissi>mo Sig<no>r Sig<no>re  
P<ad>ron <e> Col<endissi>mo

Con la dovuta stima hò ricevuta la lettera di V<ostra> Ecc<ellènz>a, e conceputo il senso, e sentite le propositioni del suo Segretario<sup>1</sup> hò prestata la possibile assistenza, il quale essendo di ritorno darà la relatione, e V<ostra> Ecc<ellènz>a accetterà con gradimento quello, che si è potuto oprare e darà occasioni a prestarsi per l'avvenire in oltre occorrenze il restante debito di benevolenza, e di stima, con che resto di V<ostra> Ecc<ellènz>a.

Affetti<ssi>mo, div<otissi>mo ser<vito>re  
Alessandro Maurocordato  
à di 19 d'Aprile 1697

Paget Papers, *Bundle no. 50*, f. 102, doc. 23, original

## 33

Andrinople, <1698> janvier le 7

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite informe lord Paget que son message de réponse, transmis par son interprète, a été porté à la connaissance du grand vizir; il prie l'ambassadeur de lui indiquer le lieu où ils pourraient se rencontrer pour la reprise de leurs entretiens.

Ill<ustrissi>mo et Ecc<ellentissi>mo Sig<no>r Sig<no>r  
Padrone Col<endissi>mo

La risposta di hieri portatami dal P<rim>o Interprete<sup>1</sup> di V<ostra> Ecc<ellènz>a fù esposta all' Eccelso Sup<re>mo Ministro<sup>2</sup> mio sig<no>re. Hò havuta com<m>issione di una conferenza ancora<sup>3</sup>. V<ostra> Ecc<ellènz>a

<sup>1</sup> James Rycout.

<sup>2</sup> Antonio Perone, premier drogman de l'ambassade britannique entre les années 1693—1697. Sur le régime des drogman employés par les représentances diplomatiques des puissances occidentales à Constantinople, voir plus récemment Andrei Pippidi, *Quelques drogman de Constantinople au XVII<sup>e</sup> siècle*, dans « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », Bucarest, X (1972), n° 2, p. 227—255.

<sup>3</sup> Hussein Pacha (Amdja-zadé), grand vizir ottoman.

<sup>4</sup> Lord Paget rapportait d'Andrinople au Secrétaire d'Etat lord Charles Shrewsbury, le 23 janvier 1698, qu'il avait reçu consécutivement, le 27 et le 29 décembre 1697, la visite du grand drogman Mavrocordato, ayant les pleins pouvoirs de la part du grand vizir pour lui faire savoir que la Porte acceptait, en principe, sa médiation de paix, mais que le gouvernement ottoman désirait quelques éclaircissements sur l'application du principe "uti possidetis" prévu comme base des discussions et accepté par tous les belligérants. Les entretiens de Paget avec Mavrocordato se sont poursuivis le 31 décembre 1697, le 2 et le 8 janvier 1698, en abordant d'autres problèmes d'ordre militaire. (cf. Al. A. C. Stourdza, *L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato 1660—1830*, Paris, 1913, p. 390—392, annexe IV, doc. II). Le divan impérial convoqué le 10 janvier 1698 avec la participation de Mavrocordato avait accepté la médiation de lord Paget dans les négociations de paix avec ses adversaires. L'accord du grand vizir fut porté à la connaissance du diplomate britannique par Mavrocordato à la date du 27 janvier 1698 (E. de Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen...*, III, p. 415 et note h<sup>2</sup>).



si compiacia di avvisarmi del luogo, et verrò, ove vorrà. Attendo l'avviso e mi confermo di nuovo qual sono di V(ostra) Ecc(ellenz)a,  
Div(otissi)mo ser(vito)re  
Alessandro Maurocordato

A di 7 Genaro  
di casa

Paget Papers. *Bundle no. 50*, f. 119, doc. 32, original.

34

<Andrinople> 1698, mai le 6

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite signale à lord Paget les difficultés surgies dans les négociations initiées par les Impériaux représentés par le comte Kinski et la Sublime Porte.

Ill(ustrissi)mo et Ecc(ellentissi)mo Sig(no)r Sig(no)re (f. 104)  
P(ad)ron(e) Col(endissi)mo

Li sentimenti di Sua Cesarea Maestà<sup>1</sup> comunicati dal suo Plenipotenziario il Sig(no)r conte Quinski<sup>2</sup> a Vostra Eccellenza posti furono in considerazione dà sua alteza il Supremo Vesiro<sup>3</sup>, mio benignis(sim)o Sig(no)re, e se bene nel fondamento delli trattati di Pace han(n)o le sue difficoltà, nella forma però di procedere più oltre sono truovati sufficienti à fondamentare li detti trattati, si che nella conferenza d'hoggi, della quale aspetto l'hora da V(ostra) Ecc(ellenz)a, dovendosi havere sotto gli hoggi la lettera del prememorato Plenipotentio o Ministro di Sua Cesarea Maestà. La rimando anticipatamente alle sue mani // et offerendomi alle sue gratie resto di V(ostra) Eccellenza, (f. 104 v°)  
1698 à di 6 di Maggio Divotis(sim)o, aff(ettissi)mo ser(vito)re  
di Casa  
Alessandro Maurocordato

Paget Papers, *Bundle n° 50*, f. 104—104 v°, doc. 24, original.

35

<1698> août 31

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite à lord Paget sur les discussions portées avec ce dernier sur la désignation de l'endroit choisi pour le déroulement des négociations de paix dans la localité de Petrovaradin (district de Slankamen), sur les réponses reçues de Vienne, la décision

<sup>1</sup> Léopold I<sup>er</sup> de Habsbourg, empereur germanique (18 juillet 1658 — 5 mai 1705).

<sup>2</sup> Franz Ulrich comte Kinsky (1634—1699) désigné par l'empereur Léopold I<sup>er</sup> comme négociateur dans les discussions engagées en vue de la conclusion de la paix avec l'Empire ottoman. Le 12 avril 1698 il informait lord Paget « que l'Empereur et ses Alliez (!) desquels il ne scauroit se séparer, sont très bien disposéz à fair' avec les Turcs la paix fondée sur l'uti possidetis » (E. de Hurmuzaki, *Fragmente ...*, III, p. 419).

<sup>3</sup> Hussein Pacha, Amdja-zadé.

du grand vizir de déplacer son principal campement dans les alentours de Belgrade, des dispositions reçues par Ali-gha pour l'hébergement des messagers de paix dans les meilleures conditions. Annonce son prochain départ pour Belgrade et exprime sa satisfaction de l'y rencontrer pour continuer leurs discussions avant l'arrivée des plénipotentiaires ; en sa qualité de médiateur, lord Paget aura l'agréable occasion de prendre contact avec l'ambassadeur (Colyer) de Hollande. Lui transmet de la part du grand vizir un salut cordial ainsi que l'expression de sa haute considération.

<f. 122> Ill<ustrissi>mo et Ecc<ellentissi>mo Sig<no>r P<ad>ron<e>  
Col<endissi>mo

Doppo la partenza di V<ostra> Ecc<ellenz>a andassimo a bacciar la veste all' Ecc<el>so Supremo Ministro <sup>1</sup> n<ost>ro Padrone, et havendo dichiarate le riposte venute dà Vienna col suo Sig<no>r Segretario <sup>2</sup>, S<ua>Altezza è restata contenta lodando la di lei som<m>a prudenza, et esatta industria, e gradendo la sua sincerità. Del luogo del congresso e delle altre circostanze conforme si è discorso con l'Ecc<ellenz>a V<ostra> nell'ultima n<ost>ra conferenza, dovendo essere nel distretto d'Islandamen <sup>3</sup> a Varadino <sup>4</sup>, le altre circostanze sono rimesse alla direzione della Mediatione, come quella, che hà ricevuto a se l'honore, e la sicurezza delle Parti contrattanti. Si che non ci resta, che soggiungere circa il formale, confermandosi da canto della Fulgida Porta l'antecedente dichiarazione del fondamento della pace intieramente con le sue condizioni conforme di nuovo dalla Parte Cesarea viene dichiarato. Avanti

<f. 122 v°> che noi andassimo // a Semendria<sup>5</sup>, l'Ecc<el>so Sup<re>mo Vesiro ha havuta consulta, e determinarono di trasferirsi col campo principale à Belgrado, e fermarsi ivi alcuni giorni per operare conforme li parerà poi, onde non potendo noi restare addietro dimani cioè il primo di settembre a s<tilo> vec<c>hio veniremo piacendo a S<ua> D<ivina> M<aestà> sotto Belgrado. Con la venuta del Sup<re>mo si muterà la positura, e l'ordine delle corti sichè secondo gli ordini di S<ua> Altezza tanto li Sig<no>ri Mediatori quanto noi altri doveremo mettersi tutti assieme in un luogo separato dal campo, e perchè gli anni passati ha goduta la buona aria di Caia burni <sup>6</sup> ha com<m>andato Ali Aga <sup>7</sup> che venga dall' Ecc<ellenz>e V<ost>re, e che comunichi con esso loro e trovando anco il loro gusto con li loro mastri di quartiere al solito si dispongano gli Aloggi. Haveremo l'honore di godere

<sup>1</sup> Le grand vizir Hussein Pacha, Amdja-zadé.

<sup>2</sup> Georg Phillip Schreyer, secrétaire de lord Paget, envoyé à Vienne au mois de juillet par son maître pour informer la cour impériale que la Porte avait donné son approbation pour l'ouverture d'un congrès chargé de négocier la paix, cf. la lettre de Paget adressée de Sofia le 14 juillet 1698 à la Direction de la Compagnie du Levant à Londres, en route vers le lieu où allait commencer la conférence (British Museum, Mss Add 8880, f. 98).

<sup>3</sup> Slankamen, ville et district en Voyvodine (Serbie).

<sup>4</sup> Petrovaradin, forteresse tombée aux mains des Impériaux.

<sup>5</sup> Aujourd'hui Smederevo, ville de Serbie, située au confluent de la Yessova avec le Danube.

<sup>6</sup> Kaya Burnu, localité dans la région de Pancova, aux alentours de Belgrade.

<sup>7</sup> Dignitaire turc de liaison entre les médiateurs Paget et Colyer avec le camp ottoman.

la società, e la conversatione dell' Ecc<ellenz>e V<ost>re molto da noi Ambita sino alla venu//ta verso li confini degli altri Sig<no>ri Plenipotentiarii <sup>8</sup>, et essendo alloggiati tutti assieme anco li com<m>issarii dessinati al servitio puotrano fare più facilmente il loro obbligo. V<ostra> Ecc<ellenz>a sarà padrona di disporre sopra questi desiderandosi la sua satisfattione, e si compiacerà poi di comunicare anco con l'Ecc<ellentissi>mo Sig<no>r Ambasc<iato>re Plenipotentiaro mediatore di Nedirlanda <sup>9</sup>. L'Efendi <sup>10</sup> mio buon Patrone le manda la solita cordialissima riverenza, et io di nuovo godo di raffermarmi di V<ostra> Ecc<ellenz>a,

Divotis<sim>o, oblig<atissi>mo ser<vito>re

Alessandro Maurocordato di Scarlato

à di 31 d'Agosto

Paget Papers, *Bundle no. 50*, f. 122—123, doc. 34, original.

### 36

*Non daté <1698, octobre le 12><sup>1</sup>*

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite fait savoir à lord Paget et au comte Colyer, qu'en compagnie de la délégation ottomane ils viennent de franchir ce Mercredi le 12 octobre la rivière de la Sava et font une halte à Zervenca; ils vont poursuivre leur route le jour suivant et espère arriver lui-même au terme du voyage dans le courant de la journée du Vendredi pour y rencontrer le diplomate britannique chargé des négociations; dans un post-scriptum, l'Exaporite se montre désireux de savoir si sa présence élèverait des objections.

Ill<ustrissi>mi et Ecc<ellentissi>mi Sig<no>ri e Padroni

Col<endissi>mi

Conforme richiede l'oblige n<ost>ro, diamo parte all' Ecc<ellenz>e V<ostr>e, che con la gratia di Dio hoggi Mercoledì (!) li 12 d'Ott<o>bre havendo passato il Savo <sup>2</sup> siamo alloggiati à Zervenca <sup>3</sup>. Dimani proseguiremo il nostro camino sin a Lubcova <sup>4</sup> non essendo aqua frà mezo (!) di poter alloggiare, e Venerdì piacendo à Dio à buon hora venirò in persona à ricever l'honore della loro conversatione et oltre che ho débito di ringraziarle delle gratiosissime visite, con le quali mi hano favorito, haveremo di conferire qualche cosa, con che mi raffermo di nuovo dell' Ecc<ellenz>e V<ostr>e,

Hum<ilissi>mo, divotis<sim>o, oblig<atissi>mo ser<vito>re

Alessandro Maurocordato di Scarlato

<sup>8</sup> Autrichiens, Polonais et Vénitiens.

<sup>9</sup> Jakob, comte Colyer (1657—1725), ambassadeur des États Généraux de Hollande auprès de la Sublime Porte (5 juillet 1683 — 6 mars 1725), cf. Ludwig Bittner — Lothar Gross, *Repertorium des diplomatischen Vertreter aller Länder*, vol. I (1648—1715), Berlin, 1936, p. 363—364.

<sup>10</sup> Rami Mehmed efendi Pacha, reis efendi (octobre 1697 — 28 décembre 1702).

<sup>1</sup> Date établie d'après le contenu de la lettre.

<sup>2</sup> La rivière Sava, affluent du Danube. Mavrocordato avait quitté Belgrade pour se rendre à Karlowitz.

<sup>3</sup> Localité non identifiée, sur la route de Belgrade à Karlowitz.

<sup>4</sup> De même. Éventuellement, le village de Lyukovo situé dans cette région.

<P.S.> Se però considerano qualche impedimento alla mia venuta costà, m'avisarano dimani, e pensarano al modo di trovarci insieme a discorrere. Così prego l'Ecc(ellènz)e Vostre.

Paget Papers, *Bundle n° 50*, f. 125, doc. 36, original

## 37

*Non datée <1698 octobre>*<sup>1</sup>

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite demande à lord Paget de lui indiquer l'endroit où sera dressée sa tente à Karlowitz, afin que les emplacements de celles des parties adverses qui doivent se trouver à égale distance de la sienne, puissent être désignés.

Ill<ustrissi>mo, et Ecc<ellentissi>mo Sig<no>r, e P<ad>ron<e>  
Col<endissi>mo

Si augura de tutto cuore prospero viaggio all' Ec<cellènz>a V<ostr>a. Domin' Iddio l'accompagni son la sua divina protettione. Ecco vengono à seguitare l'Ecc<ellènz>a V<ostr>a con qualche honorevolezza, e somitiva li nostri Aga<sup>2</sup> per veder il luogo del n<ost>ro alloggio, e dissegnare la positura delle nostre tende, e ritornando informaci à finché dimani piacendo a Dio andiamo alla loro vicinanza. All' E<ccellènze> V<ostre> è stato caldamente raccomand<andato> l'honore dell' Eccelso Imperio, e si sono sin hora compiaciute di haverlo à cuore. Vengono dunque di nuovo supplicate di dissegnare il luogo del nostro alloggio per alloggiare poi l'Ecc<ellènz>e Vostre in mezo d'Ambe le parti con uguale distanza<sup>3</sup>. Siamo certi, che l'Ecc<ellènz>e Vostre hano pensato à tutto questo. Aggiungiamo però anco le n<ost>re istanze. L'Ill<ustrissi>mo et Ecc<ellentissi>mo Efendi<sup>4</sup> mio buon Padrone manda le sue riverenze et io mi rafferma,

<sup>1</sup> Date établie avec approximation d'après le contenu de la lettre.

<sup>2</sup> Il s'agit de Ali Aga et de Hassan Aga, dignitaires ottomans qui assuraient la liaison entre les médiateurs et les représentants de la Sublime Porte.

<sup>3</sup> En signe de parfaite impartialité, les médiateurs ont dû faire dresser leurs tentes à égale distance de celles des parties adverses. Les négociations se sont déroulées dans une grande tente circulaire installée par les Turcs et prévue d'entrées séparées pour chaque délégation. Un dessin reproduisant les tentes des négociateurs ainsi que les camps des armées ottomanes et impériales (*Grundriss des Conferenz Hauses zu Carlowitz*) dans *Die Neue eröffnete Ottomanische Pforte Fortsetzung*, Augsburg 1701, p. 820. Voir également Moustafa Ali Mehmed, *Istoria turcilor* (Histoire des Turcs), Bucarest, 1976, p. 242-243.

<sup>4</sup> Rami Mehmed efendi. Le 28 septembre 1698 le reis efendi avait fait parvenir à lord Paget une lettre manuscrite de Mavrocordato ayant la suivante teneur : "Frà li nobili Christiani Illustrissimo et Eccellen<tissi>mo Sig<no>r amico dilettissimo, dopo li dovuti cordiali saluti dò parte à Vostra Eccellenza di haver compreso il contenuto della sua cortesissima lettera recatami dal Dottor Timone. Mi diede molto contento la notizia del suo prospero viaggio, e della sua sanità, e mi congratulo seco dell' adempimento degli officii della Mediatione secondo quello mi fù partecipato. Il latore della presente à viva voce testificarà la stima, che sempre faccio delle sue pregevoli qualità, et il desiderio, che hò di sapere sempre il suo prospero stato, e la sua bona sanità, e di nuovo ripetendo le più cordiali espressioni sono di Vostra Eccellenza, à dì 28 Settembre — Ezaf ibad-Allah el-mclik-âl-vahhab Mehmed Rami, re'is-ül-küttab (L'humble sujet d'Allah, maître Mehmed Rami, reis-efendi)

(L.S.)

Paget Papers, *Bundle n° 50*, f. 124, doc. 35, original, portant le cachet du reis efendi avec la légende : "Mazhar-i feyz-i ilah ola Mehmed Rami" (Que Mehmed Rami obtienne en abondance la grâce d'Allah !). Pour avoir déchiffré et traduit la légende et la signature du cachet, nous exprimons nos plus vifs remerciements à notre collègue, l'orientaliste Moustafa-Ali-Mehmed-

Div<otissi>mo, hum<illissi>mo ser<vito>re  
Alessandro Maurocordato

Paget Papers, *Bundle n° 50*, f. 111, doc. 28, original.

38

*Non datée <Karlowitz, 1698, octobre><sup>1</sup>*

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite annonce à lord Paget l'arrivée d'Ali aga et de Hassan aga, porteurs des dispositions concernant la désignation des logements sur les lieux où se tiendra le congrès de paix; ayant appris le malaise dont souffre l'ambassadeur, lui adresse ses vœux de prompt rétablissement, en ajoutant que « l'existence même du prochain congrès dépend du bon état de sa santé »; exprime le désir de lui rendre visite pour conférer avec lui.

Ill<ustrissi>mo et Ecc<ellentissi>mo Sig<no>re e P<ad>ron<e>  
Col<endissi>mo

Sono ar<r>ivati Ali Aga e Hassan Aga <sup>2</sup> et à bocca ci hano riferito la dispositione degli alloggi circa il luogo del congresso <sup>3</sup> non havendo però portata lettera di V<ostra> Ecc<ellènz>a e dicendoci che si truova indisposta, può considerare, quanto restassi afflitto poichè la sanità di V<ostra> Ecc<ellènz>a è la vita del futuro congresso. La supplico di consolarci quanto prima con l'aviso della ricuperata salute quale prego Iddio sia colma e perfetta con che resto di V<ostra> Ecc<ellènz>a,

Div<otissi>mo, oblig<atissi>mo ser<vito>re

Aless<andr>o Maurocordato

<P.S.> Sentendo l'indispositione di V<ostra> Ecc<ellènz>a per non mancare al mio debito hò risoluto di venire à riverirla insieme, e conferire degli occorrenti.

<Adresse :>

All' Ecc<ellènz>a V<ost>ra mio Sig<no>re e Padrone  
Mijlord G. Pagget, Mediatore Plenipotentiaro di S<ua>  
M<aestà> B<ritanica>

Paget Papers, *Bundle n° 50*, f. 107, doc. 26, original

<sup>1</sup> Date établie avec approximation d'après le contenu de la lettre.

<sup>2</sup> Les dignitaires ottomans mentionés note 2, lettre 37.

<sup>3</sup> La localité de Karlowitz (aujourd'hui Sremski Karlovci en Yougoslavie), située en Esclavonie à 10 km de Petrovaradin sur la rive droite du Danube, désignée pour le déroulement des travaux du futur congrès de paix. Suivant les relations du plénipotentiaire vénitien Carlo Ruzzini, après avoir rejeté successivement les propositions avancées pour les villes de Bude, Debrecen, Srem et Slankamen, les négociateurs étaient finalement tombés d'accord pour choisir Karlowitz qui était placée à courte distance de Petrovaradin où se trouvait le gros des troupes impériales, autant que de Belgrade où était concentrée la majeure partie des forces ottomanes. La sécurité des délégations devait être assurée, du côté des Impériaux par un régiment de cavalerie et de 600 fantassins, et respectivement, du côté turc par un régiment de spahis et de 600 janissaires, cf. J. Friedler, *Die Relationen der Botschafter Venedigs über Deutschland und Österreich im XVII-ten Jhrd.*, vol. II, Vienne, 1867, p. 352-353.

## 39

*Non datée <1698—1699> <sup>1</sup>*

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite intercède auprès de lord Paget, ambassadeur extraordinaire et médiateur de Grande Bretagne pour accorder son pardon à Kerim efendi pour le délit commis et de faire dépêcher un de ses serviteurs auprès du Kéhaja pour demander la mise en liberté du coupable.

Ill<ustrissi>mo et Ecc<elentissi>mo Sig<no>r P<ad>ron<e>  
Col<endissi>mo

Con rossore vengo à supplicar l'Ecc<ellènz>a V<ostr>a di perdonare il delito di Kerim efendi <sup>2</sup>, il quale si truova molto pentito, e conosce il suo misfatto, il zero richiede altramente, mà vinca per questa volta prego la pietà, hà molta figliuolanza, pregano meco insieme molti d'ogni ordine esapendo la mia divotione portano per me le loro preghiere, e se cosi farà la gratia degnisi mandare uno delli suoi servitori all' Ecc<elentissi>mo Sig<no>r Kehaia <sup>3</sup> per rilasciarlo e mi rimetto al suo com<m>ando mentre resto qual sempre ambisco d'essere di V<ostr>a Ecc<ellènz>a,

Obl<igatissi>mo, div<otissi>mo, hum<ilissi>mo ser<vito>re

Alessandro Maurocordato

<Adresse :> All' Ill<ustrissi>mo et Ecc<ellentissi>mo Sig<no>r Sig<no>r P<ad>ron<e> Col<endissi>mo G. mijlord Paget, Amb<asciato>re Straordinario di S<ua> M<aestà> Bret<ani>ca, mediatore.

Paget Papers, *Bundle n° 50*, f. 113, doc 29, original.

## 40

*<Andrinople, 1699, février après le 11> <sup>1</sup>*

Alexandre Mavrocordato l'Exaporite annonce à lord Paget et à Colyer que dès son arrivée à la Sublime Porte il a présenté son rapport au grand vizir sur le sincère appui accordé par les ambassadeurs à l'aboutissement des pourparlers de paix ; leur transmet ses cordiales salutations ainsi que l'expression de sa haute estime.

Ill<ustrissi>mi et Ecc<ellentissi>mi Sig<no>ri, e P<ad>roni  
Col<endissi>mi

Doppo l'ar<r>ivo n<ost>ro alla Fulgida Porta <sup>2</sup> il primo n<ost>ro debito fù di dichiarare all' Ecc<el>so Sup<re>mo Vesiro <sup>3</sup> nostro P<ad>rone

<sup>1</sup> Le document n'offre qu'un seul élément susceptible de préciser la date de sa rédaction — à savoir la qualité de médiateur de lord Paget (fin 1698 — début 1699).

<sup>2</sup> Personnage que nous n'avons pas réussi à identifier.

<sup>3</sup> Le Kéhaja du vizir — grand maître de cérémonie de la maison de cet important dignitaire de la Porte.

<sup>1</sup> Datée d'après le contenu de la lettre.

<sup>2</sup> Dans la lettre suivante (n° 41) adressée à lord Paget, Mavrocordato écrivait que le voyage de Karlowitz jusqu'à Andrinople avait duré seize jours ; par conséquent, ils devaient être arrivés dans cette dernière ville vers le 11 février.

<sup>3</sup> Husseïn Pacha (Amdja-zadé).

la sincera assistenza dell' Ecc<ellenz>e V<ost>re nelli trattati della Pace <sup>4</sup>, il secondo e di portare li n<ost>ri cordiali saluti con tutte le possibili espressioni di obligatione, risservando il rendimento di gratie alle occasioni, che ci representerano le auttorevoli loro insinuationi con che restiamo dell' Ecc<ellenz>e V<ost>re sottoscrivendoci,

Affett<issi>mo, div<otissi>mo, oblig<atissi>mo servitore  
Alessandro Maurocordato  
per lui e suo collega <sup>5</sup>

Paget Papers, *Bundle n° 50*, f. 109, doc. 27, original.

41

*Andrinople, 1699, février le 23 (anc. st.)*

Mchmed Rami efendi et Alexandre Mavrocordato confirment à lord Paget la réception de sa lettre du 10/20 février 1699 et déclarent être arrivés en de bonnes conditions à Andrinople après un voyage de seize jours ; ajoutent que des ordres précis ont été transmis en vue de la cessation des hostilités à la frontière avec la République Vénitienne et seront à nouveau confirmés lors de la remise des instruments de ratification ; espèrent avoir de bonnes nouvelles à lui annoncer à l'occasion de leur prochaine rencontre et se font les interprètes du grand vizir pour lui adresser un salut cordial ainsi que des louanges pour son action efficace pendant les travaux de la conférence de paix. Désapprouvent l'attitude du comte <Luigi Ferdinando> Marsili qui, suivant leur avis, devrait être remplacé par un autre commissaire

Ill<ustrissi>mo et Ecc<ellentissi>mo Sig<no>re e P<ad>ron<e> <f. 60>  
Col<endissi>mo

Non si può dichiarare quanto contento ci reccò la gentil<issi>ma e cort<esissi>ma di V<ostra> E<ccellenza> delli 10/20 di febraio 1699 dà Belgrado portandoci li bramati avisi della sua ottima salute, con la quale anco noi viviamo sani per la grande congiunzione, che ci liga insieme per le infinite obligationi che le professiamo. Veramente è tant'alto il suo merito, che partecipandosi con inarrivabile liberalità alli suoi divotissimi li rende meritevoli, et in parte degni di quelle lodi, che sono proprie à se stessa, mentre la comunione delle sue preggiate prerogative sono state diffuse, in tutti noi altri, che habbiamo havuta la fortuna, e l'honore di trovarci nell'inclito congresso delli trattati assistito, inalzato, e felicitato dalla sua egualmente sapiente, et industriosa direttione. L'Eccelso Supremo Vesiro <sup>1</sup> nostro benignissimo Sig<no>re ha graditi li cordiali saluti, e li sinceri augurii di V<ostr>a Ecc<ellenz>a. Siamo arrivati in Adrianopoli in sedeci giorni come habbiamo ragguagliata l'Ecc<ellenz>a V<ost>ra con lettera breve di parole per strettezza del tempo, ma prolissa nell'osservanza. Preghiamo d'essere

<sup>4</sup> Les traités de paix entre les Turcs et leurs adversaires Autrichiens, Polonais et Vénitiens furent signés à la date du 16/26 janvier 1699.

<sup>5</sup> Rami Mehmed Pacha, le reis-efendi.

<sup>1</sup> Hussein Pacha (Amdja-zadé).

<f.60v<sup>o</sup>> scusati, e compatiti. Speriamo come ci predice // che avanti la sua partenza di costà si risolverà il Sig<no>r' Amb<asciato>re di Ven<ezi>a <sup>2</sup> di terminare il suo affare, e che V<ostra> Ecc<ellènz>a ò ci manderà, ò ci porterà il suo instrumento sottoscritto e bollato. Si sono dati espressi ordini per la sospensione d'ogni hostilità nelli Veneti confini in qualunque parte, e si rinuoveranno subito all'arrivo dell'instrumento, e della ratificatione. È lugubre il caso del Sig<no>r Conte Marsili <sup>3</sup>, e può essere in luogo suo mandato un altro commissario, e non sarà male così stimandolo il suo maturo, e perfetto giudicio. Già si à mandata l'Imperiale ratificatione, e vogliamo sperare, che finita anco questa fontione potremo al suo felice ritorno godere la sua desiata presenza con ogni contentezza. Noi fusimo ricevuti quà nel nostro ingresso con honore, e gradimenti del che siamo certi che si rallegrerà come di segno, et effetti della sua buona assistenza con che restiamo

Di V<ost>ra Ecc<ellènz>a Divotissimi, Prontissimi Servitori

Halis el-fuad

Mehmed Rami, re'is-ül-hüttab

(Celui d'un coeur sincère

Alessandro Maurocordato

Mehmed rami, reis-efendi)

D'Adrianopoli à di 23 fe<brai>o 1699 s<tile> v<ecchio>

Paget Papers, *Bundle no. 50*, f. 60—60 v<sup>o</sup>, doc. 1, original, portant la signature et le sceau du délégué de la Porte Ottomane avec la légende : Mazhar-i feyz-i ilâh ola Mehmed Rami (Mehmed Rami, obtienne en abondance la grâce d'Allah !) (Lecture et traduction : Moustafa Ali Mehmed).

<sup>2</sup> Le chevalier Carlo Ruzzini, plénipotentiaire vénitien aux pourparlers de Karlowitz, remplissait la fonction de bailli auprès de la Sublime Porte de 1706 à 1709 et devint plus tard doge de Venise (1732—1735), cf. Bértold Spuler, *Europäische Diplomaten in Konstantinopel bis zum Frieden von Belgrad (1739)* in "Jahrbücher für Geschichte Osteuropas", I (1936), p. 245.

<sup>3</sup> Le comte Luigi Ferdinando Marsili ou Marsigli (1658—1730), diplomate distingué, officier appartenant à l'armée impériale, géographe et archéologue pour la région du bas-Danube. La cour de Vienne le désigna comme négociateur dans les premiers pourparlers de paix avec les Turcs de 1691 à 1693 et après la signature du traité de Karlowitz, comme délégué chargé de délimiter les nouvelles frontières impériales autrichiennes et ottomanes. Sur la vie de Marsili voir en particulier *Autobiografia di Luigi Ferdinando Marsigli* (éd. Emilio Lovarini), Bologne, 1930.



*Dicționarul elementelor românești din documentele slavo-române. 1374—1600* (Le dictionnaire des éléments roumains relevés dans les documents slavo-roumains, 1374—1600). Rédacteur en chef : Gh. Bolocan. Ed. Academiei, Bucarest, 1981, 368 p.

Au cours des trente-cinq années qui sont passées depuis l'édition du Glossaire des termes roumains figurant dans les documents slavo-roumains publié par Damian P. Bogdan (*Glosarul cuvintelor românești din documentele slavo-române* (Glossaire des mots roumains dans les documents slavo-roumains), Bucarest, 1946) d'autres contributions à l'étude du vocabulaire roumain ont enrichi l'histoire de cette langue. Il convient donc de citer en ce sens l'apport essentiel de la monographie due à Lucia Djamo-Diaconiuță, *Limba documentelor slavo-române emise în Țara Românească în sec. XIV și XV* (La langue des documents slavo-roumains émis en Valachie aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, Bucarest, 1971), ainsi que le nouvel instrument de travail dû à Gheorghe Mihăilă, *Dicționar al limbii române vechi (sfârșitul secolului X — începutul secolului XVI)* (Dictionnaire de la langue roumaine ancienne, fin du X<sup>e</sup> siècle — début du XVI<sup>e</sup> siècle, Bucarest, 1974).

Dans le même ordre d'idées, l'ouvrage intitulé *Dicționarul elementelor românești din documentele slavo-române (1374—1600)*, dont nous utiliserons ci-après le titre abrégé DERS, a été rédigé par une équipe de spécialistes travaillant à l'Institut de linguistique bucarestois, sous la direction de Gheorghe Bolocan. C'est une œuvre importante de la lexicographie roumaine, dont la finalité est de mettre à la disposition de celui qui s'attache à l'étude de l'histoire de la langue ou du peuple roumain un nombre imposant de faits, quelques-uns inédits, et de jeter le jour sur certains aspects complexes de la culture roumaine ancienne.

A part le dictionnaire proprement-dit (p. 1—274) et son annexe (p. 271—294), qui englobe les éléments de morphologie typiques des mots roumains enregistrés par le glossaire, DERS est doté d'un vaste appareil, comportant : une liste des sigles bibliographiques (p. XXXVII—XL) ; une liste des abréviations (p. XLI) ; une liste chronologique des documents, notes et épigraphes de Moldavie et de Valachie cités par les auteurs dans le corps même du dictionnaire (p. 295—366) ; une liste bibliographique (p. 367—368). Prééedée d'un avant-propos (p. V—VI), l'introduction (p. VII—XXXVI) représente un vaste aperçu au profit du lecteur du matériel présenté par l'ouvrage.

Les auteurs se sont servis pour la rédaction du Dictionnaire d'une série de sources — déjà éditées ou documents originaux — remontant à la période comprise entre les années 1374 et 1600 (cf. la liste des sigles bibliographiques et celle des documents, notes et épigraphes). Le matériel de chaque article est réuni sous un mot-titre, reproduit en transcription moderne. Ce mot-titre peut refléter deux situations différentes : 1) ou bien il est attesté par un nom commun, 2) ou bien il est attesté seulement par des anthroponymes et des toponymes — dans ce dernier cas il est marqué par un astérisque. Sur le total de 1815 mots-titres 869 sont des noms communs, le reste, donc plus de la moitié, étant des toponymes ou des anthroponymes. Du fait de la présence systématique dans le dictionnaire de ces trois catégories de mots — communs, toponymes, anthroponymes — les articles qui le composent offrent une structure variée, selon les types suivants :

a) *Nom commun + anthroponyme + toponyme* (la structure la plus complète), cf. les articles : *braniște* = forêt en défends ; vieille forêt ; terre appartenant au prince régnant ; *bun* = bon, bien ; *gorun* = rouvre ; *munte* — mont ; *murg* = adj. cheval bai ; *plap* = peuplier, etc.

b) *Nom commun + anthroponyme*, cf. les articles : *beg* — petit caillou à jouer ; *bidiviu* = coursier ; *bolovan* = grosse pierre ; *bucată* — morceau, pièce ; *mătușă* = petite mère (pop.) ; *nemeș* — hobeau de Transylvanie ; etc.

c) *Nom commun + toponyme*, cf. les articles : *baltă* mare ; *blidar* = vaisselier, dressoir ; *bour* = auroch ; *grind* — schorre ; *mal* = berge, ravin ; *măgură* colline isolée, mamelon ; *ripă* = escarpement, ravin, haut talus, etc.

d) *Anthroponyme + toponyme*, cf. les articles : *baci* — maître-berger ; *bade* = terme de respect pour s'adresser à un aîné ; *bărbat* = homme, époux ; *bob* = fève ; *grumaz* = cou, nuque ; *mare* = grand, mer ; *mălin* = mérisier ; *rău* = mauvais ; etc.

e) *Nom commun*, cf. les articles : *ac* = aiguille, épingle ; *acela* = celui ; *acesta* = celui-ci ; *are* = avoir (vb.) ; *armaș* — garde armé, haut dignitaire ; *avea* = avait ; *boală* = maladie ; *gură* = bouche, ouverture ; *mioară* = agnelle ; *mină* = main ; *moașă* = sage-femme ; etc.

f) *Anthroponyme*, cf. les articles : *albuieț* = aubier ; *blid* = plat ; *brineă* = érysipèle ; *brindușă* = safran ; *bucurie* = joie ; *gîrbov* = voûté, courbé, cassé (par l'âge) ; *masă* = table, déjeuner ; *mazăre* = pois ; *roade* (vb.) = ronger ; *rob* = esclave, serf ; etc.

g) *Toponyme*, cf. les articles : *adinc* = profond ; *ars* = brûlé ; *bălărie* = mauvaise herbe, bruyère ; *brazdă* = sillon ; *brădet* = sapinière ; *groapă* = fosse, trou ; *măceș* = églantier ; *mășețel* = camomille ; *secăriște* = champ de seigle ; *sorb* = alisier ; tourbillon d'eau ; *spărtură* = fente, brèche, crevasse ; *uliță* = ruelle ; etc.

Les mots-titres sous lesquels sont groupés les types d'articles susmentionnés sont présentés suivant le modèle des dictionnaires explicatifs. Dans le cas qui nous occupe, le texte mentionne, en français et en russe, le sens qui se dégage des fragments analysés où figurent, généralement, des termes monosémantiques (ce qui explique en quelque sorte l'absence des cas de polysémantisme de ce dictionnaire). Ainsi que nous venons de le préciser, les sept types susmentionnés comportent des noms communs, des anthroponymes et des toponymes. Toutes ces catégories de mots, dont la graphie et les formes se sont conservées telles quelles, c'est-à-dire identiques à l'apparence qu'elles revêtent dans le texte original, auront leur sens expliqué une seule fois, juste après le mot-titre, explication illustrée par des citations fournies suivant leur ordre chronologique, qui en est, du reste, précisé. Dans certains cas, les auteurs renvoient à la source dont le vocable respectif a été tiré. Pour bon nombre des articles du dictionnaire, toutes les explications requises une fois données le sigle indique l'énumération d'une série de mots composés avec les suffixes d'origine slave *-ov* et *-in* ; les auteurs considèrent ces mots d'origine roumaine, car les formes composées avec les suffixes *-ov* et *-in* représentent, à leur avis, une influence de la syntaxe roumaine.

Comme de juste, un ouvrage de cette espèce, vu son caractère spécifique et son envergure, ne peut manquer de laisser place à quelques suggestions, voire à certaines observations. En ce qui nous concerne, quelques-unes de ces remarques sont d'ordre « formel », alors que d'autres se rapportent à la méthodologie.

Bien que le but du DERS soit de mettre en lumière la structure du vocabulaire de la langue roumaine ancienne, partant du matériel dépisté et extrait, nous estimons que la précision des étymologies respectives aurait pu s'avérer d'une réelle utilité pour l'élaboration d'une image aussi exacte que possible de cette structure, suivant ses origines.

Quant à la méthodologie, ainsi que le remarquent à juste titre les auteurs de l'ouvrage, il est évident que l'adoption du critère étymologique dans l'étude du matériel ne saurait être mise en question. C'est que le teneur même de l'ouvrage se refuse à ce critère. Pourtant, nous ne pouvons être d'accord que le seul critère appelé à opérer soit le critère sémantique, lorsqu'il s'agit de distinguer entre le mot (l'élément) roumain et le mot (l'élément) slave. Un critère plus complexe est absolument nécessaire dans notre cas, afin de pouvoir viser tout à la fois la teneur même et la forme des mots soumis à cette sorte d'analyse distinctive. Ce serait un critère sémantico-formel (sémantico-structurel), imposé par le caractère même de la langue des documents qui sont à la base de ce dictionnaire. En effet, nous avons affaire à une langue écrite, appelée de manière conventionnelle « slave roumain » ou « slavo-roumain ». Au point de vue de son lexique, de même que de par sa structure, cette langue n'est pas une langue slave dans la véritable acception du terme, mais ni tout à fait du roumain. L'adoption du critère sémantique en négligeant le critère formel quand il s'agit de faire la distinction mot roumain — mot slave devait conduire à charger les articles du dictionnaire, dans certains cas, d'une série de formes qui n'ont jamais appartenu et n'appartiennent de nos jours non plus à la langue roumaine. Par exemple, dans les contextes : *дрѹмом вознии до...* (sous le mot-titre *drum* = chemin) ; *шт воднии и шт дрѹст* (sous le mot-titre *drstă* = moulin à foulon) ; *прѹча съ двѹами* (sous le mot-titre *\*ptrei* = bouc (anthroponyme)) : les formes *дрѹмом дрѹст прѹча* sont des paradigmes slaves (instrumental, génitif et, respectivement, l'accusatif du genre personnel). Sans mettre en doute le fait que les vocables *drum*, *drstă*, *\*ptrei* font partie des premiers emprunts que le roumain aura fait du slave, emprunts intégrés dans le système de la langue roumaine et qui ont circulé dans la langue parlée (ils circulent de nos jours encore, les deux derniers comme régionalismes) — chose qui se dégage du reste aussi des autres contextes cités par le dictionnaire sous les mots-titres en question — nous estimons pourtant que les formes de ce type ne peuvent être englobées dans la liste des éléments roumains présentés par les documents slavo-roumains. Et si l'on tient compte d'autres aspects encore, par exemple de la période assez longue —

plus de deux siècles — à laquelle se rattachent les sources du DERS, période au cours de laquelle ont dû se succéder plusieurs générations de scribes, de divers degrés d'instruction chacun d'entre eux, ce qui implique aussi la diversité de la connaissance et des possibilités de se servir par écrit de l'une ou l'autre des variantes du vieux-slave (slavon bulgare, serbe, russe, etc.), la nécessité de l'adoption d'un critère sémantico-structurci pour définir les termes roumains des textes pris en considération par les auteurs devient évidente.

Mais, en dehors de ce que peut relever une lecture attentive — carence parfois, excès dans d'autres cas — le DERS reste une contribution remarquable, un instrument de travail de toute première main qui, grâce à un matériel vaste et bien organisé, met à la disposition du chercheur, philologue ou historien, une information des plus complètes. Sous ce rapport, la toponymie est tout particulièrement digne d'attention : cette toponymie (terminologie géographique) a été précisée rigoureusement et représentée au moyen d'un système d'éléments lexicologiques dont la richesse dépasse de beaucoup tout ce que les ouvrages du même genre ont pu offrir jusqu'à présent. Pour ce qui est du lexique commun, il convient de souligner que le DERS présente un nombre imposant de mots appartenant à la terminologie administrative (depuis la structure étatique et l'organisation administrative du territoire jusqu'à la structure de la fiscalité, aux relations de propriété, à l'organisation de l'Eglise). Et, à part ce groupe terminologique important, le dictionnaire offre encore toute une série de mots se rattachant aux domaines les plus divers de la culture matérielle roumaine.

D'une portée majeure pour la recherche philologique s'avère le respect des auteurs du DERS pour toutes les particularités des textes utilisés. Ils n'ont procédé à aucune sorte de reconstitution des mots figurant dans leurs citations, reproduisant également les graphies respectives avec une parfaite fidélité ; les lettres tracées hors-ligne ont été introduites dans le texte entre parenthèses.

Et cette présentation de l'ouvrage n'épuise certes pas toutes ses qualités. Le lecteur attentif pourra s'en rendre compte facilement et à sa grande satisfaction. Mais le fait que DERS a réussi de mettre en lumière des étapes des plus marquantes de l'introduction de l'écriture en langue roumaine sera, sans aucun doute, unanimement apprécié par tous les spécialistes.

*Elena Scărlătoiu*

ANTONIE PLĂMĂDEALĂ, *Dascăli de cuget și simțire românească* (Maîtres de pensée et de sentiment roumains), Bucarest, 1981, 544 p.

L'auteur, un prélat, humaniste connu à l'échelle internationale de par son activité en faveur du courant œcuménique, est aussi un créateur qui s'est imposé dans le domaine des lettres roumaines et dont les forces intellectuelles ont donné fruit cette fois-ci sous la forme d'une synthèse hors prix. Sans écarter les aspects socio-culturels, cette synthèse porte sur les principales réussites de la culture roumaine considérées en fonction des personnalités, des traditions, de l'innovation dont le message de toute grande œuvre se tisse à chaque instant. Cet ouvrage se propose « d'être une assemblée solennelle de visages des grands hommes de notre culture, des grands patriotes, c'est-à-dire d'être un livre des modèles de pensée et de sentiment roumains » (p. 5).

L'histoire culturelle y est envisagée comme une incessante aspiration à la perfection, une sorte « d'école » dont les progrès sont assurés par des « maîtres », des « dascăli » selon le terme roumain doté de polysémie qui assimile le lettré enseignant du passé aux aides de l'officiant du culte et à toute personne susceptible de s'avérer de bon conseil. Ainsi que l'auteur l'écrit avec son style inimitable, obligé par la pénurie d'espace, il a réuni « ceux-là des créateurs de langue et de culture roumaine qui nous ont enseignés à nous-mêmes qui sommes-nous, et qui ont gravé sur le fronton de notre destinée historique, avec les caractères de feu de la vérité, telle une inscription votive pour l'éternité, la foi et la science de notre unité et de notre pérennité ininterrompue dans cette terre ».

L'importance toute spéciale de ce livre réside dans la place d'honneur qu'il réserve à la culture roumaine ancienne en tant que lit germinatif de toutes les œuvres futures, embrassant le laps de temps compris entre Putna 1470 et notre XX<sup>e</sup> siècle. Mais cette exaltation du passé ne revêt guère d'accents passésistes. C'est seulement une manière de souligner sous un jour nouveau le patrimoine culturel roumain.

L'ouvrage s'ouvre avec l'évocation des œuvres de culture d'Etienne le Grand, avec l'étude des manuscrits, des chroniques, des broderies, des épitaphes, des pièces d'orfèvrerie et d'un bon nombre des bâtiments du temps. En passant au XVI<sup>e</sup> siècle, l'auteur reprend à son compte avec quantité d'arguments pertinents le débat sur la paternité des Enseignements du prince valaque Neagoe Basarab à son fils — débat reposant sur la bibliographie exhaustive de la question, qui rend compte d'emblée de l'érudition de l'écrivain. Cette œuvre de restitution, reconnaissant tous ses droits à Neagoe en tant qu'auteur des conseils donnés à son fils Théodose ne pouvait certes être entreprise que par une personnalité apte à envisager absolument tous les aspects mis au jour par les controverses. Qui plus est, l'approche du sujet se devait d'être faite avec ce détachement froid, dépourvu de passion, propre à l'homme de science, mais aussi avec la chaleur du véritable patriote qui se penche pour les mettre en lumière sur les plus subtils détails de l'histoire.

Toujours en procédant de la même manière, Antonie Plămădeală rétablit, grâce à une documentation qui pourra — espérons-le ! — mettre fin à jamais aux débats contradictoires, les véritables raisons de l'introduction de la langue roumaine dans l'Eglise, raisons déterminées par le désir du peuple roumain d'avoir son culte officié dans sa langue vernaculaire et qui n'ont rien à voir avec une propagande étrangère. Et cette volonté de remettre dans ses droits la langue roumaine se conjugait avec le sentiment de leur unité nationale nourri par les Roumains. Par ailleurs, les études de nos slavissants, dont Gh. Mihăilă, prouvent que la traduction en roumain des premiers textes remonte au XV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Les idées-directrices du renouveau de la culture roumaine ont été diffusées surtout par le truchement de l'école — encore un témoignage que la culture roumaine n'a pas connu la séparation des élites, le climat de l'orthodoxie n'étant pas du tout aussi fermé que celui perçuré au centre de l'Europe. Notons également que l'attribut de « dascăl » honorait le lettré roumain, justement à cause de sa mission d'éclairer le peuple. La synthèse d'Antonie Plămădeală présente les noms des plus illustres de la série des « maîtres » du peuple roumain qui ont combiné le travail de rédaction et de traduction des manuscrits avec celui du copiste, du typographe, tout en leur assurant aussi une large diffusion. Il convient de retenir comme éloquent le fait qu'à part les écrits d'histoire, de philosophie ou de rhétorique, c'est du même milieu ecclésiastique orthodoxe que sont sortis les premiers manuels roumains de mathématiques, d'anatomie ou de géographie. De la longue série mentionnée, relevons les noms de Varlaam, Simion Ștefan, Anthime d'Ibère, Dosithée de Moldavie, Damascène de Rîmnic, César de Rîmnic, Paisij Veličkovski, Venjamin Costachi, Scarlat Virnav, pour aboutir à Melchisedec de Roman, membre de l'Académie Roumaine. A chacune de ces personnalités l'écrivain dédie une micromonographie. Un chapitre à part est consacré à la reconstitution de l'histoire de la traduction en roumain de la Bible de Bucarest, imprimée en 1688 — moment propice pour crayonner un portrait vivant de Nicolae Milescu. Le médaillon de Démètre Cantemir est aussi érudit que pathétique. Un monument parfaitement adapté à sa personnalité d'« homme-symbole » est dressé pour Gheorghe Lazăr, clerc, ingénieur et mathématicien, fondateur de l'enseignement roumain moderne, véritable « maître d'idéal national ».

« Pierre angulaire » de l'historiographie de la culture roumaine, la présente synthèse traite la littérature roumaine ancienne comme un ensemble unitaire, sans la diviser arbitrairement selon l'usage habituel (peut-être réclamé par les besoins de l'enseignement) quand il s'agit de l'étude de la littérature populaire, historique et religieuse (point de vue que l'auteur partage avec G. Ivașcu)<sup>2</sup>. Si pour certains spécialistes (il s'agit toujours de G. Ivașcu) le « rôle laïc, c'est-à-dire d'instrument culturel, est plus qu'évident » pour toute la littérature roumaine ancienne, Antonie Plămădeală préfère rallier le point de vue d'Alexandru Dușu, qui affirme que « la vie spirituelle » peut équivaloir la « vie intellectuelle »<sup>3</sup>.

Ce décryptage du phénomène culturel sera couronné par l'heureuse idée de pousser outre la civilisation du « livre », pour la rapporter aussi à d'autres réussites roumaines dans divers domaines et notamment dans ceux de l'architecture, de la peinture, de la musique ou des arts mineurs. Relevons à titre d'exemple le problème de l'originalité de la musique roumaine. En effet, ces derniers temps la bibliographie à ce sujet s'est enrichie sensiblement accumulant des témoignages irréfutables que dès le XV<sup>e</sup> siècle l'on compte un bon nombre de Roumains comme auteurs de musique religieuse. L'auteur fait une démonstration brillante de la nécessité de rétablir l'entière vérité en ce qui concerne non seulement la musique religieuse, mais aussi et sur-

<sup>1</sup> Gh. Mihăilă, *Contribuții la istoria culturii și literaturii române vechi* (Contributions à l'histoire de la culture et de la littérature roumaine ancienne), București, 1972, p. 233—235.

<sup>2</sup> G. Ivașcu, *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), I, București, 1969.

<sup>3</sup> Al. Dușu, *Coordonate ale literaturii române din sec. XVIII* (Coordonnées de la littérature roumaine au XVIII<sup>e</sup> s.), București, 1968, p. 121.

tout à l'égard de la musique roumaine en général. Par ailleurs, les époques reculées de cette histoire culturelle s'auréolent de l'œuvre d'un « polyhistorien » du XIX<sup>e</sup> siècle, Anton Pann que Mihai Eminescu nomme parmi les « précurseurs ».

L'intérêt de l'ouvrage d'Antonie Plămădeală ne réside pas uniquement dans son érudition. Il convient faire aussi la part de la manière accessible dont l'écrivain présente les résultats de ses recherches. A part la valorisation de quantité de sources inédites puisées dans des archives peu connues — ce qui éclaire d'un jour nouveau certains aspects moins étudiés de l'histoire culturelle roumaine —, il faut noter aussi la structure moderne de cet ouvrage. Il s'agit d'une histoire « vue » et ressentie de l'intérieur qui saisit parfaitement, au-delà des analyses respectives, le synchronisme des phénomènes culturels dans un vaste espace, leurs propres réalisations offrant aux Roumains la possibilité de manifester pleinement leur entité nationale.

Aussi, un ouvrage de cette valeur aurait-il dû bénéficier d'une diffusion plus large. Une ou plusieurs versions dans des langues de circulation mondiale feraient honneur à la culture roumaine en bloc et non seulement à l'auteur du livre.

Paul Mihail

NICOLAS OIKONOMIDÈS, *Hommes d'affaires Grecs et Latins à Constantinople (XIII<sup>e</sup> — XV<sup>e</sup> siècles)*, Montréal — Paris, 1979, 149 p.

Cet ouvrage est publié dans la série Conférences Albert-le-Grand (ayant comme Directeur-fondateur Albert M. Landry, O.P.), sous les auspices de l'Institut d'études médiévales de Montréal.

Excellent connaisseur du monde byzantin, de ses fondements socio-institutionnels surtout, l'auteur regarde l'histoire tourmentée de la Capitale byzantine aux XIII<sup>e</sup> — XV<sup>e</sup> siècles d'un œil critique et compréhensif à la fois, pour « montrer quelques aspects de l'antagonisme gréco-latin... et de ses conséquences, tout en mettant l'accent sur le monde des affaires grec : un monde peu connu dont l'essor fut retenu et limité par le capitalisme robuste, mercantile et « impérialiste » qui se développait alors en Italie » (pp. 11—12).

Ce chapitre d'histoire comparée du moyen âge a plus d'une fois attiré l'attention des savants, car il est riche en renseignements et voué à d'intéressants débats sur bon nombre de questions historiques de portée générale. « Deux mondes hostiles sont ainsi en contact quotidien alors qu'autour d'eux la marée turque avance pour les engloutir. C'est cette symbiose des Grecs et des Latins difficile et pleine de contradictions, qui nous occupera » (p. 25). C'est en ce sens que l'auteur précise le sujet de son livre, restreint quant à son étendue — 149 pages de petit format, préface, liste des abréviations, introduction et index général y compris — mais très dense du point de vue du matériel mis en valeur, des thèses soutenues et même des objections soulevées.

Les deux premiers chapitres (« L'idéologie antilatine », pp. 22—33 et « L'économie constantinopolitaine et les Latins », pp. 35—52) établissent les cadres généraux pour le développement du « monde des affaires grec », chapitre qui couvre la partie de loin la plus importante (pp. 53—128), car c'est ici qu'on trouve la vraie substance du livre.

Le premier chapitre étudie les raisons qui ont poussé l'Église et les monastères de Byzance d'adopter une attitude pro-turque lors de la conquête ottomane et considère cette attitude comme une réaction contre les Latins.

Le deuxième chapitre accorde une grande place à la présence des républiques marchandes italiennes dans la Mer Noire et à la politique de Jean VI Cantacuzène envers Gênes et Venise. L'auteur utilise largement les résultats de l'historiographie italienne et roumaine, même les plus récents.

L'ouvrage apporte une contribution importante à l'histoire de l'économie byzantine, synthèse qui manque jusqu'à présent. Il est vrai que ces dernières décennies sont parus plusieurs livres ayant trait à ce sujet ; parmi eux, celui de K.-P. Matschke, *Fortschritt und Reaktion in Byzanz im 14. Jh.*, Berlin, Akademie-Verlag, 1971, plus d'une fois cité par N. Oikonomidès, mérite une mention à part.

En ce qui concerne « Le monde des affaires grec », l'auteur passe en revue le crédit (pp. 54—63), les opérations bancaires (pp. 63—68), les formes d'associations (pp. 68—83), le commerce au loin (pp. 83—92) ainsi que l'organisation des métiers (pp. 108—114), pour finir avec certaines remarques sur la position sociale des « hommes d'affaires » byzantins. De même que

les pratiquants des métiers, l'homme « d'affaires » occupe à Byzance une place sociale « relativement subalterne » (p. 114).

En traitant du prêt à intérêt, l'auteur distingue plusieurs types de prêt pratiqués à Byzance aux XIII<sup>e</sup> — XV<sup>e</sup> siècles, c'est-à-dire prêt simple, prêt maritime, contrat de « change », transfert de fonds, dettes négociables, vente « anticipée » et vente à crédit (pp. 54—63). La tentation d'assimiler ces types aux formes modernes du crédit est visible aussi dans les pages suivantes (63—83), qui portent sur les banquiers, quoique le texte montre que « la distinction entre les vrais banquiers et les petits usuriers n'est pas toujours facile à faire » (p. 65). Par ailleurs, les mêmes réserves sont rencontrées lorsqu'il s'agit des dettes négociables, forme considérée déjà comme « très proche du chèque, qui était bien connu aux hommes d'affaires italiens » (p. 62). D'ici, la question si les Byzantins connaissaient ou non le chèque paraît bien légitime, et l'auteur est tenté de la résoudre par une réponse affirmative, « compte tenu du degré d'assimilation des hommes d'affaires grecs par leurs collègues italiens » (p. 62). Comme M. Oikonomidès ne trouve qu'un seul texte à l'appui de cette hypothèse, la conclusion qu'il tire de cet état d'information est celle d'une louable prudence.

Contrairement aux opinions de P. Charanis et E. Frances, le livre soutient (pp. 108 et suiv.) que les corps des métiers byzantins, c'est-à-dire les organisations corporatives de ceux-ci ont existé jusqu'à la fin de Byzance et fournit des arguments suffisants en faveur de cette thèse. S'il y a eu des changements dans ces corps des métiers par rapport à la situation que nous présente le *Libre de l'Éparque* pour le IX<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, ces changements portent surtout sur le rôle de l'État à l'intérieur des organisations corporatives. Pour la période des Paléologues, ce rôle paraît complètement effacé. L'information nouvelle mise en valeur par N. Oikonomidès renforce donc la thèse de G. Brătianu, *Privileges et franchises municipales dans l'Empire byzantin*, Paris—Bucarest, 1936, selon laquelle à Byzance il y a eu des rapports directs entre « l'étatisme » économique et la situation politique de l'État.

M. Oikonomidès fournit un inventaire presque complet des divers métiers à Byzance, sans laisser pour autant de côté la discussion des termes grecs et les difficultés que cette discussion comporte. En ce qui concerne la notion *makelle*, traduite par boucherie (p. 100), un *makellikon ergasterion* est mentionné dans un document de l'année 1202 (éd. Miklosich-Müller, *Acta et diplomata graeca*... III, p. 50). Pour *katabole*, expliqué à la page 58, n. 67, un sens qui ne regarde pas les hommes d'affaires, mais chacune des deux tranches annuelles de l'*oikoumenon*, se rencontre dans un *praktikon* publié par P. Schreiner dans "Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik" XIX, 1970, p. 39 (étude à laquelle une autre, signée par M. Oikonomidès, a fait suite dans « Travaux et Mémoires », V, 1973, pp. 335—346).

En guise de conclusion, l'auteur aborde un grand chapitre d'histoire comparée du moyen âge et son livre nous offre, en dépit de ses intentions modestes à première vue, une documentation nouvelle et rigoureuse, qui ouvre de larges perspectives. Le point de départ du livre est la thèse de l'antagonisme gréco-latin durant la période traitée. Mais cet antagonisme est vu d'un œil moderne, dans un esprit nouveau. On voit bien la différence entre le fonds ancien et l'élément nouveau. Cet élément nouveau, porteur d'un monde nouveau, semble bien implanté dans la capitale byzantine à l'aube de la conquête turque. Pour citer les mots de l'auteur, « malgré les forts sentiments anti-latins qui prévalent d'une façon générale dans la société byzantine, malgré l'antagonisme, après tout naturel, des Grecs et des Italiens dans le domaine du commerce, malgré les quelques rares interdictions des empereurs, les hommes d'affaires des deux groupes ethniques collaborent étroitement lorsque les conditions politiques le permettent » (p. 82). Donc, dans le cadre de ce « monde d'affaires » (comme M. Oikonomidès le définit d'une manière par trop modernisée) les dimensions de l'antagonisme entre Grecs et Latins se trouvent sensiblement amoindries. L'auteur part de la constatation générale de cet antagonisme pour la nuancer ensuite. C'est ici qu'on peut déceler une qualité valable pour toute démarche scientifique. Cet antagonisme gréco-latin n'est pas un indice de la décadence de Byzance. L'auteur ne part pas de la décadence et, qui plus est, évite de finir sous le signe de la décadence. Son livre dépasse ce problème. Il y a eu dans l'Empire byzantin des derniers siècles des « forces vives » (nous citons les mots de l'auteur, p. 131), capables de dépasser cet antagonisme. Pourquoi ces « forces vives » du « monde d'affaires » de l'Empire sont passées, avec tout le territoire de celui-ci, aux mains des Turcs, c'est un autre problème, qui tient plutôt de la « continuation de l'histoire de la vic byzantine », c'est-à-dire de la « Byzance après Byzance », que de l'histoire byzantine proprement dite.

T. T.

*Sociolinguistische Aspekte der rumänischen Sprache*. Ein Sammelband herausgegeben von Klaus Bochmann, Linguistische Studien, VEB Verlag Enzyklopädie, Leipzig, 1980, 170 p.

Ce volume, qui propose plusieurs points de vue sociolinguistiques sur quelques aspects importants de l'histoire de la langue roumaine et du roumain contemporain, est le résultat de la collaboration des linguistes de la République Démocratique Allemande et des linguistes de Roumanie.

On observe dès le début un certain ordre des études, ce qui fait la lecture plus profitable encore. L'éditeur, Klaus Bochmann, signe la première étude concernant les préliminaires de la méthode sociolinguistique dans la linguistique roumaine (*Die Herausbildung soziolinguistischer Betrachtungsweise in der rumänischen Sprachwissenschaft*, p. 9—35). Commencant avec la période de la révolution de 1848 et terminant avec la période actuelle, l'auteur donne un inventaire des problèmes qui font l'objet de la linguistique roumaine (la plupart étudiés depuis toujours) et qui, selon son avis, pouvant être examinés à l'aide de la sociolinguistique, témoignent de la sorte de l'intérêt des linguistes roumains même avant l'apparition de la discipline proprement-dite. Il s'agit entre autres de l'unification de la langue, de l'étude de l'histoire de la langue et de la langue ainsi nommée populaire, de la relation entre l'histoire culturelle et le lexique, de l'explication de l'union linguistique balkanique, tous des aspects qui révèlent la relation entre la langue et la société.

Les directions de recherche qui ont abouti aux méthodes sociolinguistiques sont, à l'avis de Bochmann, la dialectologie, la sociologie de l'école de D. Gusti, la stylistique et l'étude des argots. (Pour ce qui est de la stylistique, Bochmann est d'avis que seule une perspective sociolinguistique peut expliquer la différenciation des styles ; cette discussion doit être rattachée à celles de Gh. Bulgăr et de Magdalena Vulpe, toujours dans ce volume). De nos jours, il y a un intérêt tout particulier pour la sociolinguistique, pour la psycholinguistique (Tatiana Slama Cazacu et son école), pour la linguistique appliquée, pour la dialectologie d'orientation sociologique (groupe de Bucarest de Boris Cazacu).

Une discussion sociolinguistique de la définition généalogique du roumain est proposée par Al. Niculescu, *Die Romanität der rumänischen Sprache und Kultur* (p. 35—52). La définition du roumain due à Al. Rosetti<sup>1</sup> montre, selon Al. Niculescu, que le roumain est le latin qui reste fidèle à soi-même dans chaque période de son évolution. Les Roumains avaient la conscience de leur origine, de leur continuité et de leur unité, fait prouvé par leur nom, *român*, et par les connaissances que les érudits occidentaux des XV<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles en avaient, connaissances acquises des Roumains eux-mêmes. Entre les aspects que la méthode sociolinguistique met en évidence d'une manière peut-être plus systématique que les recherches antérieures nous mentionnons : Le processus de romanisation de l'Etat dace concerne la durée, l'intensité, le caractère populaire et parlé du latin oriental différencié ainsi d'une manière socio-culturelle du latin occidental. Le caractère rustique du latin de l'est est l'expression des communautés conservatrices et isolées, qui ont gardé leur identité par ce qu'on appelle "language loyalty". Le contact avec les autres langues du Sud-Est européen ne signifie pas que le roumain ne reste pas ce qu'il est, c'est-à-dire, la langue latine (une langue est formée à chaque moment et en même temps elle est en train de se former).

La force d'assimiler est un autre aspect de la loyauté à l'égard de la structure latine. Al. Niculescu démontre pour tous les moments de l'histoire du roumain son caractère roman. Les moments de l'histoire culturelle expliquent à leur tour le caractère de langue romane, gardé malgré ou même à l'aide des contacts avec des modèles culturels qui ne sont pas latins. Après 11 ou 12 siècles d'isolement, au XIX<sup>e</sup> siècle le roumain entre en contact avec l'Europe latine (romane) occidentale. Ce processus, nommé par Al. Niculescu d'après S. Pușcariu, réromanisation, représente l'approfondissement du caractère roman du roumain par la voie de la culture.

La conclusion souligne le fait que le caractère roman du roumain est non seulement un problème de structure, mais aussi un problème de culture. C'est ainsi qu'on peut parler d'une "language loyalty" gardée par tradition et d'une "culture loyalty".

Les études de Gh. Bulgăr et de Magdalena Vulpe, que nous avons déjà nommées (*Die Funktionalstile der rumänischen Sprache der Gegenwart*, p. 73—92, respectivement *Volkssprachlich, Dialektal, Mündlich*, p. 92—106) cherchent les critères qui délimitent certains aspects de la langue. L'article de Gh. Bulgăr nous semble conçu plutôt au moyen de la linguistique traditionnelle, malgré la définition donnée : "Die Funktionalstile... an ein bestimmtes gesellschaft-

<sup>1</sup> Al. Rosetti, *Istoria limbii române de la origini până în secolul al XVII-lea* (L'Histoire de la langue roumaine des origines jusqu'au XVII<sup>e</sup> s.), Bucarest, 1968, p. 77 et suiv.

tlliches Milieu bzw. einen Empfängerkreis werden und ihre optimale Information bzw. unmittelbare Beeinflussung bezwecken" (p. 74). Les descriptions détaillées de chaque style (scientifique, artistique, de la vie publique, administratif et de la presse) tiennent compte surtout des différences lexicales et de significations.

L'étude de Magdalena Vulpe fait un rigoureux essai théorique afin de mieux aborder la recherche de la subordination dans la phrase du roumain parlé<sup>2</sup>. Les schémas qu'elle propose pour le roumain actuel se réfèrent aux séries telles que : populaire, dialectal et standard, termes définis par les critères : distribution géographique et norme. L'opposition écrit/parlé (oral) part toujours du critère de la norme (p. 95) ; l'auteur considère comme oraux seulement les éléments spécifiques à la communication orale qui est en somme une communication improvisée. La conclusion de l'article doit être reproduite : "Die Opposition zwischen Norm und Elementen des mündlichen Ausdrucks wird bestimmt durch Faktoren, die dem Kommunikationsprozess bzw. Kommunikationsweise (dem Kanal) innewohnen, während die Opposition zwischen Norm und volkstümlichen bzw. dialektalen Elementen auf Faktoren beruht, die ausserhalb des Kommunikationsprozess liegen und die Kulturgeschichte berühren" (p. 103).

A ces quatre articles déjà cités qui ont un caractère plutôt théorique et général, s'ajoutent les autres articles du volume, qui étudient d'une manière sociolinguistique quelques aspects plus spéciaux du roumain. Bärbel Techtmeier (*Das Problem sprachlich-kommunikativer Normen und seine Widerspiegelung in den aktuellen Diskussionen um die Sprachkultur in der R. S. Rumänien*, p. 52—73) fait ressortir l'intérêt du public roumain pour la formation et la diffusion de la norme correspondant à l'évolution sociale actuelle. Il est intéressant de suivre dans ce volume la discussion sur la norme chez Magdalena Vulpe, Bärbel Techtmeier ou K. Bochmann.

B. Techtmeier constate dans le cas du roumain non seulement la diffusion des formes considérées correctes, mais aussi l'utilisation différenciée de la langue selon les situations.

Marilena Tiugan (*Soziokulturelle Interferenzen in einer Stadtgemeinde*, p. 106—114) s'intéresse au processus du passage de l'emploi du patois à celui de la langue littéraire, et aussi à l'attitude du locuteur envers sa propre manière de s'exprimer. L'auteur donne le questionnaire qui l'aide à enregistrer les opinions et les attitudes des sujets à l'égard de deux codes (le code littéraire et le code dialectal). Elle a travaillé dans une seule petite ville du voisinage de Bucarest mais les conclusions portent en même temps sur la description et sur la méthode en général : il est nécessaire de mener d'une manière plus approfondie l'analyse sociologique et historique pour compléter l'analyse linguistique. On constate que la relation entre le dialecte (ou patois) et la langue littéraire est une relation de coexistence et pas une relation d'exclusion réciproque. Les locuteurs incluent dans l'utilisation de la langue littéraire des aspects de leur patois qu'ils regardent comme une tradition qui doit être gardée.

L'étude de Mihai Conțiu (*Bemerkungen zum Berufswortschatz in einem rumänischen Textilbetrieb*, p. 115—124) et celle de Johannes Thiele (*Das Schicksal deutscher Lehnwörter im rumänischen Berufswortschatz am Beispiel der Fachterminologie des Schuhmacherhandwerks und der Schuhindustrie*, p. 125—142) donnent des analyses des différentes périodes des vocabulaires techniques (spéciaux), en suivant les voies de la formation de ces vocabulaires (les explications sont tirées de l'histoire des occupations respectives) et leurs utilisations selon la situation et le degré d'instruction et de formation des locuteurs. M. Conțiu présente par la méthode dynamique contextuelle (due à la psycholinguistique) la situation d'une fabrique, mais ses conclusions ont un caractère plus général. La formation du vocabulaire roumain de l'industrie de chaussures donne à J. Thiele la possibilité de suivre aussi l'histoire des relations dans ce domaine entre l'Europe Centrale et les Balkans.

Klaus Bochmann continue ses préoccupations concernant le vocabulaire social et politique du roumain et attire l'attention dans son étude (*Der politisch-soziale Wortschatz des Rumänischen bis zur Mitte des 19. Jhs. in seinen soziolinguistischen Dimensionen*, p. 142—153) sur les aspects d'une recherche lexicologique ayant un caractère sociolinguistique. On étudie non seulement les éléments de terminologie mais aussi les unités lexicales occasionnelles (de circonstance) qui donnent des indices sur la position de l'auteur (ou d'un groupe). Ce sont toujours les conditions historiques qui expliquent selon Bochmann les couches étymologiques du lexique social et politique en roumain. A part l'étymologie (qui est l'expression des divers modèles culturels), une autre dimension sociolinguistique est la manière dont on utilise les termes selon la situation et l'appartenance à une couche sociale. La troisième dimension sociolinguistique établie par Bochmann est celle des différents sens qu'un terme peut connaître selon le point de vue idéologique du locuteur.

<sup>2</sup> Le livre, paru ultérieurement, est une très bonne illustration de cette discussion : Magdalena Vulpe, *La subordination dans la phrase dans le daco-roumain parlé*, Bucarest, 1980, p. 29 et suiv.



Gabrielle Müller, l'auteur de l'étude qui se trouve à la fin de volume (*Zur soziolinguistischen Relevanz der Anredeformen im rumänischen Theater des 19. Jhs.* p. 153—170), propose un modèle d'analyse des formules à l'aide desquelles on s'adresse à quelqu'un. Ces formules sont un indice sur la structure sociale d'une société. Analysées dans le cadre d'une œuvre littéraire elles donnent des renseignements sur les héros. Mais l'analyse peut être menée au niveau de la langue contemporaine, avec profit à la fois pour la linguistique et pour la sociologie.

En effet, ce volume est très utile à la meilleure connaissance en même temps des divers aspects du roumain et des diverses voies de recherche dans la linguistique contemporaine. Par les suggestions des auteurs le livre s'avère utile pour les balkanologues aussi. On peut suivre les voies de recherche, proposées dans le cas du roumain, dans le cadre plus large du Sud-Est européen, afin de mieux comprendre les similitudes, mais aussi les différences<sup>3</sup>.

Cătălina Vătăşescu

АРХИВ НА НИКОЛАЙ ПАВЛОВИЧ. 1852—1894. (Les archives de Nicolas Pavlovitch. 1852—1894. Edition soignée par V. Atzeva), Sofia, BAN, 1980. 579 p.

La parution des volumes de correspondance — malheureusement si rare par rapport à ce que nous offrent les Archives et aux exigences scientifiques — est toujours saluée avec beaucoup d'intérêt. Les lettres échangées par des hommes de culture sont peut-être les documents les moins formels (si on les compare avec les mémoires ou le journal), car elles expriment la réaction directe et immédiate vis-à-vis des événements et phénomènes et nous restituent le paysage humain de l'époque avec ses relations socio-culturelles et politiques dans une stricte authenticité. La correspondance est surtout une source inépuisable d'informations d'une grande diversité, difficile à dénicher dans d'autres documents de l'époque. Et n'oublions pas encore un aspect propre surtout aux volumes de correspondance : un homme de culture entretient une riche correspondance — comme le témoin aussi le volume en question — avec des particuliers que la mémoire de la culture n'a aucune raison de retenir. Dans un volume de correspondance de ce niveau, les lettres revêtent d'emblée une autre signification, rien que par le contact avec l'univers de la personnalité culturelle en cause. Ces particuliers entrent, avec leurs univers, dans le circuit culturel par l'intermédiaire des lettres reçues ou envoyées. Et, survient une chose particulièrement intéressante : deux plans d'information, deux plans ou deux univers humains, celui de la personnalité culturelle en cause et celui du « particulier », celui-ci devenant graduellement autonome par une série d'informations et de problèmes, autres que celles de la personnalité ayant déclenché cette correspondance. Cet univers est tout aussi intéressant et remarquable du point de vue scientifique, et sociologique en premier lieu, que celui de la personnalité centrale. Le volume de correspondance du peintre bulgare Nicolas Pavlovitch en est l'exemple le plus prégnant. Nous avons insisté sur ces aspects justement parce que le volume de correspondance de Pavlovitch, tel qu'il fut organisé, offre des aspects dignes d'une discussion, tant pour ce qui est du système d'édition, que pour l'univers sociologique dont nous avons fait mention plus haut.

Le volume, tel qu'il a été conçu par son éditeur, V. Atzeva, comprend 491 documents des années 1852—1894, classifiés en trois sections : *Lettres et documents écrits par N. Pavlovitch dans les années 1852—1894* ; *Lettres adressées à N. Pavlovitch et d'autres documents qui le concernent provenant des années 1852—1893* ; *Annexe : Liste des fonds de provenance des documents ; Dictionnaire de mots inconnus ; Index des noms ; Index géographique ; Index thématique.*

Nicolas Hristakijev Pavlovitch, peintre et lithographe bulgare du XIX<sup>e</sup> siècle, intéresse particulièrement l'histoire de la culture car il se range parmi les premiers peintres laïcs bulgares de l'époque moderne dont la formation fut accomplie dans les Académies des Beaux-Arts de Vienne, Berlin et Munich. En ce qui concerne sa formation et son activité, il est d'une part, le porteur fidèle des traits spécifiques de la formation des intellectuels bulgares modernes et d'autre part, de l'apparition et de l'exercice de nouvelles professions artistiques dans la Bulgarie du XIX<sup>e</sup> s. Il est aussi l'artiste le plus populaire de l'époque grâce à ses lithographies aux sujets historiques. Une grande partie de sa correspondance tient à la diffusion et la vente de ces lithographies et tableaux, opération qui embrassait un vaste espace géographique compris

<sup>3</sup> Nous donnons un exemple : le lexique social et politique.

entre Istanbul — le territoire de la Bulgarie — Moscou — Odessa — le territoire de la Roumanie — la Serbie — l'Autriche, notamment là où vivaient des émigrants bulgares. La correspondance est liée aussi à la publication, dans les journaux et les revues bulgares, surtout de l'émigration — des petites annonces mentionnant la parution de nouvelles lithographies, des listes de souscripteurs, des articles critiques et nous considérons opportun d'y rappeler que l'œuvre de Pavlovitch constitue le sujet des premiers articles de critique d'art dans la Bulgarie moderne. Autour de ce problème tourne la correspondance de Pavlovitch, soit avec des personnalités culturelles (Petăr Beron, Vasil Beron, Kirjak Tzankov, Todor Ikonov), soit avec des commerçants plus ou moins connus de tous les coins de l'Europe qui, dans leurs épiceries, vendaient aussi les lithographies de Nicolas Pavlovitch, l'informant ensuite sur les cours de vente et en lui envoyant les listes de souscripteurs pour ses nouvelles lithographies.

La correspondance met en circulation un volume impressionnant d'informations, si nécessaires pour l'histoire de la culture bulgare, surtout pour l'histoire de la formation des intellectuels bulgares modernes. Il est généralement connu qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les gens de lettres étaient, pour des raisons d'instruction ou bien pour des activités politiques ou professionnelles, dans un perpétuel mouvement entre Târnovo, Kotel, Svištov, Istanbul, Athènes, Moscou, Pétersbourg, Odessa, Kiev, Kişinău, Bolgrad, Ismail, Jassy, Braïla, Bucarest, Alexandria, Turnu-Măgurele, Turnu-Severin, Belgrade, Zagreb, Prague, Vienne, München, Bonn, Berlin, Paris. La correspondance de Pavlovitch, couvrant ce trajet, nous offre d'importantes et précieuses informations quant à ses partenaires de tous les coins de l'Europe, dont certains ont suscité l'intérêt des historiens de la culture, informations qui viennent compléter les lacunes qui se font sentir dans la recherche et qui concernent le statut de ces intellectuels, leur pénétration dans différents milieux européens, leur caractère ainsi que les causes qui ont déterminé une série d'actions dans lesquels ils ont été entraînés. Pour ne donner qu'un exemple, rappelons que la correspondance des années 1852—1858 (première et deuxième partie) met au clair des aspects concernant la biographie de la famille Tzankov (Dragan, Anton, Iakov, Kirjak), dont le rôle joué dans le mouvement politique et culturel de renaissance bulgare n'est pas du tout négligeable, et qui fut étroitement liée au mouvement politique de l'émigration bulgare en Roumanie. Nous comprenons enfin pourquoi Anton Tzankov, qui vivait à Vienne, quitta l'Autriche en 1857 pour s'installer en Roumanie avec ses trois fils dont l'aîné, Kirjak, devint après 1867 une des personnalités de marque du mouvement politique et révolutionnaire bulgare en Roumanie. C'est encore par le truchement de la correspondance datant de la même période et qui couvre surtout les années d'étude que Pavlovitch effectua à Vienne, que nous avons recueilli des données sur le système de parenté de quelques familles bulgares de Sistov, mais se trouvant à l'époque à Belgrade, Bucarest, Zimnicea, Vienne pour soutenir les études qu'effectuaient les plus jeunes dans des différents centres de l'étranger.

Le système de la parenté a représenté une force dans la période de la renaissance bulgare et a contribué à la formation d'un nombre impressionnant d'intellectuels bulgares dans plusieurs centres européens. Les émigrés bulgares installés en Roumanie, en Russie ou en Autriche, en général des commerçants, mais aussi des intellectuels, étaient entourés en permanence par des jeunes venus de Bulgarie faire leurs études, pour lesquels ils supportaient les frais, qu'ils fussent apparentés ou tout simplement envoyés par des parents. Cette loi de la famille et des parentés a fonctionné chez les Bulgares comme un principe moral infaillible. Pour la sociologie bulgare cette loi pourrait constituer un thème de recherche sociologique qui aboutirait sûrement à des résultats importants pour une meilleure compréhension des mécanismes sur lesquels repose la culture moderne. C'est justement grâce à ce principe moral que Nicolas Pavlovitch accomplit ses études à Vienne, sur les frais de la famille Tzankov — avec laquelle il était apparenté par sa mère — et avec l'aide des autres Tzankov, de Sištov et Zimnicea, ainsi que celle de son frère, D. Pavlovitch, installé à Belgrade.

Avec cet univers directement lié à Pavlovitch, évolue en parallèle — dans le présent volume — celui des hommes avec lesquels il venait en contact : commerçants et artisans, instituteurs, prêtres et médecins, tous participant soit au soutien matériel, soit à la diffusion de l'œuvre d'art ou bien représentant différentes institutions bulgares culturelles ou politiques. À l'aide de cette correspondance peuvent être reconstitués, pour ne donner qu'un exemple, la liste des villes roumaines (où habitaient les émigrants) dans lesquelles ont été vendus les lithographies et les tableaux de Pavlovitch, le nombre de tableaux vendus, la liste des cabinets de lecture, des écoles et des rédactions qui ont acheté les productions artistiques de Pavlovitch. Les listes des souscripteurs nous informant sur les noms des personnes de Belgrade, Braïla, etc., qui ont acheté des lithographies nous aident de faire un calcul estimatif des sommes réalisées par la vente des œuvres de Pavlovitch sur le territoire de la Roumanie, de reconstituer la liste des agences commerciales, des magasins, des épiceries de Roumanie qui ont assuré ces

ventes. Les aspects de nature sociologique ou de sociologie de l'art, étudiés au niveau du public sont très nombreux et la correspondance de Pavlovitch acquiert son importance surtout par la multitude des aspects et des informations que nous aurions beaucoup de peine à trouver dans d'autres types de documents. C'est pour ces raisons-ci que nous sommes sensibles au geste inspiré de l'éditeur de porter son attention sur la correspondance du peintre Nicolas Pavlovitch.

Mais, il y a un aspect relatif aux modalités d'édition des correspondances, en général, qui concerne les volumes parus les dernières années. D'abord, la tendance de séparer les lettres reçues de celles envoyées. Dans le volume que nous analysons, à la page 5, le lecteur trouvera la lettre de Pavlovitch adressée à son frère en juin 1852, tandis que la réponse à cette lettre est insérée dans la deuxième partie du volume, p. 235, séparée par tout ce qu'avait écrit Pavlovitch jusqu'en 1894. Dans ces conditions, si l'on veut comprendre quelque chose, il faut se soumettre à une perpétuelle « course » entre les deux chapitres. Une édition chronologique de toutes les lettres serait souhaitable, surtout qu'elle faciliterait le travail des chercheurs et donnerait une image réelle plus logique.

Citons en ce sens l'excellent volume *Documente și manuscrise literare*, II (éditeur Paul Cornea) qui comprend la correspondance de B. P. Hasdeu, volume dans lequel le lecteur peut suivre l'image chronologique du processus de cristallisation dans l'imagination du savant d'une série de thèmes scientifiques ou littéraires ; de même, par l'intermédiaire de la correspondance qu'il porta avec sa fille, Iulia Hasdeu, se trouvant à Paris, nous découvrons, par exemple, quelles étaient à l'époque les voies de diffusion en France des fascicules de l'*Etymologicum Magnum Romaniae* demandé par des hommes de sciences européens. Et n'oublions pas le beau volume d'Ekaterina Koumariou *Alliographia* (la correspondance de Philippides avec Barbié du Bocage).

On pourrait reprocher au volume que nous analysons de n'avoir pas dressé au début de chaque partie la liste des auteurs, comme ont procédé, par exemple, les éditeurs de la correspondance de Rakovski.

Hormis ces menues observations qui ne découlent que des nécessités d'une recherche rigoureuse et du travail minutieux effectué par le chercheur dans les archives, les *Correspondances* de N. Pavlovitch marquent un événement et laissent la certitude d'une réussite. Une réussite qui nous fait penser combien rares sont les productions de ce genre et combien utiles seraient des volumes de correspondances provenant des fonds de la Bibliothèque Cyrille et Méthode de Sofia, d'autres fonds importants (celui des frères Hristo et Evlegui Gueorguiev, de Kiriak Tzankov qui est en même temps le plus riche fonds d'archives pour ce qui est du mouvement politique de l'émigration bulgare en Roumanie et de l'activité des trois comités centraux bulgares de Roumanie), le fonds I. Grudov e.a.

*Elena Siupjur*

KLAUS BOCHMANN, *Der politisch-soziale Wortschatz des Rumänischen von 1821 bis 1850*. Abhandlungen der sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Philologisch-historische Klasse, Band 69, Akademie Verlag, Berlin, 1979, 222 S.

Die Verfeinerung der wissenschaftlichen Forschungsmethoden ist eine der Bedingungen für die Weiterentwicklung der Forschung selbst. Sie betrifft sowohl die Möglichkeiten eines immer tieferen Eindringens in die verborgenen Strukturen des Forschungsgegenstands, als auch das gleichzeitige Beleuchten mit mehreren Lichtbündeln, um sein Erkennen und Erschließen von mehreren Gesichtspunkten aus zu gewährleisten. Änderungen werden auch in der Abgrenzung des Forschungsbereichs vorgenommen, der so zerlegt wird, daß er eine möglichst detailgetreue Analyse aller Aspekte ermöglicht.

Durch kumulative Berücksichtigung dieser Voraussetzungen im Rahmen der Forschungen im Bereich der Geschichte der Ideen, wie auch in der Perspektive der möglichst ins Einzelne gehenden Geschichte des Wortschatzes nach onomasiologischen Gruppen, vermuten die Sprachwissenschaftler, daß es ihnen gelingen wird, die Entwicklung der literarischen Sprache zu rekonstruieren.

Die methodologischen Untersuchungen auf diesem Gebiet gaben sowohl den theoretischen lexikologischen Forschungen, als auch jenen der Semantik des historischen Textes einen

Antrieb, wobei die Fachleute die Meinung vertreten, diese könnten „quasi historiques, quasi sociologiques par leurs objets et leurs méthodes, alors même que l'épistémologie qui les inspirent peut-être très divergente“<sup>1</sup> sein.

Mit einer sehr genauen Umreißung der Ziele, des Gegenstandes und der Methoden der Untersuchung, nimmt K. Bochmann sich vor, in der vorliegenden Arbeit, zum ersten Mal eine erschöpfende Erforschung der rumänischen sozial-politischen Terminologie in der Zeitpanne 1821–1850 durchzuführen. Es ist eine onomasiologische Gruppe mit höchst labilen Grenzen, die starke Ausstrahlungen in andere Bereiche aufweist, die aber andererseits auch Termini gebraucht, die anderen Gebieten eigen sind.

Wir erachten, daß die Untersuchung dieser Terminologie von größter Bedeutung für die Untersuchung der Denkweisen ist, denn sie widerspiegelt wesentliche Aspekte des Lebens des Menschen in der Gesellschaft; das selbstverständlich nicht in einem direkten Verhältnis: die Wörter sind kein getreues und automatisches Abbild der Wirklichkeit, sie suggerieren ein Modell dieser Wirklichkeit, eine mögliche Situation des bezeichneten Gegenstandes. Die Textanalyse gibt dem Sprachwissenschaftler die Gelegenheit, sowohl den Sinn des Textes im allgemeinen festzustellen, als auch die Bedeutung jedes einzelnen Elements wiederzuentdecken und dadurch das System aus der Beziehung: Dokument – Realität herauszuheben<sup>2</sup>.

Diese Arbeit hat ebenfalls zwei Ebenen, die der Autor während der Analyse berücksichtigt, jene der eigentlichen Geschichte mit der Untersuchung der Ideen aus den erforchten Texten und die linguistische Ebene der Untersuchung der lexikalischen Entsprechungen der Gedanken. Professor Bochmanns Analyse erfaßt nünanciert sowohl auf der ersten Ebene die Zahlreichen ideologischen Verbindungen, die Tatsache, daß die revolutionären Gedanken in verschiedenartigen Texten auftauchten, je nach der sozialen Abhängigkeit, als auch die linguistische Ebene.

Er befaßt sich mit der Zeitpanne der rumänischen Revolutionen, die, wie Professor Al. Niculescu sich ausdrückt, „in tutte le sue ipostasi conosciute è oggetto di ricerca, è un problema linguistico e socio-culturale che interessa la intera storia della lingua, del popolo e della nostra cultura“<sup>3</sup>.

Für die Feststellung des Entwicklungsstadiums der Terminologie vor 1821 werden einige frühere Anhaltspunkte vorgelegt: „Der rumänische politisch-soziale Wortschatz vom 14. bis zum 18. Jahrhundert“ und „Der politisch-soziale Wortschatz in der Zeit von 1800 bis 1820 (Politisch-administrative Wortschatz, Zentrale politische Begriffe der Siebenbürgische Schule; Der Wortschatz der sozialökonomischen Beziehungen).

Für die Zeitpanne 1821–1850 wird das linguistische Material aus alten möglichen Quellen exzerpiert, die aufschlußreich sein könnten. Im Prinzip wird die Analyse des lexikalischen Materials nach der Untersuchung der Bedeutung der Begriffe vom Standpunkt der Auffassung der Zeitgenossen vorgenommen. Diese Haltung setzt die Notwendigkeit der Zweifachen Entschlüsselung der Kommunikation durch einen „Vermittler“ voraus, aber nur in dieser Perspektive kann man die Art einschätzen, in der die Zeitgenossen die sozial-politische Terminologie ausgearbeitet, rezipiert und vermittelt hat. Die Erklärung der Termini geschieht vom Standpunkt der umfassenden Analyse des Inhalts des Dokuments, wobei die semantische Analyse der Termini in synchroner Weise zur Aufdeckung der vielfachen Bedeutungen der Kommunikation führt.

Das Herantreten an das linguistische Material geschieht sowohl vom Standpunkt seiner Herausgabe als auch vom Standpunkt seiner Rezeption, im Sinne der Verwendung von Informationen sowohl als offiziellen Akten, als auch aus Privatkorrespondenzen, Memorien, persönlichen Aufzeichnungen usw. Besonders wichtig Seheinen uns die Belege aus privaten Schriften zu sein, denn sie bewahren ideolektale Gewohnheiten. Obwohl die Unterscheidung zwischen dem Revolutionären, der eine Proklamation verfaßt hat und dem Beamten, der den betreffenden politischen Terminus gebraucht hat, ohne sich auch den ideologischen Sinn angeeignet zu haben, wesentlich ist für die ideologische Perspektive, kann doch eine Assimilierung durch eine breite

<sup>1</sup> Alain Ray, *Le lexique: images et modèles. Du dictionnaire à la lexicologie*, Paris, Armand Colin, 1977, S. 204. Cf. Lucien Lefevre, *Civilisation: le mot et l'idée*, Paris, 1930; G. Matoré, *Le Vocabulaire et la Société sous Louis Philippe*, Genève – Lille, 1951; J. Dubois, *Le vocabulaire politique et sociale de 1869 à 1872*, Paris, 1962.

<sup>2</sup> L. Trenard, *Histoire et sémantique*, RESEE, X, 1972, Bd. 3, S. 431.

<sup>3</sup> Al. Niculescu, *Lessico della rivoluzione romana nel sec. XIX*, RESEE, XVII, 1979, Bd. 4, S. 735–746.

Schicht auch der Auffassungen, die die Ideale der eigenen Bestrebungen darstellten vermutet werden. Mehr als in jedem anderen Gebiet scheint es uns, daß die revolutionären Persönlichkeiten und Gruppen eine ausschlaggebende Rolle in der Behauptung der Terminologie gespielt haben.

Die Tatsache, daß zwei Kategorien von „Texten – Kommunikationen“ verwendet werden, veranlaßt uns zu vermuten, daß es möglich wäre, die Häufigkeit der Verwendung der Termini in verschiedenen Kategorien von Schriften auch prozentuell zu verfolgen. Der Bereich erlaubt die Untersuchung der lexikalischen Komponenten in kleineren Gruppen, da es Struktur-differenzierungen zwischen der Terminologie der Verwaltung, deren Gebrauch durch die offizielle Verwendung gesetzlich festgelegt war und der Stereotypie der geläufigen Formeln gibt, wie auch ihrem technischen Charakter und der sozial-politischen Terminologie, die den Gebrauch von ideologischen Konzepten voraussetzt, der einzigen, die die Denkweise einer Epoche aufdeckt. Das ist, wie wir vermuten, auch der vom Autor verwendete Grundsatz (siehe in diesem Sinne die Unterkapitel: „Politisch-administrativer Wortschatz“ (S. 47-76), „Die Entwicklung von Handel und Gewerbe und ihr lexikalischer Ausdruck“ (S. 52), im Vergleich zu „Die politische Literatur“ (S.60) oder „Zum sozialphilosophischen Denken“ (S. 83-109). Die Struktur der Kapitel, das heißt, die Art und Weise, in der die Analyse durchgeführt wird, widerspiegelt die Tatsache, daß man von zwei terminologischen „Kategorien“ sprechen kann: Termini „technischen“ Typs oder „Konzeptual“ Typs der weiten Verbreitung. In Kapiteln, wie: „Der Nationalgedanke und seine lexikalische Widerspiegelung“ (S. 88), „Die Revolution, ihre Schlagwörter, Mittel und Ziele“ (S. 145) oder „Die Lexik der nationalen Frage“ (S. 170), bemerkt man die Interferenz der beiden Ebenen mit klarer Bezugnahme auf die Analyse der Auffassungen „von denen man weiß, daß sie den Revolutionären eigen waren“ oder der schon vorher festgelegten Bedeutungen. Die Termini werden in einem möglichst weiten Kontext analysiert (der auch ins Deutsche übersetzt ist), wobei am Ende einiger Kapitel die Termini verzeichnet stehen, die in einem zeitlich beschränkten Intervall vorwiegend gebraucht wurden. Das Kapitel über die Sprache mancher Periodika scheint ziemlich synthetisch zu sein, gerade dort, wo wir terminologische Belege aus den Massenmedien zu finden gehofft hatten.

In dieser Phase, wo die linguistischen Erklärungen das Verständnis der Bedeutungen fördern, deren Schwankungen auch der Natur der Texte zuzuschreiben war, je nach dem Milieu, für das es gedacht war, abhängig auch von der intellektuellen Ausbildung des Empfängers aber auch von der Bedeutungs „menge“, die der Autor aufzudecken beabsichtigte, ist es absolut notwendig, auch die Geschichte mancher Ereignisse, die den betreffenden Text verursacht haben, ausführlicher darzulegen.

Man hätte parallel (in der Fußnoten) noch mehr interpretative Meinungen über jene Periode anführen können, aber der Autor hat es vorgezogen sein Wissen in Formulierungen des eigenen Standpunkts zu dissimulieren. So sind etwa die sehr richtigen Beurteilungen im Kapitel „Der politisch-soziale Wortschatz Tudor Vladimirescus und seiner Gegner“: „Tudor dagegen mußte sich für die neuen Ideen und Erfahrungen auch einer neuen Wortschatzes bedienen. Er tat dies im Rückgriff auf die traditionellen Mittel und den expressiven Reichtum des Rumänischen, was ihn oft zu weit ausholenden Umschreibungen zwang, ihm zugleich aber auch das Verständnis der von ihm geführten Massen sicherte. Der Griff zum lateinisch-romanischen Neologismus war ihm durch die Grenzen seiner Bildung und durch die Volksnähe seiner Propaganda verwehrt“ (S.56). Die ideologische Vorbereitung der Revolution von 1848 wird unter allen Aspekten in folgenden Kapiteln verfolgt: „Die sozial- und gesellschaftsphilosophische Terminologie“; „Gesellschaft“ und „gesellschaftlich“; „Klasse“ und „Klassen“; „Partei“ und „Parteien, politische Kräfte und Gruppierung“; „Die soziale Frage und ihre Terminologie“ usw.

Mit einer massiven Hinwendung zum terminologischen Neologismus durchbricht der rumänische politisch-soziale Wortschatz die Schranken des traditionellen lexikalischen Systems. K. Bochmann analysierte auch die Neosemantik der in der Sprache schon vorhandenen Termini, und die sich wiederholen und untersucht auch die alten Termini (griechischer, türkischer oder slawischer Herkunft), die in dieser Periode aus dem Rumänischen verschwunden sind. So finden wir in seiner Arbeit „letzte“ Belege für einige Wörter: *mahometism* (bei Bălcescu; im Wörterbuch der rumänischen Sprache – DLR bei C. Negruzzi), *partnici* (bei Mumuleanu); oder Bedeutungen, die im Wörterbuch der rumänischen Sprache (DLR) nicht verzeichnet wurden: *retroactiv* „Reaktionär“ (S. 140). Aus dem so reichhaltigen bibliographischen Material, das er verwendet hat, entnahm der Autor einige Wörter, die im DLR nicht vorkommen: *naționalime*, *patriofime* (S. 91) *parvalahism* (S. 178), *reformătuire* (S. 62), *refusarist* (S. 78), *reprenderisi* (S. 79), *revoluționar* (Subst., S. 142).

Die Schlußfolgerungen des Autors sind vielseitig. Sie erlauben uns, als wichtigsten Aspekt folgende Tatsache zu betrachten: „Unter qualitativ neuen Kommunikationsbedingungen – Vielfalt, Umfang und Massenwirksamkeit der politischen Sprache sind in einem nie gekanntem Ausmaß gegeben – bilden sich Züge der politischen Sprache heraus, die für das Rumänische bis dahin weitgehend unbekannt waren und die für den späteren politischen Sprachgebrauch den Grundstein legen“ (S. 182).

Die literarische Sprache von heute ist ein Beweis der Tatsache, daß die lexikalischen Optionen der Revolutionäre gut ausgewählt waren, weil sie in breiten Schichten Verbreitung fanden und, was am wichtigsten ist, sie haben sich in der rumänischen Sprache eingebürgert. Deshalb erachten wir, daß die Meinung des Autors: „Eine elitäre Kultur sonderte sich einschließlich ihrer Sprache von der Massenkultur ab“ (S. 185), die Widerspiegelung einer These ist, die für andere Kultur zutrifft, aber nicht für die rumänische. Der allgemeine Zutritt zur Schule erleichterte die Verbreitung der „Bildung“ in den unterschiedlichsten rumänischen Milieus. Was das Eindringen der politischen Terminologie in das bäuerliche Milieu betrifft, sind wir der Meinung, daß man keine Einschätzungen diesbezüglich machen kann, solange man noch keine Texte untersucht hat, die aus diesem Milieu stammen. Die Tatsache, daß man Beweise heranzieht, die sich aus einer dialektalen Umfrage ergaben, ist nicht aufschlußreich, da es sich um eine andere linguistische Ebene, jener der „langage“, die andere Forschungsmethoden notwendig macht<sup>4</sup>.

Die Arbeit Prof. K. Bochmanns ist wegweisend in der Erforschung der sozial-politischen Terminologie (das geht auch aus der zitierten Bibliographie hervor, aus der aber viele rumänische Beiträge fehlen, die es verdient hätten, angeführt zu werden)<sup>5</sup>. Sie ist ein Beweis dafür, daß der Autor alle Feinheiten der rumänischen Sprache genau so beherrscht, wie ein nativ speaker und veranlaßt uns, weitere wertvolle Beiträge von ihm auf diesem Gebiet zu erwarten, besonders auch darum, weil eine Arbeit dieser Art, in gewissem Maße auch eine Geschichte der Zivilisation der betreffenden Epoche ist.

Zamfira Mihail

<sup>4</sup> Cf. G. Ivănescu, *Storia delle parlate popolari e storia delle lingue letterarie*, „Philologica“, Craiova, II, 1971, S. 22.

<sup>5</sup> Einige Druckfehler wurden übersehen, der Autor Leont'ev ist eigentlich Liviu Leonte, C. D. Ioga ist C. D. Loga (Verzeichnis der Personennamen, S. 192) und der Titel der Arbeit von G. Istrate ist „Limba română literară“ (S. 9). Es ist uns nicht klar, aus welchem Grunde im Verzeichnis der Schriften des Textkorpus und ihrer Abkürzungen die Namen der mit der Herausgabe betreuten Personen nur bei einigen Ausgaben angegeben werden, ebenfalls erscheint uns das verwendete System der Abkürzungen inkonsequent.

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: HARALAMBIE MIHĂESCU (H.M.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.); TUDOR TEOTEI (T.T.); ELENA NATALIA IONESCU (E.N.I.); ION-RADU MIRCEA (I.R.M.); CONSTANȚIN IORDAN-SIMA (C.I.-S.); LIA BRAD (L.B.); ANCA VASILIU (A.V.)  
Publiées par les soins de *Elena Scărlătoiu*

*Micul Atlas lingvistic român* (Le petit Atlas linguistique roumain). II<sup>e</sup> partie (ALRM II). Tome IV. Ed. Academiei, Bucarest, 1981, 24 pp., cartes 1315—1714, 02, 010, 012

Ce volume réunit un matériel recueilli par les enquêtes réalisées durant la période 1930—1938 dans 400 centres du dialecte daco-roumain en usage au nord du Danube, 1 centre (02) du dialecte istro-roumain (Yougoslavie), 1 autre centre (010) du dialecte aroumain (Grèce) et 1 centre du dialecte mégléno-roumain (Grèce) (012). De cette manière, les spécialistes disposent d'une série de faits morphologiques susceptibles de contribuer à l'étude de la structure du roumain. En même temps, ces faits donnent la mesure de la différence entre les parlers des régions respectives par rapport à la langue littéraire. La variété des formes concourt à préciser l'étymon, par exemple, pour *lepăda* = « abandonner », on a proposé les verbes latins *lapidare* et *liquidare*. Or, les variantes : *lepădat*, *leapădat*, *lăpădat*, *să lepede*, *să lapede*, *să leapede*, complétées par l'impératif : *leapădă*, *lapădă*, plaident en faveur du second verbe latin précité. Les formes *să dărîme*, *să dărîme*, *să dărîme*, *să dărîme* (de *dărîma* = « démolir ») ne s'opposent par à l'étymon latin *daramare* (subjonctif : *deramet*). La forme littéraire *agăța* présente dans les parlers de l'ouest la variante *acăța*, proche du prototype latin *adcaptiare*. Tout à fait isolée s'avère la forme *văz* = « je vois » face à la forme analogique, de date plus récente, *văd* et c'est le même cas pour *rump* (*rumpo*) par rapport à *rup*. Du latin *currere* est né le roumain *cure* ou *curge*, sous l'influence de *merge* : la première de ces formes devait persister dans les parlers plus conservateurs de l'ouest. La forme littéraire *abia* « à peine » offre, dans les dialectes, les variantes *abe*, *abea*, plus proches du prototype latin *advix*.

Notons qu'en général, les parlers roumains se révèlent plus conservateurs dans les zones du sud-ouest. Ils tendent à innover au fur et à mesure qu'on remonte vers le nord-est. Retenons aussi que les régions isolées sont sporadiques, l'unité relative de la langue roumaine étant évidente.

H.M.

OSIDIO GETA, *Medea*. Introduzione, testo critico, traduzione ed indici a cura di Giovanni Salanitro. Con un profilo della poesia centonaria greco-latina. Edizioni dell'Ateneo, Roma, 1981, 178 p. (Bibliotheca Athena, 24)

A l'aube de notre ère, le poète Ovide en exil à Tomis (Constanța) composait une tragédie en vers iambiques, intitulée *Médée*, perdue aujourd'hui. Plus tard, vers la fin du II<sup>e</sup> siècle, un autre poète, Hosidius Geta, c'est-à-dire « le Gète » (fort probablement originaire de Scythie Mineure), a écrit à son tour une tragédie sur le même sujet et avec le même titre. Cet ouvrage de 401 hexamètres, peut-être s'inspirant de l'œuvre du grand exilé de Tomis, s'est conservé jusqu'à nos jours. Son importance réside dans le fait qu'elle nous permet d'induire le contenu de l'œuvre ovidienne, en rendant, par ailleurs, plus accessible la poésie dite « centonaire ». Ce terme

s'applique à la poésie scholastique, caractérisée, suivant l'auteur „in modo particolare e, direi, esclusivo dall'accurata e scrupolosa imitazione di un modello letterario, tanto pedissequa da confinare col vero e proprio plagio" (p. 16).

Le présent ouvrage nous fournit toute facilité en vue d'une meilleure connaissance de ce genre, c'est-à-dire : texte critique, version italienne, commentaire philologique et introduction dans l'œuvre du poète. On remarquera le style simple de cette tragédie, sans fioritures ou diminutifs à l'au de rose ; dépouillé de mots composés d'origine populaire, ainsi que de la moindre expression précieuse. Et pourtant, on ne retrouvera pas dans ce style le naturel du dialogue quotidien. Malgré ses qualités, l'ouvrage ne se situe pas à la hauteur d'une œuvre littéraire supérieure.

H.M.

PH. MALINGOUDIS, *Studien zu den slavischen Ortsnamen Griechenlands. 1. Slavische Flurnamen aus der messenischen Mani*. Mit 7 Karten. Franz Steiner Verlag, Wiesbaden 1981, 192 pp. (Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz. Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlicher Klasse, Jhg. 1981, Nr. 3).

L'auteur examine la toponymie mineure d'origine slave dans cinq villages situés à l'ouest de la montagne de Taygète, vis-à-vis du golfe Messénien, entre les localités de Kardamyle, Leuktron et Oetilion, au sud-est de la ville de Kalamata du Péloponnèse. Pour en préciser l'étymon, il use de la méthode comparatiste, réunissant à l'appui un nombre suffisant d'analogies. Son premier objectif est de dégager le système linguistique qui se trouve à la base des toponymes en question. Cet examen repose sur des études slaves très poussées, tendant vers des conclusions de linguistique générale. Mais à quel point les résultats obtenus peuvent-ils servir comme moyen d'étude (chronologie et diffusion géographique) de la population slave du Péloponnèse mentionnée par les sources médiévales? L'auteur se propose de répondre à cette question dans le ou les volumes suivants, à partir d'un nombre de faits plus important. Pour le moment, il formule quelques conclusions de première importance, également valables pour l'étude de la toponymie slave en territoire roumain, à savoir :

1) Les appellatifs dans le genre de *poljana* ou *musga* utilisés dans la toponymie ne sauraient prouver avec certitude la présence d'une population slavophone, car ils circulent aussi comme noms communs en grec.

2) De même, les suffixes d'origine slave relevés dans la toponymie, mais productifs dans le parler vulgaire, ne sont guère concluants.

3) Les noms hybrides, tels *Lipochori* (*lipa* « tillcul » et *chori* « village ») et *Podgora* (*pod* « jambe » et *gora* « montagne »), montrent que ceux qui en ont usé pour la première fois connaissaient le grec.

4) Un certain nombre de toponymes slaves ont été importés par les immigrants albanais ou vlaques, qui y ont laissé des traces du phonétisme albanais ou vlaque.

5) A l'étape actuelle de la recherche, il est encore trop tôt pour affirmer que la toponymie slave du Péloponnèse est de facture bulgare.

Par conséquent, l'auteur pense nécessaire un élargissement sensible de l'horizon de la recherche reposant sur de solides bases scientifiques. C'est seulement à ce prix que la toponymie pourra devenir une véritable source historique. Le présent ouvrage apporte une contribution d'un mérite incontestable, digne en tout point d'être continuée. Il est évident que l'étude de la toponymie mineure, encore à ses débuts seulement dans le Sud-Est de l'Europe, offre un vaste champ de recherche pour plusieurs générations de spécialistes.

H.M.

BYZANTIAKA Περίοδος Μεσσαωνικού 'Ελληνισμού. 'Επιστημονικών ὄργανον 'Ελληνικής ιστορικής 'Εταιρείας. Tome I. Thessalonique, 1981, 156 pp.

Cette nouvelle revue est l'organe de la Société d'histoire hellénique. Son premier objectif est l'étude de l'histoire médiévale. C'est une publication dirigée par le professeur J. E. Karayanopoulos et bénéficiant de la collaboration de P. Katsonis et de V. Katsaros. Au sommaire du premier fascicule figurent les contributions suivantes : W. Ohnesorge, L'empereur Basile I<sup>er</sup> et les Sarrasins dans une perspective européenne (p. 11—35) ; Th. Korres, Le mouvement



des « Helladikoi » au VIII<sup>e</sup> siècle (p. 39—49) ; P. Schreiner, Un texte vulgaire sur le couronnement impérial à l'époque de la Turcocratie (p. 53—57) ; D. Niketas, Une citation d'après Papias-Holobolos (p. 61—66) ; M. Grigoriou-Ioannidou, A propos de l'épisode Kouver des « Miracles de St. Démètre » (p. 69—87) ; V. Nerantzi-Varmezis, L'émigration de Constantinople de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle (p. 91—97) ; V. Katsaros, Le monastère byzantin Prodromos de Hellas, dernière halte dans la vie de Michel Choniates (p. 101—127) ; D. Misiou, Le règne de Constantin VII et d'Irène et leurs monnaies (p. 141—156).

A en juger d'après ce sommaire, la nouvelle revue se propose de stimuler les jeunes chercheurs tout en mettant l'accent sur l'histoire locale et en œuvrant pour la diffusion des études historiques dans l'enseignement de tous les degrés. En même temps, elle semble vouloir ouvrir ses pages à un grand nombre de collaborateurs grecs et étrangers.

H.M.

SALVATORE NICOSIA, *Elio Aristide nell'Asclepieo di Pergamo e la retorica ricuperata*. Palermo, 1979, 71 pp. (Università di Palermo. Istituto di Filologia Greca. Quaderni 7).

La portée du rôle tenu par la rhétorique antique dans le contexte byzantin est généralement connue. Aelius Aristides (117—187), l'un des coryphées de la floraison des traditions classicisantes à l'apogée de la domination romaine, aristocrate d'une culture raffinée, imitateur de Démosthène et excessivement sûr de lui, mais malade presque toute sa vie, fait l'objet de cet essai, présenté avec beaucoup de clarté et une large compréhension, le tableau dans son ensemble reposant sur une parfaite connaissance de l'époque. Son œuvre, c'est-à-dire ses déclamations, ses traités de rhétorique et ses 55 discours (ceux à sujet sacré notamment, numérotés de 47 à 52) sont étudiés par l'auteur avec le souci de bien comprendre et d'expliquer aussi bien la personnalité que la psychologie du personnage. A l'instar d'autres grands malades qui ont illustré la littérature grecque antique — par exemple, un Basile le Grand ou un Grégoire de Nazianze — Aelius Aristides trouve un refuge dans la foi et puise en lui-même assez de force pour créer une œuvre originale. L'intérêt de cette œuvre augmente à fur et à mesure que l'on saisit mieux les conditions matérielles et les circonstances de sa vie et de la lutte qu'il a été appelé de livrer pour vaincre. On constatera chez lui une vanité incommensurable qui, chez un être en parfaite condition physique, aurait pu devenir nuisible, en l'amoindrissant. Mais dans son cas, de perpétuel damné de par la maladie, ses efforts surhumains de se dépasser et de dépasser ses contemporains par une œuvre durable ne laissent de saisir : efforts géants conférant à son activité une force d'irrésistible séduction. A la vérité, on est confronté à une grande personnalité culturelle et à un véritable artiste, qui sait instruire et charmer tout à la fois grâce au parachèvement de son style, fruit d'un long labeur. Le but de son interprète moderne est pleinement touché puisqu'il parvient à sortir de l'oubli un écrivain antique, jetant le jour sur ses mérites très réels et le rendant accessible à un nombre imposant de lecteurs.

H.M.

QUINTINO CATAUDELLA, *La cultura bizantina in Sicilia* dans *Storia della Sicilia*, vol. IV, Palermo, 1980, p. 1—56.

La „Magna Graccia” comme on appelait la Sicile dans l'Antiquité, demeurée pendant longtemps comme partie composante de l'Empire byzantin, devait produire aussi une remarquable littérature en langue grecque, surtout aux IX<sup>e</sup> — X<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Membre de l'Académie „dei Lincei”, savant doué d'une force toute particulière d'analyse et de synthèse, l'auteur brosse le tableau de cette littérature en sept chapitres de : généralités, théologie et exégèse, rhétorique sacrée, historiographie, hagiographie, poésie médiévale et poésie lyrique profane. Une continuité presque sans césure jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle se fait remarquer avant toute chose. La littérature ecclésiastique domine, cependant que la littérature laïque, d'inspiration classique s'affirme au XII<sup>e</sup> siècle. Epanouie à la périphérie de l'aire du grec et en contact direct avec la culture occidentale sous sa forme latine, la littérature byzantine de Sicile, illustrée par environ 25 écrivains appartenant pour la plupart au clergé, comporte des traits originaux, qui lui sont propres, que la présente étude analyse avec finesse et grâce à une information exhaustive. Une partie des œuvres respectives ont bénéficié de bonnes éditions critiques, publiées par le soin de l'Institut sicilien d'études byzantines et néohelléniques de Palermo dirigé par Bruno Lavagnani. Quelques autres seront encore publiées sous les mêmes auspices.

Il va sans dire que cette littérature de langue grecque ne pouvait trouver en Sicile un nombre excessif de lecteurs, car l'île avait subi une forte romanisation et se trouvait sous le contrôle de l'Eglise romaine. Néanmoins, l'élément grec gardait ses liens avec Byzance, qui disposait d'une flotte puissante et dont le grand prestige international était encore intact à la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

H.M.

BESIM BOKSHI, *Rruga e formimit të fleksionit të sotëm nominal të shqipes*. (La voie de la formation de la flexion nominale de l'albanais d'aujourd'hui), Pristina, 1980, 395 p.

Le livre de Besim Bokshi concerne un sujet très important et en même temps controversé de la morphologie albanaise (seule la riche bibliographie qui accompagne l'ouvrage est un indice suffisant). Etant donné que la discussion sur quelques aspects du système nominal albanais (p. ex. l'inventaire des articles, l'enclose de l'article défini, etc.) intéresse à un haut degré la linguistique balkanique aussi, nous considérons très utile de présenter quelques solutions proposées par le linguiste albanais.

L'auteur se propose de suivre, dans le cas de la flexion nominale — surtout par la méthode de L. Hjelmslev — la relation entre les désinences des cas, les désinences de nombre, les articles, l'adjectif, les prépositions et l'ordre des mots. Besim Bokshi reconstruit quatre phases de l'albanais, depuis le stade indoeuropéen jusqu'au niveau contemporain, en tenant compte de l'évolution de l'accent. L'albanais contemporain ne garde plus la flexion nominale de la période indoeuropéenne; la flexion actuelle est le résultat des transformations telles que : la perte et puis la formation de nouvelles désinences, l'évolution des thèmes des noms, l'apparition des articles. L'inventaire des articles albanais comprend : l'article indéfini, l'article défini, l'article possessif (pronominal) et l'article de l'adjectif<sup>1</sup>.

L'agglutination de l'article défini en postposition est expliquée dans le syntagme adjectif-nom. B. Bokshi suppose les phases<sup>2</sup> : *i thellë pus* > *i ≠ pus* > *i thellë i pus* > *i thellë i ø* « puits profond » (p. 52), prenant en considération un ordre des mots différent de l'ordre actuel et tenant compte à un moment donné de l'évolution des adjectifs sans article et qui peuvent être utilisés aussi comme des noms. L'exemple donné est : (një) *djalë trim* et (një) *trim djalë* (garçon vaillant) (p. 48). Donc, le syntagme qui explique l'agglutination selon Bokshi, en albanais a un ordre différent de l'ordre du syntagme explicatif en roumain : *homo ille bonus*<sup>3</sup>.

Pour ce qui est de l'article de l'adjectif, Bokshi considère qu'il n'apparaît pas dans le syntagme *pusi thellë* > *pusi i thellë* (par répétition). Il propose une explication sémantique : l'article de l'adjectif est en réalité l'article défini qui perd sa signification déterminative en contact avec l'adjectif. La même explication est fournie pour l'article possessif (voir surtout p. 346 et suiv., p. 350 et suiv.)<sup>4</sup>. En ce qui concerne la sémantique des articles, nous rappelons aussi le trait « expressivité » de l'article défini (une définition en serait nécessaire).

<sup>1</sup> V. p. ex. I. Coteanu, *Morfologia numelui în protoromâna (româna comună)*. La morphologie du nom en proto-roumain. Le roumain commun, Bucarest, 1969, p. 95 et suiv., avec bibliographie.

<sup>2</sup> V. aussi B. Bokshi, *The origine of the post-positive article in balkan languages*, Quatrième Congrès International des études du Sud-Est européen, Ankara, 13—18 août, 1979, Abrégés des communications et des co-rapports.

<sup>3</sup> La solution proposée par Bokshi mérite toute l'attention. Nous trouvons moins claire la manière dont l'article, entre l'adjectif et le nom, *i thellë i pus*, qui est lié au nom, devient à un moment donné la marque exclusive du mot qui occupe la première place (adjectif ou nom). Il reste aussi à éclaircir pourquoi les mots changent d'ordre, pourquoi donc le nom doit ainsi occuper la première place et aussi même quelle est la voie par laquelle apparaît l'article *i* entre l'adjectif et le nom. On peut aussi se demander pourquoi le nom perd la possibilité d'être articulé par un article prépositif.

<sup>4</sup> La description de Bokshi aurait besoin de plusieurs précisions chronologiques, surtout d'une explication concernant la chronologie relative de ces trois catégories d'article : défini, de l'adjectif, possessif. Les observations éparses dans le livre suggèrent que l'ordre supposé par l'auteur commence par l'article indéfini et l'article défini qui entraient dans la même catégorie (quels sont les critères qui déterminent cette synonymie entre l'article indéfini, les pronoms démonstratifs et l'article défini qui provient des pronoms démonstratifs?).

Nous trouvons intéressante l'explication concernant le fait que l'article de l'adjectif n'apparaît pas à tous les adjectifs. Selon B. Bokshi, l'article apparaît comme une marque des adjectifs qui sont omonymes des adverbes et des participes<sup>5</sup>; il n'est pas nécessaire pour les adjectifs omonymes des noms.

L'article possessif apparaît auprès des formes de datif. Il s'agit donc ici, comme pour le roumain, du besoin de distinguer le datif et le génitif qui ont la même forme.

Un autre problème intéressant abordé par Bokshi est celui du rapport entre la désinence et l'article (défini). Sa conclusion est que l'article s'est agglutiné avant la création de nouvelles désinences des cas (qui ne continuent donc pas les désinences indo-européennes).

Pour la comparaison dans le cadre de la linguistique balkanique, nous rappelons comme intéressantes les syntagmes numéral-nom : *dy sho ë, dj shokëv, dy shoqeve, të dy shokët* « deux camarades », « les deux camarades ». La discussion porte et, à notre avis, de surprendre les différences de la distribution des articles en albanais et en roumain par exemple). Toujours entre ces deux langues on peut comparer le datif utilisé au sens de locatif : *shkoj rrugës* : roum. *stau locului*<sup>6</sup>. Pour l'albanais, B. Bokshi considère que cette utilisation est nouvelle<sup>7</sup>.

Le livre de Bokshi s'avère bien utile par cette large discussion concernant tous les aspects de la flexion nominale albanaise. Mais son importance est d'autant plus grande que ce domaine intéresse précisément la linguistique balkanique : maints aspects correspondent en roumain et en plusieurs idiomes sud-slaves. C'est pourquoi nous avons choisi de présenter surtout les suggestions du linguiste albanais sur les articles et le syncrétisme des cas.

C. V.

NATALIA SÂNDULESCU-TRANDAFIRESCU, *Glosar de cuvinte grece li* (Glossaire de mots grecs), « Revista Arhivelor », vol. XXXIV, n° 1, 1972, p. 97—106 (I), vol. XXXV, n° 2, 1973, p. 393—403 (II), vol. XLI, n° 4, 1979, p. 430—437, (IIIA), vol. XLII, n° 1, 1980, p. 116—124 (III B).

En continuant ce travail commencé en 1972, dans la rubrique du périodique intitulée « Instruments de travail », l'auteur de ce glossaire publie des termes grecs extraits des documents du fonds « Hagi Ianaş », comprenant en général la correspondance de différentes maisons commerciales.

C'est l'intérêt que ces mots présentent pour une meilleure connaissance de la langue parlée à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, du roumain et du dialecte aroumain surtout, qu'elle a en vue. Sa méthode consiste dans la transcription du terme, sa traduction en roumain et la reproduction du contexte dans lequel il a été trouvé, en gardant l'orthographe de l'original. Vu le caractère de ce fonds, il est évident que ces termes sont économiques pour la plupart, la langue des documents étant aussi truffée de néologismes (d'italianismes et gallicismes surtout). Dans la II<sup>e</sup> partie du glossaire (1973), l'auteur a ajouté aux documents du fonds « Hagi Ianaş », des mots empruntés du turc qu'elle a trouvés dans le livre du Pr. Nicolaos I. Pantazopoulos, *Κοινοτικός θίος εις την Θεσσαλομαγνησιαν επί τουρκοκρατίας*, Thessalonique, 1967. Très souvent, N. Trandafirescu corrobore deux trois sources qui certifient l'existence d'un terme.

<sup>5</sup> Il s'agit peut-être plutôt d'une constatation que d'une explication. Il est toujours besoin de savoir quel est le sens de cet article provenant de l'article défini. L'apparition de l'article aux adjectifs comme *i, e madh, i, e bukur* reste ainsi inexplicable à notre avis. Ils ne sont pas synonymes des participes.

<sup>6</sup> Cr. Brâncuș, *Despre dativul locativ* (Sur le datif locatif), « Studii și cercetări lingvistice », XI (1960) 3, p. 381—385 attire l'attention sur cette similitude entre les deux langues.

<sup>7</sup> Encore une observation de détail : Ov. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine* (en Ov. Densusianu. Opere, (Œuvres), II Lingvistica (Linguistique), Bucarest, 1975, p. 281) considérait que roum. *Inti* provenant d'un lat. \**antaneus*, un dérivé de la préposition *ante*, prouvait que cette évolution de sens s'est produit sur l'impulsion d'un idiome balkanique, à savoir l'albanais qui avait le numéral *i, e parë* apparenté à la prep. *para*. Discutant à son tour la préposition et le numéral, Bokshi donne la précision que *para* était à l'époque de la naissance de l'adjectif (numéral), en réalité, l'adverbe de lieu. A cette époque là *para* n'était pas, à son avis, encore préposition.

Parfois elle confronte le sens d'un mot avec celui qu'il prend dans un document roumain. C'est ainsi que pour „ἀραλις”, par exemple, elle trouve dans une lettre de Grigore Brincoveanu écrite en roumain le même sens que celui du texte dû à un grecophone. D'autres fois elle est à même de compléter le dictionnaire de A. Scriban, en y ajoutant de nouveaux sens.

Rédigé avec compétence et précision, ce glossaire nous semble un très précieux instrument de travail pour les chercheurs du Sud-Est européen, aussi que pour les linguistes roumains.

C.P.-D.

ELENI POLITOU-MARMARINOY, *Ἡ συγκριτικὴ φιλολογία. Χῶρος, σκοπός καὶ μέθοδοι ἔρευνας* (La littérature comparée. Domaine, but et méthodes de recherche), Athènes, Editions Kadramitsa, 1981, 63 p.

Ce Précis de littérature comparée, à caractère visiblement didactique, nous offre, en même temps qu'un historique de cette discipline encore jeune de la science littéraire, une pertinente analyse de son statut (domaine, buts et méthodes).

Le caractère didactique de l'ouvrage n'en fait pas pourtant un texte dépersonnalisé et, dès le début, lorsqu'il s'agit de définir la littérature comparée, l'opinion de l'auteur se détache avec clarté, en formulant ses propres conclusions. Le chapitre qui traite de l'apparition de cette discipline et de ses principaux centres, périodiques et représentants dans le monde entier — depuis la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours — renforce le caractère d'instrument de travail de ce livre. En ce qui concerne notre zone sud-est européenne, on pourrait pourtant faire quelques ajouts. L'historique du comparatisme roumain, par exemple, ne s'arrête pas aux débuts marqués par Nicolae Iorga et Basile Munteanu et il est évident qu'on ne peut pas se fier uniquement aux manuels usuels pour les pays où rayonnent les principes du comparatisme français. Depuis pas mal d'années, le Comité National de Littérature comparée de Bucarest et le périodique *Synthesis* — qui jouit d'une circulation internationale intense — ainsi que l'activité des historiens littéraires qui l'animent (Alexandru Duțu, Adrian Marino, Zoe Dumitrescu-Buşulenga, Ileana Verzea, etc.) ont bâti un statut durable au comparatisme roumain. Ce dernier s'étaye d'ailleurs sur une base théorique renouvelée par les *Principes de littérature comparée* du regretté Pr. Al. Dima, des années soixante.

D'ailleurs cette appartenance exclusive à l'école française des comparatistes roumains et grecs, telle que l'affirme ce manuel — souffre un peu de l'optique simplificatrice qui est propre au genre didactique. Nous pensons, par exemple, à l'affirmation de l'auteur selon laquelle C. Th. Dimaras — qui est en effet le pionnier de cette science en Grèce — aurait fait un transfert des points de vue du comparatisme français. Le savant grec a appliqué aux rapports de la littérature hellénique avec l'Europe un complexe de principes très personnels et c'est par cela même qu'il a fondé l'école comparatiste néohellénique.

Mais ne nous attardons pas sur les détails que requiert notre déformation professionnelle, fendant à tout propos de mettre l'accent sur la problématique sud-est européenne. En somme, un comparatisme littéraire de cette zone vient de se former, ces dernières décennies et il pourra bientôt requérir, à lui seul, un Précis semblable et — espérons-le — écrit avec autant de compétence.

C'est donc un intéressant et utile instrument de travail que nous saluons là, en admirant la clarté de son plan, la richesse des matériaux employés et la précision de son style.

C.P.-D.

RUDOLF RIEDINGER, *Lateinische Übersetzungen griechischer Häretikertexte des siebenten Jahrhunderts*, „Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philos.-hist. Klasse, Sitzungsberichte, 352. Band”, Vienne, Éditions de l'Académie des Sciences, 1979, 82 pages.

Chargé de l'édition des actes du synode de Latran (649) et de celle des actes du VI<sup>e</sup> concile œcuménique (680/681), l'auteur présente les résultats d'une patiente recherche textologique, entreprise à l'aide des méthodes mathématiques appliquées pour les traductions latines

des textes rédigés en grec. Parmi eux figurent onze fragments de Théodore de Pharan, évêque condamné comme hérétique par le synode de Latran. L'introduction de ces fragments dans les actes du synode paraît être l'œuvre de l'entourage grec de Maxime le Confesseur (580—662), qui depuis 646 se trouvait à Rome.

Le lecteur trouvera (entre les pages 26—39) le texte parallèle des quatre traditions différentes, nécessaires pour la restitution des onze fragments de Théodore de Pharan. Les mêmes méthodes sont appliquées pour le texte de la Profession de foi du patriarche Macaire d'Antioche, chef des monothélètes au VI<sup>e</sup> concile œuménique (pp. 63—77).

T. T.

*Byzantine Studies/Études byzantines*, vol. 6, fascs. 1—2, 1979, publié par Arizona State University, 220 pages (Essays in Honor of Peter Charanis offered by his Students on the Occasion of his Seventieth Birthday).

Le volume débute par la biographie de P. Charanis (savant américain originaire de l'île de Lemnos), rédigée par son élève John W. Barker, qui donne aussi la bibliographie des travaux que P. Charanis a publiés jusqu'en 1978 (pages 13—25).

Suivent les 12 contributions des élèves de P. Charanis. La première de ces contributions, rangées par l'ordre alphabétique des auteurs, est due à la plume de Gustave Alef et porte sur la Diaspora grecque à Moscou, sujet qui du point de vue chronologique aurait sa place à la fin du volume. J. W. Barker publie de nouveaux documents génois concernant le commerce du Levant aux XIV<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles.

Des questions plus générales sont abordées dans les études de : Dean A. Miller sur le cérémonial impérial et John H. Rosser sur l'archéologie byzantine. La majorité des contributions portent sur différents sujets d'histoire ecclésiastique : Joseph A. Siciliano étudie les vues de Neilos Doxapatruius et de ses contemporains sur la pentarchie religieuse et sur la papauté, Mary Michaels-Mudd considère la partie prise par Constantius II en faveur de l'arianisme comme une manifestation du despotisme impérial, tandis que Théodore Sideris se penche sur les arguments théologiques des iconoclastes. Les rapports entre les moines et la société byzantine durant la même période iconoclaste sont traités par Kathryn M. Ringrose, auteur d'une thèse de doctorat sur „Saints, Holy Men, and Byzantine Society, 726—843”. Un sujet similaire est abordé par Demetrios A. Constantelos pour une autre période historique, celle de Theoleptos Philadelphias.

Non moins intéressantes sont les contributions de : William Zeisel, qui étudie l'apparition de la symonie en relation avec le *suffragium*, Martin Arbagi, qui jette un coup d'œil sur les rapports politiques entre Byzance, le futur Empire germanique, le *Regnum Italiae* et les hongrois au X<sup>e</sup> siècle, et Norman Tobias, qui aborde une question d'histoire militaire, la bataille de Calavrytae (1078).

T. T.

BRUCE ROBSON, *The Drum Beats Nightly*—the development of the Turkish drama as a vehicle for social and political comment in the post-revolutionary period 1924 to the present, The Centre for East Asian Cultural Studies, 1976, Tokyo, 278 p.

The study edited by the Centre for East Asian Cultural Studies in 1976 was in fact written in 1968 and was revised by its author in 1975. It has a Turkish proverb as a subtitle which reads : “Anliyana sivri sinek saz : anlamiyana davul zurna az” meaning “To those who understand, the buzz of the mosquito is as loud as the saz : to those who do not, even the tattoo on the drum and fife seems faint”. And this, because, as the author himself points out, seems to match the attitude of the modern Turkish playwright towards his audience. And generally speaking the attitude of the audience towards the play and playwright we might add.

Bruce Robson graduated with B. A. from the Department of English University of Durham and took up graduate studies in Turkish as well. He had on the one hand the opportunity to know Turkish culture and literature by no means of translation ; on the other hand, being a guest lecturer at the University of Ankara, and living for some years in Istanbul,

he had the chance to see the plays on stage, to see the reactions of the Turkish audience and to discuss the Turkish cultural events with producers and performers. His main goal was to find out the characteristic features of the contemporary Turkish people. The main question of Bruce Robson's study is: "Who is the Turk? From a study of his drama".

The author attempts to draw up an account of the Turkish theatrical life between 1960 and 1968, "those memorable eight years" considering their boldness and the consciousness the theatre had of its own social and political importance. The way B. Robson chose for his account was the minute examination of about 20 modern Turkish plays (published or in performance) written between the '60ies and the 70ies. He often quotes lines from these plays, being aware that the understanding of a perspective proposed by an outsider to the interested readers may be to a certain extent facilitated.

In order to give the readers (specialists or not) the opportunity to receive the analysis properly the author provides an excellent part one which includes, besides the introduction the necessary approach of the two traditions of the Turkish theatre — the shadow play and the *Orta Oyunu* — and the evaluation of the influence exerted by the European theatre in Turkey. We want to make a special mention of the way Bruce Robson has understood the permanent concern of the Turkish culture in choosing between the national production and world drama, as it is only natural with the cultures born in areas of confluence. Let us add here that the author was very careful in considering Namik Kemal's position in order to remind his readers how much they are indebted to their national heritage. Namik Kemal was the man of his time, and his first play, *Vatan yahut Silistre* (Fatherland or Silistra) struck an immediate response in the heart of his fellow-countrymen. In fact *Vatan yahut Silistre* marks the foundation of the modern Turkish drama (de pite that literary history accepted another representative of the *Tanzimat* period, namely Ibrahim Şinasi with his play *Şair evlenmesi* (The Marriage of the Poet) as the first Turkish play), adhering in form and style to the current (around 1960—1970) melodrama and being completely Turkish in inspiration, expression and content. That is the reason why—and we fully agree to his choice— Bruce Robson dedicated the fifth chapter of his study to Namik Kemal and to the influence of European drama in Turkey.

In the second part of the study the analysis made on the twenty plays emphasises the way characters became popular due to the problems they stood for and the response the audience tries to find out for their everyday social problems in the way the characters act on stage. This is a tradition coming down from Namik Kemal as well.

The study ends in Notes, a necessary bibliography and an Index. It was written by "one who likes Turkey, Turks, and the Turkish theatre" (p. 241) in order to lead to "a greater appreciation of the Turk and his problems" (s. Foreword). The author has tried to throw light on the Turkish character as it is today, treating sympathetically of the Turkish theatre.

Considering Bruce Robson's interest for social events and their solution proposed by the Turkish drama and drama in general, it would in our opinion be very interesting that he should study drama written or staged in Turkey after 1970.

E.N.I.

CONSTANTIN VELICHI, VESELIN TRAJKOV, *Българската емиграция във Влахия след руско-турската война 1828—1829* (L'émigration des Bulgares en Valachie après la guerre russo-turque 1828—1829), Sofija, 1980, 452 p.

Le problème des échanges massifs de population qui ont eu lieu dans le cadre de l'empire ottoman au XIX<sup>e</sup> siècle et qui ont atteint surtout la Bulgarie constitue une préoccupation majeure des historiographes bulgares et roumains. Les persécutés, sur le plan politique et culturel, ont trouvés dans les Principautés roumaines un refuge rassurant surtout grâce à la situation particulière de celles-ci, d'autonomie dans leurs rapports avec la sublime Porte.

Les mouvements populaires qui ont eu lieu en Bulgarie, où la domination ottomane était plus accentuée, les guerres des Habsbourg ou celles de l'Empire tsariste visant l'anéantissement de l'empire des sultans en faveur d'une expansion de leur propre influence politique dans les Balkans ont provoqué des répressions sanglantes dont l'unique issue était l'émeute ou la fuite.

L'ampleur de l'émigration bulgare dans les Principautés roumaines ainsi que ses caractéristiques étaient déjà connus par les documents provenant des archives roumaines. Le professeur Constantin Velichl a publié des documents ainsi que de nombreuses études se rappor-

tant à ce problème (p. 9), mais la richesse des informations imposait aussi la publication d'un corpus des sources. De nos jours, ces actions d'identification et de publication, assez limitées autrefois, ont été poursuivies par deux spécialistes en la matière — un roumain et un bulgare — fait qui témoigne une fois de plus de l'excellente collaboration scientifique entre les deux pays. Le résultat des recherches entreprises sur un seul fonds — celui de la Trésorerie — (le Ministère des Finances de la Valachie) est concrétisé dans les 255 documents roumains traduits en langue bulgare, mis à la disposition des chercheurs par l'Institut d'Etudes Balkaniques de l'Académie Bulgare des Sciences.

Le volume est complété par une introduction concise, un index géographique et une liste explicative du contenu des documents. Chaque document présente le texte intégral, précédé d'un résumé, et porte à la fin le sigle des Archives de l'Etat de Bucarest. Les documents sont présentés en ordre chronologique, depuis 1830 (presque la moitié du volume est consacrée aux matériaux concernant cette année), jusqu'en 1834. Quelques documents portant sur la période 1836—1839 y ont été ajoutés.

Après la guerre russo-turque de 1828—1829, quant les armées russes sont arrivées jusqu'au delà de Staro Planina, la population bulgare du sud et des autres régions ayant pactisé avec les vainqueurs a été obligée, devant la menace des actions repressives, de se retirer et de chercher abri au nord du Danube, surtout en Valachie, mais aussi en Moldavie et en Bessarabie, de même qu'au nord de la Mer Noire. Accueillis avec beaucoup d'égards autant par la population que par les autorités roumaines, les émigrés ont trouvé abri sur les domaines de tous les départements des régions mentionnées. Les nouveaux venus ont bénéficié de dégrèvements fiscaux, fait qui a rendu nécessaire un contrôle stricte de la part des autorités. La plupart des émigrés étaient des Bulgares mais on y rencontrait aussi de nombreux Roumains provenant surtout des zones danubiennes, des Grecs et des Arméniens. Ils étaient originaires de Sliven, Jambol, Varna, Sumen, Carnobat, etc. Leurs noms et localités d'origines et des données concernant la structure de leurs familles, nous sont parvenus par l'intermédiaire des listes dressées aux postes de frontière et par la correspondance avec les autorités roumaines (le Divan, la Trésorerie, etc.). Ces actes constituent une source de premier ordre pour une meilleure connaissance de l'ethnie de la population, des couches sociales, de la division du travail, de leur organisation sociale. De ces documents se détachent les noms de quelques personnalités de marque, (comme les frères Menovici, représentants de l'émigration) ainsi que des informations concernant les localités où ces émigrés se sont installés, leurs relations avec les propriétaires terriens, etc.

Une fois le calme rétabli, les autorités ottomanes qui avaient perdu d'importantes forces de travail ont entrepris des démarches auprès le Divan de la Valachie et les autorités russes afin de permettre le retour de leurs sujets, interventions qui répondaient aux désirs ardents des émigrants. Ce fait explique l'autorisation de rapatriement obtenue par le plupart des émigrés, dès le début de l'année 1832.

La deuxième partie de cette collection de documents comprend surtout des actes de ce genre. D'ailleurs, le professeur Constantin Velichi a étudié ce problème dans des différents articles publiés dans la revue « Romanoslavica » de Bucarest, en s'étayant aussi sur des données provenant d'autres fonds. Mentionnons à cet égard un ample article « Emigrări la nord și la sud de Dunăre în perioada 1828—1834 », (Emigrations au nord et au sud du Danube de 1828 à 1834), dans lequel il étudie l'établissement temporaire des émigrés de Bulgarie, en fournissant des données concernant les 12 000 familles qui se trouvaient encore en Valachie en 1838, connus sous la dénomination de « sirbi » (serbes).

Ce volume se présente comme une riche source d'information historique, non seulement pour la Bulgarie, mais aussi pour la Roumanie, permettant une étude statistique des déplacements de population qui ont eu lieu au Sud et au Nord du Danube. Ajouter à ces données de nouvelles informations provenant des sources des archives de Moldavie et de Transylvanie serait une mesure bienvenue, à même de compléter nos connaissances sur l'explosion démographique des années 1830—1840 dans le Sud-Est européen.

I. R. M.

A. MAZARAKIS — AINIAN, *Mémoires*, Thessaloniki, 1979, 447 p. (Institute for Balkan Studies — 176)

Ce livre représente la version abrégée des mémoires du général Alexandros Mazarakis—Ainian (1874—1943), publiés pour la première fois en grec en 1948. L'ouvrage contient les notes rédigées pendant plusieurs années par l'une des plus intéressantes personnalités militaires

de la Grèce moderne, participant actif aux événements décisifs de l'histoire de la société hellénique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début de la deuxième conflagration mondiale.

L'auteur était originaire d'une famille d'hommes politiques et militaires ; son père avait été médecin militaire, son grand-père maternel fut George Ainian, membre de l'Hétérie, luttant pendant la guerre de l'indépendance, et chargé de hautes responsabilités dans l'administration du premier État grec moderne — sénateur et conseiller d'État —, connu aussi pour ses idées libérales.

À son tour, le futur général a passé toute l'hierarchie militaire devenant également un homme politique influent. Étudiant en droit à l'Université d'Athènes, élève de l'École militaire Évelpidi de la capitale grecque, A. Mazarakis était promu sous-lieutenant en 1895. Membre de la « Société Nationale » en 1896, il prit part à la guerre gréco-turque déclenchée dans la même période. Durant les années 1901—1904, il fut attaché au service cartographique de l'État-Major de l'armée hellénique, et puis (1905—1909) au consulat général de Grèce de Salonique, étant impliqué directement dans les affaires macédoniennes. Nous le trouvons aussi parmi les officiers de la Ligue militaire qui organisa le mouvement de Goudhi (1909). Il parachevait ensuite (1909—1912) ses études militaires en France poursuivant les cours de l'École supérieure de guerre de Paris. Au temps des guerres balkaniques, il est affecté à l'État-Major d'une division et puis intégré à l'État Major du prince Nicolas, le gouverneur de Salonique. Dès la fin de l'année 1913 jusqu'au début de la première conflagration mondiale, A. Mazarakis se trouvait de nouveau en France, mais en août 1914 il était nommé chef de l'état-major d'une division.

Pendant l'année 1916, il entra au mouvement de la Défense Nationale fondé à Salonique par Élefthérios Vénizélos, qui mettait les bases d'un gouvernement provisoire fidèle à l'Entente, déclenchant par la suite le connu « schisme national » grec. Dans les nouvelles circonstances, l'auteur occupait — jusqu'au mois de mai 1918 — la fonction de chef du service de renseignements (II<sup>e</sup> Bureau de l'État Major de l'armée hellénique, dirigeant ensuite deux services importants au Grand Quartier Général. En automne 1918, il accompagnait Vénizélos dans son voyage diplomatique en Occident, étant désigné aussi conseiller militaire de la délégation grecque à la conférence de paix de Paris. En cette qualité, il contribua à la rédaction du memorandum concernant les revendications territoriales de la Grèce présenté aux grandes puissances alliées et associées le 30 décembre 1918. Pendant les années 1919—1920, A. Mazarakis commanda une division en campagne en Asie Mineure et puis les troupes grecques de la Thrace orientale. En août 1920, l'auteur était promu général. Après la chute du gouvernement Vénizélos, à la suite des élections parlementaires de novembre 1920, il demandait la mise en retraite en signe de protestation contre la politique du roi Constantin revenu au pays en décembre 1920.

Après la défaite militaire de l'Asie Mineure, les nouvelles autorités d'Athènes installées au pouvoir par le coup d'État de septembre 1922 le chargeaient de la direction de la délégation grecque aux négociations de l'armistice avec la Turquie kémaliste de Moudania. Pour un bref délai il était nommé chef de l'État-Major de l'armée hellénique de Thrace et ensuite appelé de faire partie de la délégation grecque pour la conférence de paix de Lausanne. Dans la même période, Vénizélos le chargeait des missions spéciales à Belgrade et à Genève.

Après le retour au pays du « grand crétois » de son exil volontaire commencé en novembre 1920 (janvier 1924), A. Mazarakis recevait le charge de chef de l'état-major général de l'armée, fonction conservée jusqu'au mois de juin 1925, le moment du coup d'État militaire du général Théodoros Pangalos et l'instauration de la dictature. L'auteur refusait de collaborer avec la nouvelle administration accédée au pouvoir. Après la chute de Pangalos (août 1926), le général Mazarakis était rappelé dans l'ancienne fonction ; bientôt il entra au gouvernement comme ministre de guerre.

En 1928, il devenait membre de l'Académie d'Athènes, et l'année suivante nommé inspecteur général des écoles militaires et des divisions de l'Épire et de Crète.

A. Mazarakis représenta de même la Grèce à la conférence de désarmement de Genève (1932) et occupa ensuite de nouveau des fonctions officielles près du gouvernement grec. Après la tentative échouée de coup d'État vénizéliste de mars 1935, il devenait membre du Conseil supérieur de guerre — nouvellement créé —, mais au mois d'octobre de la même année — à la suite d'un autre coup militaire dirigé par le général George Kondylis permettant la restauration de la monarchie — l'auteur était mis en disponibilité des cadres actifs de l'armée.

Le général Ioannis Métaxas — tout puissant à Athènes en août 1936 par l'instauration de sa dictature — lui offrait la présidence du Conseil suprême de guerre, mais le libéral Mazarakis y déclinait son accord. En 1938, l'auteur était élu président de l'Académie grecque.

Dans la situation critique engendrée par l'invasion militaire germano-bulgare (avril 1941), le roi George II le désignait comme vice-président d'un gouvernement de salut national, mais les efforts de l'auteur de constituer le cabinet se heurtèrent des obstacles insurmontables.



Les pages du journal s'arrêtent brusquement le 19 juillet 1941, la mort de l'auteur survenant en 1943.

Étant connu l'importance du rôle joué par l'armée dans l'histoire moderne de la Grèce, la valeur de ces mémoires n'est point du tout négligeable. Elle est d'autant plus grande, si nous ne perdons pas de vue le fait que cette personnalité militaire et politique a été appréciée par les contemporains pour son indépendance d'esprit et d'action, que le général Mazarakis a été reconnu pour son prestige et son intégrité, pour le libéralisme de ses conceptions. Son refus de servir les gouvernements de dictature et son opposition à la politique anti-nationale menée par le roi Constantin ou par les généraux Théodoros Pangalos et partiellement par Ioannis Métaxas en sont des preuves éloquentes. Remarqué pour ses vertus dans le domaine militaire, il a constamment été appelé aux fonctions difficiles dans des moments critiques de l'histoire moderne de la nation grecque. Connu pour ses affinités avec la politique du « grand crétois », le général Mazarakis n'a pas hésité à condamner quelques actions de Vénizélos, particulièrement la tentative du coup d'État de mars 1935.

L'intérêt pour ces mémoires est aussi légitimé par l'inclusion dans le texte de plusieurs actes officiels, généralement inédits, qui dessinent clairement les motivations des décisions de caractère militaire ou politique dans la prise desquelles l'auteur a été directement impliqué.

L'esquisse des portraits des hommes politiques grecs comme Charilaos Trikoupi, Éléfthérios Vénizélos, les rois Constantin et George II, les généraux Pangalos, Kondylis, Métaxas est opérée avec l'effort nécessaire d'objectivité. Cet esprit est tout à fait évident lorsque l'auteur évoque le rôle et la valeur de la personnalité de Kémal Atatürk pour l'histoire moderne de la Turquie.

Quoique les mémoires écrits par les militaires grecs abondent dans l'historiographie de notre siècle, les notes du général Mazarakis mettent en lumière une personnalité distincte consciente de la responsabilité impliquée par l'acte de témoigner devant l'histoire, bien que sans doute, quelques appréciations puissent être sujets de discussion, surtout celles concernant des problèmes dépassant le domaine militaire.

C.J.-S.

*Balkan Bibliography*, vol. V — 1976, Edited by K. A. Dimadis, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1979, 426 p.

The fifth volume of the *Balkan Bibliography* edited by the Institute of Balkan Studies of Salonica ends up the series of this first phase of Greek bibliography of Balkan studies.

The 3,917 principal and reference entries were taken from publications of 1976 and immediately preceding years.

The criteria used were the same as with the second volume, i.e. firstly articles concerning the Balkans seen from a geographical point of view and written in Balkan languages or in Russian or by Balkan scholars in one of the main West European languages and secondly books, studies and articles on Balkan subjects published in other European countries, in America or in the Soviet Union, again in one of the main European languages.

The bibliography covers the greater part of the scholarly output on Balkan topics for 1976. The entries that are not Greek are provided with a Greek translation for the title. Those which were thought to be of particular interest have got a short précis. An English translation for all the titles would doubtlessly be most useful, so the next edition of the bibliography intended to carry out such a task is being looked forward to.

The domains dealt with, which are outlined in the foreword cover an extremely vast if not exhaustive range. They are : General Topics (i.e. bibliographies, paleography, editors, periodicals, dictionaries, museums, libraries, collections, scientific foundations, congresses, etc.), Philosophy, Religion, Political and Social Sciences, Arts, Linguistics, Literature, History, etc.

The final index of names and titles, most carefully drawn up, is a precious instrument in dealing with the bibliography.

It was in our opinion an excellent idea to keep the abbreviated names of those who contributed the entries, a fact which endows the whole bibliography with a somehow personal note.

Taking into account the innumerable difficulties the authors of the bibliography met with in elaborating it, it was fatal that some mistakes concerning the form of some entries should

have slipped their attention. They are not essential but we should like to mention them (our remarks regard Romanian studies included in the bibliography). In the section dedicated within the greater chapter of "Linguistics" to the Romanian language several Romanian titles were translated somehow superficially and could be misleading for a specialist. One is Mioara Avram's "Unitatea limbii noastre naționale și problemele cultivării limbii" (1691 p. 168) of which the correct Greek version is "Ἡ ἐλόγτητα τῆς ἐθνικῆς μας γλώσσας καὶ τὰ προβλήματα τῆς καλλιέργειας τῆς γλώσσας" where καλλιέργεια stands for a definite linguistic notion. There is then Grigore Brâncuș's study on "Productivitatea conjugărilor în româna actuală" (1698 p. 168), in Greek "Ἡ παραγωγικότητα στὴν κλίση τῶν ρημάτων στὴν σημερινή ρουμανική" and not "Ἡ παραγωγή..." Emanuela Buză-Stifter's "Contribuții la filiația ceasloavelor ardelenestilor din a doua jumătate a secolului al XVII-lea" (1701 p. 169) should read "Συμβολές στὴν γενεαλογία τῶν Ὀρολογίων τῆς Τρηνσυλβανίας στὸ β' μισό τοῦ 17 αἰῶνα" and not "Συμβολές στὴν ομάδα τῶν Ὀρολογίων τοῦ Ard'al...", while Gabriela Pană-Dindelegan's "Reflecții asupra modalităților contextuale de analiză a sensului" (1711 p. 170) means "Σκέψεις γιὰ τίς συναφείς δυνάμειτες τῆς ἀνάλυσης τῆς ἐνοιαίας" (the translation in the bibliography has overleapt συναφείς). Again in the subchapter "Ἡ Ρουμανία ἀπὸ τὸ δεύτερο μισό τοῦ 19 αἰ. ἕως τὸ 1917" G. Protopopescu's "Tratativele dintre guvernul român și grupările beligerante în perioada 1914—1916" (3665 p. 355) should read "Οἱ διαπραγματεύσεις ἀναμέσα στὴν ρουμανική κυβερνηση καὶ στίς ἐμπολέμους ομάδες τῆς περιόδου 1914—1916" and of course not "... στίς ἐπαναστατικές ομάδες...".

The fifth volume of the bibliography is provided with a supplement which is in itself anachievment. The selected studies pertain mainly to history but there are also some dedicated to law and sociology. The précis are satisfactory in length for information.

The general impression on the Balkan Bibliography vol. V is that of a scientific work seeking for completeness and accuracy and being very near to them.

To end with we should like to mention the simplified Greek writing used. It is certainly a language which fits a solid work meant to remain (and to be read in the future too, as will be this form of Greek).

L.B.

*Arta populară a aromânilor din Dobrogea* (L'art populaire macédo-roumain en Dobroudja), București, 1979, 38 p.

L'apparition d'un livre, surtout d'une étude de début pour le domaine investigué est une occasion de satisfaction intellectuelle et d'espérance que ce commencement est le signe qui indique les directions des futures recherches. C'est le cas du petit livre-album « L'art populaire macédo-roumain en Dobroudja » qui constitue comme ses auteurs mêmes le déclarent, la première étude dédiée exclusivement aux manifestations artistiques de cette enclave de population romanisée des Balkans, suivant aux études de linguistique publiées pendant les dernières trente années. Réalisé par un groupe de chercheurs de l'Institut de Folklore et utilisant des foies sélectionnées avec soin, la plupart faites à l'occasion d'une exposition sur l'art macédo-roumain organisée par le Musée du Village de Bucarest, le livre est un bref aperçu sur les principaux domaines artistiques originaux des créations macédo-roumaines : les tissus, les costumes, les parures et les cuivres travaillés. L'intérêt pour cet art devient d'autant plus grand dès qu'on le met dans le contexte de la culture sud-est européenne et en relation avec l'art populaire roumain avec lequel il semble avoir nombre de similitudes. L'art macédo-roumain est resté pendant des siècles le dépositaire et le témoin d'une civilisation dont l'héritage byzantin ainsi que les contacts permanents avec le Proche-Orient, facilités par les occupations principales de cette population de bergers et de charetiers, ont bien marqué des traits caractéristiques : la richesse des parures, le raffinement du costume, l'art de travailler les métaux, les tissus et surtout les tapis aux techniques et motifs orientaux, montrant, tout de même un fond structurel commun avec la culture de la population des Carpates et du Danube dont les affinités sont fondées sur l'unicité des origines ethniques.

Les Macédo-Roumains sont assez répandus jusqu'à nos jours dans les Balkans ; on les trouve comme enclaves parsemées en Grèce, en Albanie, en Yougoslavie et en Bulgarie. Après la Première Guerre mondiale une petite partie de cette population a été transférée en Dobroudja (d'abord à Dourostor et Callacre, ensuite dans les régions de Tulcea et Constanța), dans un décor géographique très proche à celui de leurs pays d'origine. Une description sommaire de

eurs anciennes occupations, de leurs outils quotidiens, ainsi que des objets à valeur artistique capables à esquisser les traits esthétiques de cet art, comme dernier chapitre d'une évolution millénaire, (la sobriété latine avec des agréments décoratifs qui rappelle le faste oriental), est suivie de quelques études plus approfondies sur la typologie et le décor des tissus en laine (couverture et tapis), l'esthétique du costume, les parures et leurs significations cérémoniales et l'art des vases en cuivre. L'analyse la plus intéressante est celle du costume macédo-roumain dont la monumentalité sculpturale des formes, la sobriété chromatique et le raffinement des détails ornementaux à valeurs plastiques ou musicales (la sonorité des parures métalliques) permettent au chercheur contemporain, non seulement de constater les relations avec les autres costumes des ethnies balkaniques, mais aussi de formuler une esthétique de ce costume qui synthétise des vieilles traditions. En général dans toutes les études on souligne l'ancienne terminologie et les similitudes avec les dénominations correspondantes dans l'art populaire roumain. De même, on fait remarquer que cet art a déjà acquis une valeur historique, car la plupart de la population macédo-roumaine de Dobroudja ou d'ailleurs ne conserve plus ces objets populaires, ni ces traditions folkloriques, qui sont restées seulement comme « mémoire » pour les nouvelles générations. Dans ce contexte, l'effort des auteurs ainsi que de tous les chercheurs qui se sont penchés sur ce domaine en étudiant l'histoire, les mœurs et la langue de cette population, ou en « fouillant » au fond des coffres qui gardaient la dot pour trouver des objets témoins de leur culture, est remarquable comme œuvre de reconstitution spirituelle de la vie et de la civilisation des Balkans.

A. V.

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- VAL. AL. GEORGESCU et P. STRIHAN, *Judecata domnească* (Le jugement princier), I<sup>er</sup> vol., II<sup>e</sup> partie, 1979, 232 p. ; II<sup>e</sup> vol., I<sup>er</sup> partie, 1981, 232 p., VAL. AL. GEORGESCU et OVID SACHELARIE, II<sup>e</sup> vol., II<sup>e</sup> partie, 1982, 243 p.
- ALEXANDRU DUȚU, *European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture*, Collection « Bibliotheca Historica Romaniae » 62, 1981, 198 p.
- MARIA HOLBAN, *Din cronică relațiilor româno-ungare în secolele XIII—XIV* (De la chronique des relations roumano-hongroises aux XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles), Coll. « Biblioteca istorică » LVII, 1981, 312 p.
- \* \* \* *Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească. IV* (1536—1550). Sous la direction de Damaschin Mioc, 1981, 411 p.
- \* \* \* *Documenta Romaniae Historica. C. Transilvania* (1356—1360). XV<sup>e</sup> volume. Sous la direction de Ștefan Pascu, 1981, 660 p.
- OLGA CIGANCI, *Companiile grecești din Transilvania și comerțul european între anii 1636 și 1746* (Les compagnies grecques de Transylvanie et le commerce européen de 1636 à 1746), Coll. « Biblioteca istorică », LIV, 1981, 208 p.
- \* \* \* *Documenta Romaniae Historica. A. Mođova. III<sup>e</sup> volume* (1487—1504. Ed. par C. Cihodaru, I. Caproșu et H. Ciocan, 1980, 650 p.
- VIRGIL MIHĂILESCU BÎRLIBA, *La monnaie romaine chez les Daces Orientaux*, Coll. « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies XXIII, 1980, 312 p.
- ANDREI PIPPIDI, *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne* (coédition avec le CNRS — France), 1980, 372 p. + 21 figs.
- Constituirea statelor feudale românești* (La formation des Etats féodaux roumains), 1980, 328 p.
- VENIAMIN CIOBANU, *Relațiile politice româno-polone între 1699—1848* (Les relations politiques roumano-polonaises entre 1699—1848), 1980, 238 p.
- \* \* \* *Revoluția din 1821 condusă de Tudor Vladimirescu. Documente externe* (La révolution de 1821 dirigée par Tudor Vladimirescu. Documents de l'étranger), sous la direction de Vasile Arimia, Ielița Gămulescu et al., 1980, 496 p.
- ION I. RUSSU, *Daco-geții în Imperiul Roman (în afara provinciei Dacia traiană)* (Les Daco-Gètes dans l'Empire romain, en dehors de la province de Dacie), 1980, 115 p.
- \* \* \* *Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae, Series altera, vol. V: Capidava—Troesmis—Noviodunum*. Ed. par Emilia Doruțiu-Boilă, 1980, 351 p. + 63 p.

ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XX, 3, P. 285—376, BUCAREST, 1982



I. P. „Informația” c. 2370

43 456

Lei 50